

School of Theology at Claremont



1001 1410761



The Library

SCHOOL OF THEOLOGY
AT CLAREMONT

WEST FOOTHILL AT COLLEGE AVENUE
CLAREMONT, CALIFORNIA

shelf 32-3ma
To

Professor Kirsoff Lake

with the author's compliments

Chapman

MICHEL PALÉOLOGUE

RESTAURATEUR DE L'EMPIRE BYZANTIN

(1261-1282)

CONRAD CHAPMAN

DF
635
C5

MICHEL PALÉOLOGUE

RESTAURATEUR
DE L'EMPIRE BYZANTIN
(1261-1282)



EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR
A l'Enseigne des DEUX FIGUIERS
17, Rue [Campagne-Première, 17 — Paris
Bureaux de Belgique :
72, Rue Van Artevelde, à Bruxelles

Tous droits réservés
1926

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER LAFUMA
MUMÉROTÉS A LA PRESSE DE 1 A 10

336259



MICHEL VIII PALEOLOGUE

*d'après une miniature du xiv^e siècle
reproduite par Likatchef : Matériaux*

MICHEL PALEOLOGUE

RESTAURATEUR DE L'EMPIRE BYZANTIN

(1261-1282)

CHAPITRE PREMIER

FAIBLESSE DE L'EMPIRE LATIN

L'humanité, autour de la Méditerranée, avait appris de la Grèce à penser, de Rome à se gouverner, du christianisme à se moins haïr. Mais du Nord et du Sud la barbarie reflua, à deux siècles de distance, heureusement : les Germains, qui brisèrent l'empire d'Occident au v^e siècle, avaient été à demi apprivoisés, christianisés, lorsqu'au vii^e l'Islam déborda à son tour et ils purent lui être opposés pour l'arrêter dans le viii^e, pour le contre-attaquer dès le x^e. Mais si dans l'intervalle et jusqu'au xv^e siècle la civilisation n'avait trouvé des refuges où se conserver et d'où rayonner de nouveau, elle eût été étouffée : arts, sciences, sociabilité, tout eût disparu. Que de siècles dont le travail eût été à refaire et pendant combien de siècles !

De ces refuges Constantinople a été celui qui a le plus sauvé et le plus duré. Constantin et ses successeurs avaient fait de l'antique Byzance, devenue capitale de l'Orient, puis de tout l'empire, le refuge de l'industrie, de la science et de l'art grecs, le centre aussi de l'administration romaine. Tandis que l'Occident, revenu presque à la barbarie, en sortait lentement, l'ordre civil continuait à régner sur le Bosphore : il y avait là une police urbaine, des corps d'ouvriers municipaux, des parcs publics, des hôpitaux, des orphelinats, des bibliothèques et des écoles de théologie, de droit et de médecine, de grandes maisons de commerce, des palais magnifiques et toute une vie intellectuelle et élégante

qui fait penser au cinquecento italien (1). Le Corpus Juris de Justinien, auquel les empereurs iconoclastes (2) ajoutèrent des codes maritime, militaire et rural, était la base de cette société. La sévérité des anciennes lois fut atténuée sous l'influence chrétienne : le mariage des esclaves fut reconnu ; le concubinage fut interdit ; la femme devint peu à peu, du moins en fait, l'égale de son mari ; le pouvoir paternel perdit son ancienne raideur (3). Ainsi le droit romain, altéré pendant six siècles en Occident par le germanisme (4), fut sans interruption étudié, observé et développé par les Byzantins (5).

L'élément grec, l'élément par excellence artistique et intellectuel, jouait un rôle non moins important que l'esprit organisateur de Rome. Les bronzes de Lysippe, les marbres de Phidias et de Praxitèle, continuaient à inspirer les descendants plus ou moins authentiques des Hellènes. Anthémios et Isidore, en transportant sur Sainte-Sophie (6) le dôme du Panthéon d'Agrippa (7) avait donné naissance à une architecture qui se répandit dans tout l'Orient et même en Occident ; à Ravenne, à Kiev, à Venise, à Aix-

(1) Cf. Diehl, *Byzance, Grandeur et Décadence* ; Rambaud, *L'Empire grec au x^e siècle* ; Schlumberger, *Nicéphore Phocas* ; Krause, *Byzantiner des Mittelalters*.

(2) *Ecloge* de Léon III (717-740) et de Constantin V (740-775), éd. A.-G. Montferratus (1889).

(3) Voir le *Procheiron* de Basile I^{er} (877-885).

(4) Jusqu'au temps des empereurs franconiens, il n'y eut pas en Europe un code scientifique comparable à celui de Basile : Fisher, *The Medieval Empire*, vol. I, p. 156. Le code d'Alaric et des Visigoths d'Espagne avait été copié sur celui de Théodose II (408-450) ; pour les Codes des Lombards et des Francs, ainsi que pour les Capitulaires de Charlemagne, voir Liebermann, *Gesetze der Angelsechsen* (1889).

(5) Voir Mortreuil, *Histoire du droit byzantin* (Paris 1843) et les textes publiés par Zachariae von Lingenthal (Leipzig, 1852-1856).

(6) Pour une description de la basilique, voir Diehl, *Manuel d'art byzantin*, p. 141-155 ; Salzenberg, *Alt-christliche Baudenkmale*. Pour l'influence de Ste-Sophie sur le développement de l'architecture, voir les ouvrages de De Vogüé et de Texier, cités par Ferguson, *History of Architecture*, vol. II.

(7) En parlant ainsi, nous nous conformons à la tradition. Mais M. Lianciani (*Ruins and Excavations of Ancient Rome*, 1897, p. 476-488) place la date du Panthéon en 125 après Jésus-Christ.

La-Chapelle, à Palerme, à Thessalonique, au Caire, en Syrie, en Perse jusqu'à Delhi dans les Indes. Les Arméniens et les Maures, en surbaissant l'arc byzantin, les Russes en modifiant légèrement la coupole, l'ont adoptée (1). L'ornementation, non moins que l'architecture, a été imitée partout dans les pays musulmans et slaves, et beaucoup de ses motifs ont pénétré en Occident (2). Pour la sculpture sur métaux et sur ivoire, pour la peinture, la fresque, la miniature, et pour la mosaïque, les Byzantins sont les maîtres incontestés (3). Faut-il ajouter que la soie et le lin, l'or, l'argent, les pierres précieuses se travaillaient, et que le verre se fabriquait presque exclusivement à Constantinople et de là se répandaient dans toute l'Europe (4). Jusqu'au moment où les Arabes eurent une marine, les Grecs furent presque entièrement maîtres du commerce de la Méditerranée. Avec leurs marchandises, leur influence dès le temps de Justinien — et bien avant les XIV^e et XV^e siècles comme on le croit généralement — s'infiltra d'une manière continue, non seulement dans la vie matérielle, mais aussi dans la vie intellectuelle, dans les arts et les sciences de l'Occident. A Byzance on faisait des études pratiques sur la mécanique, la minéralogie, la botanique, la zoologie, la médecine et la géographie, quand ces sciences avaient disparu chez les autres peuples chrétiens. Mais le plus grand service qu'ait rendu l'empire semble être la conservation de la langue, de la littérature et de la philosophie grecques (5). Si Constantinople n'avait pas sauvé cette civilisation classique pendant le Moyen Age, l'au-

(1) Pour l'architecture, outre les ouvrages cités, voir Dalton, *Byzantine, Art & Archeology*; Corroyer, *L'Architecture romaine*; Bayet, *L'Art byzantin*.

(2) Diehl, *L'Art Byzantin dans l'Italie Méridionale* (Paris, 1894).

(3) Diehl, *Manuel d'art byzantin*, passim.

(4) Labarte, *Histoire des Arts industriels au Moyen Age* (1864); Francisque Michel, *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie, d'or et d'argent en l'Occident, pendant le Moyen Age* (Paris, 1852).

(5) Je me borne à renvoyer le lecteur à l'œuvre monumentale de Karl Krumbacher, *Geschichte der Byzantinischer Literatur*, 2^e éd. (Munich, 1897).

rions-nous jamais retrouvée? Sans Photius (1), Suidas (2), Eustathius, Tzétzès, sans les scholiastes et leurs commentateurs, leurs dictionnaires, leurs recueils d'anecdotes, nous ne l'aurions point comprise.

Reste l'élément oriental : son goût du mystère et du rêve, son besoin de symboles et aussi sa finesse se retrouvent dans la magnificence du culte, comme dans la subtilité de la théologie orthodoxe.

De ces trois éléments (grec, romain et oriental), si différents, s'est formé un Etat qui, menacé de toutes parts, a duré mille ans! Comment s'explique ce miracle historique? D'abord par la géographie, cette première ouvrière de l'histoire. Au milieu du détroit qui termine ce long couloir entre le bassin de la Méditerranée et la mer Noire s'ouvre, sur un mille et demi, une petite baie étroite, dont les eaux profondes, protégées contre les ensablements par des courants maritimes et l'afflux d'une rivière, forment un port naturel : c'est la Corne d'Or; mouillage sûr, à l'abri de toute attaque, pour un nombre presque illimité de navires. A l'ouest de la Corne d'Or s'étend la ville sur une langue de terre terminée en pointe. De deux côtés l'eau lui fournit un rempart naturel. Quant à la partie, beaucoup moins considérable, qui fait face au continent, il est facile de la mettre en parfait état de défense. De plus, les courants maritimes de la Propontide, qui se dirigent vers le S.-O., et les vents du Nord, qui y règnent en été, rendaient toute attaque du côté de la mer Egée extrêmement difficile pour les vaisseaux à voile ou à rames, et ces vaisseaux avaient à passer les Dardanelles, dominées par un plateau difficile à aborder : l'offensive des Alliés à Gallipoli en 1915 nous a donné une nouvelle preuve de la force de cette position unique au monde (3).

Néanmoins rien n'aurait sauvé cet îlot de civilisation an-

(1) Photius a fait une véritable encyclopédie de l'antiquité : voir Hergenröther, *Photius, Patriarch von Kpel* (Regensburg, 1867-1869).

(2) Il y a un certain nombre d'écrivains classiques dont les œuvres ne nous sont connues que par un résumé de Suidas : voir Krumbacher, loc. cit., p. 562-570.

(3) A. van Millingen, *Byzantine Constantinople, its Walls and Sites* (1899).

cienne des périls du VI^e au XI^e siècle, sans la supériorité de ses défenseurs dans l'art de la guerre (1). Forcés d'enrôler des étrangers, ils évitèrent les inconvénients d'une armée mercenaire en recrutant un nombre suffisant de soldats indigènes, surtout parmi les races montagnardes de l'Isaurie et de l'Arménie, et en conservant la discipline et l'esprit de corps romains. Obligés de se défendre contre des cavaliers, ils remplacèrent la légion romaine par une cavalerie pesamment armée, l'épée et le javelot par l'arc et la lance, et se protégèrent par le casque et par la cotte de mailles, longtemps inconnus chez leurs voisins (2). Outre la grosse cavalerie, qui formait le fond de l'armée, il y eut des corps d'infanterie et de cavalerie légère pour les reconnaissances. A côté des troupes régulières, avait été créée une milice, à laquelle, dans l'éventualité d'une incursion, chaque thème ou division militaire devait fournir environ 5.000 cavaliers. Par des manœuvres continuelles, la souplesse de chaque corps et la coordination entre les différentes armes avaient atteint à un très haut degré. Avant le XVI^e ou le XVII^e siècle, aucune nation occidentale n'aurait pu donner à ses officiers un enseignement égal à celui que recevaient les officiers impériaux au X^e siècle dans leurs écoles militaires (3). C'était le résumé des études faites pendant la paix, des inventions scientifiques et de l'expérience acquise à la guerre contre presque tous les peuples européens ou asiatiques depuis l'origine de l'Empire.

Personne mieux que les Byzantins n'a compris que la tactique dans chaque campagne doit s'adapter à la nature de l'ennemi. Aussi étudiaient-ils les armes et les habitudes de chaque peuple avec un soin particulier (4). L'ardeur des guerriers francs et lombards se trouvait déçue par les retraites simulées, les embuscades et la temporisation du général byzantin (5); les cavaliers magyars et bulgares,

(1) Pour l'armée byzantine, voir Oman, *The Art of War*, bk IV.

(2) Pour la réorganisation de l'armée par l'empereur Maurice (Circa 579-580), voir Oman, p. 172-179.

(3) Oman, p. 201.

(4) Pour la stratégie byzantine, voir Oman, p. 198-215.

(5) Comme, par exemple, dans la campagne italienne de Procope en 539 : Procope, *De Bello Gotico*, II, 25.

lorsque, malgré leurs ruses et leurs manœuvres, ils étaient enfin forcés d'en venir au choc avec la cavalerie impériale, étaient écrasés par la supériorité des armes et le poids des chevaux (1); et l'ennemi le plus habile et le plus redoutable, celui qui s'était emparé de l'Espagne et menaçait le reste de l'Europe, les Sarrazins (2), malgré leur nombre, leur fanatisme, leur science militaire empruntée aux Grecs, se trouvaient tenus en échec par l'état-major des basileis.

La science poliorcétique marchait de pair avec la stratégie (3). Ce qui reste de leurs fortifications en Europe, en Asie et en Afrique, explique la durée des sièges qu'ils ont soutenus. Leurs machines de siège, les hélépoles, les balistes, les catapultes, toute une artillerie héritée des Romains et perfectionnée par eux, ces pyrophores surtout qui lançaient le feu grégeois, et nombre d'autres inventions augmentaient encore la supériorité qu'ils devaient à l'organisation de leur armée, où ne manquaient ni l'intendance, ni le corps de santé (à preuve le besant reçu par ses membres pour chaque vie sauvée) (4). Ajoutez que leur marine leur assura longtemps la maîtrise de la mer, qui finit toujours par donner celle du continent.

Cette force militaire fut multipliée par la politique des empereurs, éclairée et aidée par une bureaucratie puissante (5). Ils ne se reposèrent pas uniquement sur leurs généraux du soin de conserver l'empire. Habiles à fomenter la discorde et la guerre entre leurs voisins rudes et turbulents, prenant parti tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, et trouvant parmi eux des auxiliaires, grâce souvent à des alliances matrimoniales qui flattaient la vanité de ces barbares tout fiers de s'apparenter aux Césars, ils surent employer la ruse au moins autant que la force (6).

(1) Cf. Les victoires de Basile I^{er} : Schlumberger, *L'Épopée byzantine*.

(2) Cf. Les deux grandes défaites devant Constantinople en 673 et 718 : Oman, p. 208.

(3) Oman, chap. VI, p. 131-148.

(4) Oman, p. 190.

(5) Pour une description de l'administration, voir Rambaud, *L'Empire grec au X^e siècle*.

(6) Schlumberger, *Nicéphore Phocas et L'Épopée byzantine*, passim Diehl, *Histoire de l'Empire byzantin*.

Mais plus que la situation géographique, plus que l'art militaire et la diplomatie, c'est la religion qui explique la vitalité extraordinaire de l'empire byzantin. Née dans la néoplatonicienne Alexandrie, la théologie chrétienne avait continué à s'imprégner d'hellénisme à Constantinople (1). Tandis que les pères latins, héritiers de l'esprit juridique de Rome, ont été surtout d'éloquents législateurs des mœurs, les pères grecs ont été des métaphysiciens et des dialecticiens autant que des moralistes et des orateurs : témoins saint Jean Chrysostome (2), saint Basile (3), saint Grégoire de Nazianze, Photius, le savant patriarche (4) et les deux apôtres des Slaves, Cyrille et Méthode (5). Hellénisé par en haut, le christianisme l'était aussi par le peuple auquel il s'adapta et qui s'y adapta : il unit par un sentiment commun du divin et par des rites communs les habitants de cet empire cosmopolite. Maîtresse de l'Etat sous un empereur faible, l'Eglise en était l'instrument sous un gouvernement énergique. Le pouvoir spirituel ne fut jamais, comme dans l'Eglise romaine, concentré dans une personne et indépendant, au moins en théorie, du pouvoir temporel (6). Le clergé, étant marié, fut plus mêlé à la vie du peuple et plus soumis au pouvoir civil, qui, de son côté, avait besoin de l'Eglise; car elle répandait son influence chez ses voisins et elle était le lien le plus fort entre ses peuples, qu'elle opposait aux catholiques comme aux musulmans.

Malgré ces causes de durée et de retours de fortune, l'empire, depuis la mort de Justinien (565), avait en somme reculé. Les Lombards lui avaient pris la moitié de l'Italie (569-590); les Visigoths d'Espagne, en se faisant catholiques, s'étaient détachés de lui; les Avars et les Bulgares au commencement du x^e siècle l'avaient insulté jusque sous les murs de sa capitale, et ceux-ci, définitivement installés

(1) Krumbacher, chapitre sur la théologie, p. 37-44.

(2) Krumbacher, p. 914 et suiv.

(3) Ibid, passim.

(4) Hergenröther, op. cit.

(5) Krumbacher, p. 1101 et suivantes.

(6) Diehl, *Byzance*, p. 180-196.

au sud du Danube, ne furent domptés que par Basile de Bulgaroctone (976-1025). Il avait bien, avec Héraclius (610-641), vaincu les Persans, bientôt annulés par l'anarchie; mais les Arabes, éveillés par Mahomet, lui ravirent, de 632 à 655, ses plus belles provinces. Il avait mis deux siècles, sous Basile I^{er} (877-886) et ses successeurs, à les reprendre aux Musulmans affaiblis par les discordes entre Sunnites et Chiïtes, Abbassides et Ommiades, Persans, Arabes et Turcs; mais un nouvel orage fondit sur lui de l'Orient: devant les Seldjoucides d'Alp Arslan, à Manzikert (1071), l'empire faillit se briser. Cette armée redoutable, après avoir soumis toute l'Anatolie, arrêtée par le Bosphore et le feu grégeois, fut surtout ramenée en arrière par le désir de piller la riche Syrie, qui était moins défendue, et, à la fin du xi^e siècle, Constantinople tenait encore (1).

C'est alors qu'intervinrent les Occidentaux, qui auraient dû être des alliés et qui furent de nouveaux ennemis. Rappelons ce qui s'était passé dans les pays de l'Ouest. L'empire effondré, les Germains encore éblouis de son prestige et habilement maniés par les évêques (2), avaient laissé subsister de l'administration romaine ce qui leur était utile, et de la civilisation latine ce qui en était conciliable avec le christianisme; mais ils n'en étaient pas moins contraires à la société méditerranéenne. Leur instinct, comprimé par Charlemagne, se redressa et créa peu à peu un ordre de choses nouveau, la féodalité, que la disparition du pouvoir central avait d'abord rendu possible et que les invasions sarrasines et normandes rendirent nécessaire. Autour du grand propriétaire, brave et bien armé, se groupèrent les vassaux qu'il défendait; lui-même releva d'un seigneur plus puissant, et à la tête de cette hiérarchie se dressa le roi. Ce roi, grâce au droit romain survivant sous le droit coutumier, devait peu à peu transformer sa suzeraineté en souveraineté, c'est-à-dire faire la monarchie et l'Etat moderne. Mais au xi^e siècle, il n'est que *primus inter pares*; la féodalité est dans tout son épanouissement; fière et turbu-

(1) Voir les ouvrages généraux sur l'histoire byzantine. Pour la bataille de Manzikert et ses suites, voir Oman, p. 216-220.

(2) Voir Boissier, *La Fin du Paganisme*.

lente, elle a besoin de guerres et de conquêtes. Comme le peuple, elle est pleine d'un enthousiasme religieux, que la papauté va tourner contre l'Islam. Du point de vue religieux, les croisades ont été, en Orient comme en Espagne, la continuation des pèlerinages : dès le II^e siècle, les chrétiens de tous les pays venaient à Jérusalem prier devant le Saint-Sépulcre, comme les juifs devant le mur du Temple, comme plus tard les musulmans devant la Caaba. Mais à partir de la conquête musulmane, les pèlerins, en rentrant en Europe, éveillaient, par leurs récits des périls et des souffrances auxquels les chrétiens étaient soumis en Orient, le désir de purger la Terre Sainte des Infidèles. Pierre l'Hermitte et Urbain II trouvaient donc des âmes préparées à recevoir leur impulsion.

La politique de la papauté visait en même temps que l'Islam le schisme de Photius, auquel elle ne s'était jamais résignée. Les Byzantins le sentirent. C'est avec la plus grande défiance qu'ils accueillirent en 1096 ces alliés encombrants, qui vivaient sur le pays. Pour s'en débarrasser, ils les transportèrent avec empressement en Anatolie, où les croisés, après avoir repris pour les Grecs la ville de Nicée, rencontrèrent à Dorylée les Musulmans prévenus (1). La deuxième croisade ne fut pas traitée plus loyalement : elle alla se perdre devant Damas. La troisième, instruite par l'exemple des deux autres, vint par mer, n'arriva pas jusqu'à Jérusalem et ne put sauver le royaume féodal de Palestine. Déjà en 1152, un croisé (2) avait conseillé à Louis VII de s'emparer de Constantinople avant de prendre la Terre Sainte. La suggestion ne fut pas perdue pour l'aristocratie commerçante de Venise (3). Lorsque les chefs de la quatrième croisade vinrent demander à Dandolo de les transporter par mer en Palestine, le vieil aveugle vit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de ces vaillants et naïfs chevaliers. Il leur demanda deux fois plus qu'ils ne pouvaient payer et leur proposa de s'acquitter en prenant pour

(1) La bataille de Dorylée eut lieu le 1^{er} juillet 1097; cf. Oman, p. 271 et suivantes.

(2) Geoffroi, évêque de Langres : voir Michaud, *Histoire des Croisades*.

(3) *Cambridge Medieval History*, vol. IV, chap. XIV, p. 415 et suiv.

lui Zara (1). Les querelles de famille des Byzantins offrirent à l'avidie et subtile république l'occasion de s'emparer du commerce oriental qu'elle disputait à Gênes et à Pise. Ni les vaisseaux ni l'argent ne lui manquaient; il ne s'agissait que de détourner à son profit l'armée qu'elle avait sous la main, une armée meilleure que toutes celles qu'elle aurait pu lever. Ces braves gens avaient bien juré d'aller en Terre Sainte et le pape leur rappellerait leur promesse; mais si d'un côté le tombeau du Christ était à délivrer, il y avait, d'un autre côté, beaucoup à gagner : on se brouillerait peut-être avec les Grecs; mais c'étaient des schismatiques, presque des Infidèles; au besoin on commencerait par les battre, après quoi il serait plus facile de battre les autres. Les croisés donc acceptèrent, arrivèrent dans le Bosphore, se brouillèrent avec l'empereur qu'ils ramenaient, puis avec son fils, puis avec son adversaire; escaladèrent les murailles dont ils ne pouvaient envelopper que le quart, et, après avoir consciencieusement pillé et massacré, songèrent à organiser un empire latin.

Incapables de concevoir autre chose que la féodalité, ils se hâtèrent d'élire un empereur, auquel ils laissèrent un minimum de pouvoir, et lui arrachèrent des fiefs (2) aussi considérables que possible. Le marquis de Montferrat, devenu roi de Thessalonique, fut un rival tout désigné de l'empereur; Guillaume de Champlitte, prince d'Achaïe, la Roche, sire d'Athènes, Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Romanie, et des centaines d'autres furent encore moins disposés à obéir à Baudouin, qu'ils l'avaient été en France à obéir à Philippe II. L'empereur n'exerçait sur eux qu'une autorité précaire et d'ailleurs très restreinte. Un conseil d'Etat, composé du podestat vénitien et des barons francs, décidait de toutes les opérations de guerre, tandis qu'une haute cour avait le pouvoir judiciaire et réglait tout conflit entre souverain et vassaux (3). Seuls les

(1) Ibid.

(2) Un jour, le 1^{er} octobre 1204, l'empereur créa 600 chevaliers et leur donna à tous des fiefs.

(3) Cf. Hayek (D.). *Le Droit franc en Syrie pendant les Croisades* (Editions Spes, Paris, 1925).

Vénitiens firent besogne durable; l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, les îles de l'Égée — sauf quatre —, les villes de Gallipoli, de Rodosto, d'Héraclée et d'Andrinople furent à eux (1). Exempts de tout impôt, indépendants dans leur quartier de Constantinople, appuyés au besoin contre l'empereur par une féodalité en partie vénitienne, ils tenaient entre leurs mains les fils de toutes les affaires et, chaque fois que le souverain franc voulut être empereur autrement que de nom, il se heurta au *despote* vénitien (2)! Aussi, après avoir détourné la croisade de son but initial, ils en eurent tout le profit : les colonnes tyriennes de la Piazzetta et les quatre chevaux de bronze de saint Marc furent le moindre de leurs gains. Ils importèrent chez eux l'industrie de la soie, celle du verre et celle des tapis, et monopolisèrent tout le commerce dans ces mers du Levant dont ils tenaient la plupart des escales; ils furent les seigneurs des trois quarts et demi de l'ancien empire grec (3) et en exploitèrent les quatre quarts, au grand déplaisir de Gênes.

Pour l'empereur, le seul moyen de leur résister eût été de s'appuyer sur le peuple indigène; mais vainqueurs et vaincus étaient trop différents pour se fondre ensemble. Les Latins, seigneurs ou marchands, ne songeaient qu'à exploiter vassaux ou clients : incapables d'apprécier la culture grecque, pleins de mépris pour ces esclaves menteurs et fripons, mais eux-mêmes turbulents et jaloux les uns des autres, ils passaient à se quereller entre eux le temps qu'ils ne donnaient pas à leurs vices. Quant aux Grecs, distincts par la race, par la langue et par les mœurs, ils l'étaient surtout par la religion. L'union des Églises, qu'on leur avait imposée, n'avait pas amené le rapprochement espéré; en vain le patriarche latin Morosini, pour les ménager, avait-il laissé subsister quelques-uns de leurs rites; le peuple exérait dans les nouveau-venus des hérétiques plus encore que des vainqueurs et des maîtres.

(1) Ils achetèrent plus tard la Crète.

(2) Le doge avait le titre de Despote et ne rendait pas hommage à l'empereur : *ibid.*, p. 421.

(3) Ces mots faisaient partie du titre du doge.

CHAPITRE II

L'EMPIRE GREC DE NICÉE (1206-1258).

THÉODORE I^{er} LASCARIS, VATATZÈS, THÉODORE LASCARIS.

Cette haine ranima le sentiment national. Elle fut le trait d'union entre les divers Etats où l'aristocratie, fuyant la cour de Baudouin, alla rallumer des foyers de byzantinisme : Alexis Comnène à Trébizonde, son frère David en Paphlagonie, Manuel Maurozomès dans la vallée du Méandre, Michel Ange en Epire (1), et surtout Théodore Lascaris à Nicée. Théodore, grand dignitaire de la cour et gendre d'Alexis Ange (1195-1203) (2), avait rassemblé à Nicée la plupart des émigrés de Constantinople, courtisans, gens de lettres, prêtres distingués, et avait fait de la petite ville un centre intellectuel et un point de ralliement pour les partisans de l'ancien régime. A Nicée, comme naguère à Constantinople, il eut un sénat, un patriarche avec toute la hiérarchie ecclésiastique, une cour avec toute la série des dignités byzantines, et lui-même s'appela le basileus. Guerrier, administrateur et diplomate, il fut, en politique étrangère, un de ces petits rapaces qui, à force de ruses et de rapines, arrivent à arrondir leur domaine. Son premier soin fut de rechercher l'appui du sultan d'Iconium, qui, par crainte des incursions latines, accueillit une alliance grecque. Théodore marcha ensuite contre son rival Maurozomès (3); il le battit et s'empara de ses terres.

(1) Michel Ange, qui était parti de C. P. avec Boniface, le quitta furtivement en 1205, épousa la fille d'un haut personnage d'Epire et s'y établit comme despote. — Villehardouin, 160-164; Acropolite (éd. Heisenberg), 8, p. 12-13.

(2) Chon., 12, p. 827; Villen, 141.

(3) Chon., 12, p. 828, 842.

Pendant que les Latins guerroyaient en Macédoine, il attaqua Pégai et leurs autres villes d'Asie Mineure. Quand Henri, frère et successeur de Baudouin, avec le concours momentané de David Comnène, dut aller au secours de ces villes (1), Lascaris conclut un pacte avec Jean Asan, roi de Bulgarie, l'ancien allié d'Alexis, maintenant hostile aux Latins. L'entrée en Thrace d'Asan avec une armée nombreuse rappela les troupes d'Henri à la défense d'Andrinople. Entre temps Lascaris put battre Comnène et prendre d'assaut Nicomédie et Squise. Une victoire remportée par Asan força l'empereur latin d'accepter la paix des mains de Théodore.

Quand, en 1211, le sultan d'Iconium soutint la cause du prétendant Alexis V (2) contre l'empereur de Nicée, Lascaris alla lui livrer bataille près d'Antioche sur le Méandre (3). Bien que les troupes ennemies fussent dix fois plus nombreuses, Théodore, au risque de sa vie, tua le sultan et fit prisonnier le prétendant. Grâce à cette victoire, il put enlever aux Turcs une grande partie des côtes d'Anatolie et à David Comnène les villes d'Héraclée du Pont, d'Amastris et d'autres places en Paphlagonie. En paix avec ses voisins turcs et grecs, il se tourna contre les Latins et de 1216 à 1222 ne leur donna point de répit. A sa mort (1222), il avait, sauf le petit morceau de Bithynie qui était encore aux Français, réuni sous son sceptre toute l'Anatolie jusqu'au cours supérieur du Sangarios et du Méandre.

Théodore avait pris pour gendre et désigné comme son successeur Jean (ou Kalojean) Doucas Vatatzès, originaire de Didymoteichon (4), en qui il avait reconnu ses propres qualités de général, d'administrateur et de diplomate. Vatatzès continua le règne de son beau-père. En 1224, les Latins ayant repris les armes à l'instigation des frères de Théodore (5), il s'avança à leur rencontre jusqu'à Poima-

(1) Chon., 16, p. 844.

(2) Acrop (éd. Heisenberg), p. 13-14; Greg., I, 3, p. 16.

(3) En 1210. Acrop, 9, p. 14-16; Greg, I, 3, p. 17.

(4) Petite ville en Thrace, au nord d'Andrinople.

(5) Les deux frères de Théodore, Alexis et Isaac, brûlant de jalousie, se retirèrent avec leur nièce Eudoxie auprès de Robert. Acrop, 22, p. 34-35.

ménon (1), parvint, malgré ses pertes, à ressaisir la victoire par une habile manœuvre, et, par la trêve imposée à Robert de Courtenai, ne lui laissa en Asie Mineure que la presque île qui fait face à Constantinople (2). En 1235, encouragé par la faiblesse du régent latin Jean de Brienne, et après avoir renouvelé l'alliance avec Asan, roi de Bulgarie, pendant que les Bulgares font des incursions au nord, il débarque à Gallipoli (3) et conquiert la Chersonnèse jusqu'à la Maritza, tandis que sa flotte enlève Lesbos et Rhodes, bientôt reprises d'ailleurs par les Latins. L'année suivante, les deux alliés mettent le siège devant Constantinople avec cent mille hommes de toutes nationalités, et, malgré le feu grégeois, la ville aurait été prise, si l'alliance avait duré. En 1242, allié au sultan d'Iconium et à Frédéric II dont il venait d'épouser la fille naturelle Constance (4), Vatatzès s'empare d'une grande partie de la Thrace (y compris Serrès, Mélélicon, Sténimachos, Tzépène, Bélessos, Prosacos) et des îles latines de l'Égée; et une intrigue des courtisans de Démétrios de Thessalonique lui livra le roi et le royaume (5).

Baudouin II (1240-1261), menacé à la fois par les schismatiques et par les infidèles, faisait appel à toutes les puissances de l'Occident, à la papauté surtout, sans laquelle il ne pouvait espérer aucun secours sérieux. Vatatzès (et nous verrons Michel Paléologue suivre son exemple) n'hésita pas, pour enlever cette aide à Baudouin, à faire croire à Innocent IV (pape de 1241 à 1254) qu'il était prêt à rentrer dans l'orthodoxie romaine et à y ramener son peuple (6) : après le prince musulman d'Iconium, après l'excommunié Frédéric II, le pape entraînait à son tour dans le jeu du Grec πολύμητις. Le frère Laurent, envoyé de Rome, fut autorisé expressément à faire cesser l'oppression

(1) Acrop., 22, p. 35.

(2) Acrop., 12, p. 36.

(3) Acrop., 23, p. 37; Greg., II, 3, p. 28.

(4) Appelée Anne par les Grecs : voir infra, chap. VII, p. 74. Pour la manière dont Frédéric II empêcha l'envoi des secours destinés à Baudouin, voir Hopf, *Geschichte Griechenslands*, p. 254.

(5) Acrop., 45, p. 82.

(6) Innocent IV, Epp. IV, 38; Du Cange, chap. 35.

des Grecs par le clergé latin (1); seulement le patriarche, comme l'empereur y comptait sans doute, n'était pas disposé à accepter la suprématie romaine : la négociation fut rompue, et le pape, qui se vit joué, décréta une croisade pour secourir Baudouin. Mais l'irascible pontife avait plus de haine pour Frédéric II que de pitié pour les Latins d'Orient : au lieu de réconcilier l'Eglise et l'Empire, l'Italie et l'Allemagne, le roi d'Angleterre et ses sujets, il employa contre l'empereur les sommes qu'il avait perçues pour sa croisade, qui ne se fit jamais; et celle qui suivit, la septième, ne se tourna pas plus vers Constantinople que vers la Terre Sainte : Saint Louis aborda en Egypte.

Vatatzès avait d'ailleurs pris ses précautions et il prit les devants. Rassuré du côté de ses voisins musulmans par l'alliance qu'il avait contractée avec eux, en 1245, sur la demande de leur prince Gayad-ed-Din contre un ennemi commun, les Mongols ou Tartares, il entreprit dès 1251 une troisième campagne en Europe contre Michel Ange, despote d'Epire, qui contestait sa suzeraineté. L'Hellespont franchi, il se dirigea vers le N.-O. de la Macédoine, prit Bodénos après un siège, annexa Castoria, Déaboles, Achrida, Prespa, Elbasan, qui volontairement lui ouvrirent leurs portes, et se fit encore céder par le despote trois places fortes, Prilapon, Bélessos et Croïa (en Albanie) : à ce prix il lui accorda la paix et put se la donner à lui-même; mais il n'en jouit pas longtemps. Frappé d'apoplexie en février 1254, à son retour dans sa capitale, il se rendit en pèlerinage à Smyrne, séjourna quelque temps à Périclyste, puis revint à Nymphaion, où il mourut le 30 octobre, à l'âge de soixante-deux ans (2).

Si l'intelligence ne fut pas abolie en lui en ses derniers jours, le vieil empereur revécut sans doute par le souvenir les trente-trois ans de son règne belliqueux : il avait le droit d'en être fier. Cet empire, qui n'était guère, lorsqu'il l'avait reçu, qu'une province révoltée de l'empire latin, avait doublé de territoire (3) : il s'étendait maintenant en

(1) Wadding, 1247, n^{os} 8, 9, 10.

(2) Acrop., 52, p. 101-104.

(3) Pour l'étendue de l'Empire en 1254, voir Pappadopoulos : *Théodore II Lascaris* (Paris, 1908), p. 56-58.

Asie au delà d'Andrinople et du Rhodope; en Macédoine sur Serrès, Mélénicon, Sténimachos, Tzépène (1); à l'ouest sur Stobos (2), Hotovos, Boleboudion, Scopia (3), Neustapolis et Pélagonie (4) avec les villages avoisinants, enfin le royaume ou, comme osait dire Démétrios, l'empire de Thessalonique, avait été complètement soumis dès l'an 1246.

Restait, pour que l'empire byzantin fût complètement restauré, à en reprendre la pièce principale. Nous allons voir dans quelles circonstances Constantinople, après cinquante-sept ans de demi-latinité, redevint grecque pour deux cents ans par la force des choses autant que par la valeur des hommes.

Vers la fin de l'année 1254, l'empire latin, entouré d'ennemis, réduit à la misère et affaibli par les rivalités de races et les haines religieuses, traînait une existence précaire. Dans les Balkans, les Serbes et les Bulgares avaient détaché une partie des provinces septentrionales de l'ancien empire des Comnènes. L'empereur de Nicée partageait le reste avec le despote Michel II en Epire, avec les seigneurs d'origine bourguignonne en Attique et en Béotie, ainsi qu'avec les princes de race lombarde en Négrepont, et avec Guillaume II de Villehardouin en Morée (Achaïe). Michel Asan, tsar des Bulgares, guerroyait contre ses voisins, Etienne Ouroch de Serbie et Béla IV de Hongrie. Conrad IV venait de succéder à son père Frédéric II sur le trône d'Allemagne; son frère Manfred, qui occupait le royaume de Sicile, ne s'était pas encore engagé dans ses querelles acrimonieuses avec le pape Alexandre IV (1254-1261), le successeur d'Innocent IV; Louis IX, après le désastre de Damiette et la fin de la Septième Croisade (1248-1254), était rentré en France; les Génois disputaient partout le monopole du commerce oriental aux Vénitiens; le doge Marin Morosini avait conclu un traité très favorable à ces derniers, avec Elmelik-el-Moizz-ed-Din-Eibek,

(1) Ville forte dans les montagnes, à une distance de douze heures de Philippopolis.

(2) Ville sur la frontière sud-ouest de Bulgarie, aujourd'hui Stob.

(3) Aujourd'hui Uskub.

(4) Aujourd'hui Monastir.

le premier sultan des Mamelucks en Egypte. L'empire tartare embrassait toute l'Asie occidentale, y compris la Russie méridionale; Mangou (ou Munga) Khan, qui hérita du gouvernement absolu de ce vaste territoire (1250), s'était adjoint comme collègue^s deux de ses frères, Kubilai, qu'il envoya avec une armée en Chine, et Houlagou, qui commença aussitôt la conquête de l'Asie Mineure. Contre celui-ci, Gayad-ed-Din, sultan d'Iconium, et les Assassins en Syrie défendaient leurs terres. Au sud du sultanat d'Iconium, se trouvait le royaume d'Arménie, où régnait Haitoum. A Trébizonde, l'empereur grec était Manuel I^{er} Comnène (1238-1263).

Un pareil état de choses présentait des avantages, mais aussi bien des dangers; qui serait, après Vatzès, capable de profiter des uns et de parer aux autres? Les gens de Nicée n'étaient pas sans inquiétude, et dans leur crainte d'un changement de régime, ils avaient plus d'une fois supplié le vieil empereur de désigner un homme capable de continuer son œuvre. C'était peut-être, d'une façon respectueuse, lui demander de ne pas désigner son fils. Il avait répondu que s'il nommait son fils, il le rendrait hautain et intraitable, que des favoris s'empareraient de lui et s'empresseraient de le débarrasser de son père; que d'ailleurs le peuple pourrait un jour regarder comme un tyran un souverain qu'il n'aurait pas élu. Il n'ajouta pas que, pour cette dernière raison, son fils aurait d'autant plus de chances de régner, qu'il n'aurait pas été désigné à l'avance (1).

Comme Vatzès l'avait prévu, son fils fut proclamé empereur à la majorité des suffrages par l'assemblée des sénateurs et des chefs de l'armée; le jeune Michel Paléologue ne fut pas sans doute celui qui lui témoigna le moins de dévouement. Théodore II Lascaris (car il avait pris le nom de son grand-père maternel) fut, selon l'usage, porté sur le pavois par la foule à Nymphaion (2). De Philadelphie, où il se rendit aussitôt, il annonça son avènement à Baudouin II, avec qui il était alors en paix, et au sultan

(1) Grég. III, 1, p. 54.

(2) Acröp., 53, p. 105; Greg. III, 1, p. 53.

d'Iconium, avec lequel il renouvela le traité de 1245 (1); puis il s'occupa du plus urgent, à savoir de nommer un titulaire du patriarcat vacant, car sans patriarche il ne pouvait pas être couronné. Théodore nomma d'abord Nicéphore Blemmydès, homme très cultivé et d'une haute piété. Mais, celui-ci ayant refusé (2), l'empereur désigna au synode un moine du lac d'Apollonia, qui s'appelait Arsène. Il était d'un naturel simple et loyal, ignorait les lettres, connaissait tout au plus les rudiments de la grammaire. Dans la même semaine on l'ordonna diacre, prêtre et patriarche. Malgré une élévation si rapide, il aura toujours une conduite juste et modérée. Le samedi 25 décembre 1254, Théodore II Lascaris fut couronné empereur de Nicée.

La tranquillité qui régnait dans la partie asiatique de l'empire, ne s'étendait pas en Europe : le roi de Bulgarie et le despote d'Epire ne pouvaient pas toujours tolérer le morcellement auquel Vatatzès avait réduit leurs Etats respectifs; au bruit de la mort de l'Empereur, le premier avait envahi la Thrace.

Théodore n'hésita pas. Laissant la conduite des affaires à Georges Muzalon, il se rendit à Andrinople à la tête d'une petite troupe (3). La nouvelle de cette expédition inattendue et la défaite de l'avant-garde des Bulgares répandirent l'épouvante dans leurs rangs. En quelques semaines, Théodore avait repris les villes de Bérée et d'Achrida et toutes les pentes méridionales du Rhodope occupées par les Bulgares. Après avoir rétabli l'ordre dans ces régions, il revint en Orient vers la fin d'octobre 1256, fidèle à son pacte avec le sultan d'Iconium, qui avait fort à faire contre les Tartares de Houlagou. En Thrace, cependant, la paix fut courte : encouragé par l'incapacité des chefs byzantins, le tsar bulgare, avec 4.000 Comans qu'il avait à sa solde, s'avança contre Didymoteichon et saccagea le pays. Michel Lascaris, oncle de Théodore, se sauva sur son coursier et

(1) Acrop., p. 69.

(2) Le patriarcat était une haute fonction politique et Blemmydès n'avait pas envie de se mêler du gouvernement séculier.

(3) Acrop. 55, p. 109-111; Grég. III, I, p. 56, l. 7-13 parlant de la nombreuse armée qu'il y amena ἐν ᾧ καὶ πλείαδες ἄρχοντα ἐπιτέλλειν confond cette campagne avec la seconde.

gagna seul Andrinople. L'autre chef et son armée furent faits prisonniers.

A ces nouvelles, l'Empereur fit appel à tout ce qui portait les armes, même au personnel de sa vénerie (1). Avec une confiance qu'il n'avait pas toujours témoignée à Paléologue, et dont celui-ci sut tirer parti, il lui confia la garde de sa capitale pendant son absence; lui-même, à la tête d'une armée fort nombreuse, passa, en mars 1257, l'Hellespont, rencontra à Bizye les Comans, qui battaient en retraite, et en tua un grand nombre. Au mois d'août, il concluait la paix avec le roi de Bulgarie et se faisait céder Tzépène (2); en même temps, il imposait ses conditions à Michel d'Epire, qui lui rendait le château de Servia et la ville de Durazzo.

Lascaris avait donc des talents militaires; mais impulsif et incapable de résister à ses engouements (3), il se montra, dans le gouvernement, inférieur à ce qu'il était à la guerre: Georges Muzalon d'Adramytte, son compagnon d'enfance, fut fait « Grand Domestique » ou commandant en chef, gouverneur de Nicée pendant sa première campagne, protosébaste, protovestiaire et grand stratopédarque; son frère Andronic Muzalon fut protovestiaire: la famille Muzalon, de basse origine, concentra entre ses mains tous les pouvoirs, au grand déplaisir des nobles. A Constantin Stratégopoulos et à Théodore Philès, deux vieux généraux et conseillers d'Etat, qui au nom des services qu'ils avaient rendus à l'empire, eurent le courage de se prononcer contre l'administration de ces jeunes parvenus, Lascaris fit crever les yeux (4); il sacrifia d'autres seigneurs (5) encore à sa

(1) Acrop., 61, p. 124-126; Greg., 8, p. 56; Pach. I, 8, p. 24.

(2) Le prince Ouros, beau-père du despote et gendre de Bela IV, le futur Etienne Ouros (Uros) I, roi de Serbie, fut l'intermédiaire. Acrop., 62, 63, p. 127-137; Greg., loc. cit.; Jirecek, *Geschichte der Bulgaren*, p. 266-267.

(3) On ne saurait accepter sans réserve le portrait flatté qu'a fait de lui J.-B. Pappadopoulos, dans son livre *Théodore II Lascaris* (Paris, 1908): sur l'amitié de Lascaris pour Georges Muzalon, voir p. 24-28; sur ses relations avec les nobles, voir chap. IV, p. 79-81.

(4) Acrop., p. 154-155. Greg. III, 3, Pach. I; 8, p. 23, 16.

(5) Constantin Tornikès, dont le fils avait été exécuté et Nicéphore Alyattès dont la langue avait été arrachée, pour ne citer que les plus illustres victimes.

méfiance et à ses rancunes et n'épargna pas même ses proches (1). Tous les grands craignaient d'être à leur tour victimes de la cruauté impériale; Paléologue sut profiter de ces mécontentements et se garer à temps des colères de Lascaris. Pendant que l'Empereur était à Thessalonique aux noces de sa fille (2), Michel quitta Nicée, dont il était gouverneur, et se réfugia chez le sultan d'Iconium. Théodore, qui le voyait déjà revenir à la tête des Turcs, s'étonnait de cette fuite : « Tu sais bien, sire, lui dit le grand logothète Acropolite, que tu l'as mille fois menacé devant tout le monde. Tu te vantais de lui crever les yeux de tes propres mains. »

Peu de jours après arriva une dépêche écrite par Paléologue : « Je me suis sauvé craignant d'être maltraité par l'Empereur. Conduisez vos affaires militaires avec prudence et courage. Les garnisons de la ville et des banlieues, ainsi que la défense de toute la région, sont comme d'habitude, en bon état. Faites toujours comme vous avez fait tandis que j'étais auprès de vous (3). »

(1) Acropolite lui-même, ayant un jour contredit Lascaris, qui soupçonnait quelqu'un de trahison, l'Empereur, irrité, fit descendre de la selle son ancien précepteur et le fit fustiger devant l'armée. Acrop., 62, p. 133.

(2) Marie, qui épousa Nicéphore, fils aîné de Michel d'Épire, au moment du traité ci-dessus cité, le 21 septembre 1257. Ce mariage avait été annoncé par Vatatzès. Acrop., 64, p. 134; Grég. III, 1, p. 57.

(3) Acrop., 64, p. 134; cf. Pappadopoulos, ch. VIII, p. 110-115.



Théodore II (Doukas Vatatzès) Lascaris
Empereur de Nicée : à sa gauche Saint
Démétrius (pièce en argent).

CHAPITRE III

JEUNESSE ET USURPATION DE MICHEL PALÉOLOGUE.

Michel Comnène Paléologue, fils aîné d'Andronic (1), était né en 1225 (2). D'une naissance illustre, esprit souple et pénétrant, cultivé par les lettres sacrées et profanes, ambitieux et dissimulé, il avait acquis de bonne heure l'expérience de la guerre, des affaires et des hommes. Les généraux byzantins conservaient l'ancien usage romain d'emmener avec eux leurs fils tout jeunes dans leurs campagnes : si Michel n'accompagna pas son père dans l'expédition de Rhodes lors de la révolte de Léon Gavalas (1233), on ne peut douter qu'il ait été témoin oculaire du siège mémorable de Constantinople en 1236 (3). Sa vive intelligence avait attiré sur lui l'attention de Vatatzès, qui l'avait attaché à sa personne (4); sa conduite dans la campagne victorieuse de Thrace où il accompagna l'Empereur (1245), lui valut le gouvernement de Mélénicon, de Serrès et des places voisines (1246), en même temps que son père recevait celui de Thessalonique (5).

Eloquent et fin, il avait su plaire à tous, comme à l'Em-

(1) Voir l'*Autobiographie* dans l'appendice, sect. III. Il s'appelait Diplopalaologus; sa mère et son père étant cousins et portant tous les deux le nom de Paléologue avant le mariage; voir le tableau généalogique à la fin.

(2) Acrop., 49, p. 90. Il avait 27 ans en 1252.

(3) Supra, p. 18.

(4) » Je n'étais pas encore sorti de l'enfance que l'Empereur m'appela au palais... » : *Autobiographie*, sect. IV.

(5) « Je surpasse même les espérances de l'Empereur. » (*Autobiographie*, loc. cit.); Acrop., cf. 46, p. 83.

pereur, par sa complaisance et l'agrément de ses manières; il avait le sentiment de sa force et le goût de l'intrigue : il était prêt à profiter de la Fortune. Avait-il déjà des prétentions à l'empire? Sans aucun doute. Parent des Comnènes et des Doucas, il avait été élevé dans l'espoir d'y parvenir (1). La jalousie de la jeune noblesse, pour tuer cette ambition dans l'œuf, eut recours à la calomnie : au printemps de 1253, Vatatzès, se trouvant à Ostrovo, reçut une demande d'audience : un citoyen de Mélénon, Nicolas Maclobite, lui répéta une prétendue conversation surprise l'année précédente, pendant que Michel assiégeait Bodénos, entre deux confidents du général (2). D'après cette conversation, Michel aurait noué des intelligences avec le despote d'Épire et le roi de Bulgarie. Vatatzès, inquiet, remit cependant le procès à l'automne pour avoir le temps d'examiner l'affaire de plus près. A son retour de Macédoine où il avait passé l'été en excursions, il fit citer les personnes nommées par Maclobite; elles nièrent tout; on les mit à la torture; rien n'y fit. Les juges, parmi lesquels siégeait l'historien Georges Acropolite, étaient plutôt favorables à l'accusé. Acropolite dit que tout le monde croyait à son innocence; on lui offrit un moyen de se disculper entièrement : « Puisqu'on a parlé de toi d'une façon compromettante, il faut que tu repousses nettement l'accusation d'un crime si étrange. Tu te justifieras par l'épreuve du fer rouge (3). » Michel répondit : « Si quelqu'un m'accuse, je me défendrai contre lui et je lui démontrerai qu'il a menti. Mais tant qu'il n'y aura pas d'accusateur, pourquoi me faire juger?... Si un homme prend dans sa main un fer rouge, je ne puis comprendre que sa main ne soit pas brûlée, à moins qu'il ne soit de bronze ou de pierre sculptée par Phidias ou par Praxitèle. »

Phocas, métropolitain de Philadelphie, suivant la suggestion de l'Empereur, essaya encore de le convaincre : « En l'absence de témoin, tu devrais prouver la vérité par

(1) Pach. I, 17, p. 49.

(2) Acrop., 50, p. 92 et suivantes.

(3) Acrop., loc. cit. Phrantzès I, 1, p. 4, prétend, au contraire, que Paléologue exigea ce jugement par le fer rouge. Michel n'en dit rien dans l'*Autobiographie*.

l'épreuve du fer », lui dit-il. « Monseigneur, répond Paléologue, je ne connais pas ce signe divin. Je suis homme et pécheur et je ne puis accomplir des miracles. Si toi, qui es métropolitain et personnage saint, tu me pousses à le faire, soit! Mets tes vêtements de prêtre, comme pour entrer dans le sanctum sanctorum, et fais tes prières à Dieu. Ensuite, avec les mains qui ont touché le sacrement... apporte-moi le fer rouge et mets-le entre mes mains. » Le métropolitain aima mieux reconnaître que l'épreuve du fer rouge, en usage chez les barbares, ne pouvait être imposée à l'accusé qui, Grec et chrétien, devait être jugé selon les lois grecques et chrétiennes (1).

Rien n'avait prouvé la prétendue trahison de Michel, trop intelligent d'ailleurs pour avoir recherché le faible appui du despote d'Épire et du roi de Bulgarie. L'Empereur, à son retour de Nicée, dut se contenter de la pénitence imposée par le patriarche à l'accusé, et du serment de fidélité qu'il lui fit de nouveau prêter (2). Après quoi, non seulement il le remit en liberté, mais il lui fit épouser Théodora, fille de son neveu Jean Doucas; elle devait donner à Michel, son cousin germain, sept enfants et lui survivre vingt-deux ans (3). Paléologue fut nommé grand connétable et sa situation devint plus brillante que jamais à la cour.

Mais les préjugés qu'il avait soulevés et les rivalités, surtout celle des frères Muzalon, se réveillèrent après l'avènement de Théodore II Lascaris. Michel savait d'ailleurs combien il était facile d'éveiller la défiance des empereurs, enveloppés d'une conspiration chronique et toujours prompts à des mesures aussi cruelles qu'inefficaces. Aussi, en 1257, Michel, craignant encore d'être soupçonné et avec plus de fondement que la première fois, échappa-t-il aux mains de Théodore avant qu'il ne fût trop tard (4).

Voici ce qui lui est arrivé après sa fuite de Nicée.

Quand les Turcs virent arriver sur leur territoire l'im-

(1) « Βαρβαρικὸς δὲ ὁ τρόπος καὶ ἀγνώστὸς ἐν ἡμῖν ». Acrop., p. 98.

(2) Acrop., 51, p. 100; Pach. I, 7, p. 23; Phrantzès I, 1, p. 10.

(3) Ibid. Elle est morte le 16 février 1304, sous le règne de son fils Andronic II. Voir l'*Autobiographie*, sect. IV.

(4) « Dieu nous sauve en nous envoyant chez les Perses. » *Autobiographie*, sect. V.

portant personnage byzantin avec toutes ses richesses et accompagné d'une petite escorte, ils se jetèrent sur lui et s'emparèrent de son or, de son argent, de ses chevaux, de ses étoffes et même des vêtements qu'il portait. Ses compagnons furent réduits en esclavage et lui-même fut amené tout nu devant le sultan Gayad-ed-Din. Le sultan non seulement lui fit bon accueil en qualité de fugitif, mais, à l'étonnement de tous, l'embrassa, lui fit rendre ses biens volés et le nomma chef de ses troupes chrétiennes. L'armée marcha contre les Tartares qui étaient à Axare. Michel réussit à mettre en déroute celles des troupes ennemies qui se trouvaient devant lui, et tua leur chef; les Tartares reculèrent. Mais à ce moment critique, un grand émir turc passa avec ses troupes à l'ennemi : il s'ensuivit une défaite complète des Turcs, et les Tartares mirent à sac toutes les terres du sultan (1).

Entre temps, Lascaris se rendit compte que les affaires de son royaume étaient à un point où on ne pouvait plus se passer des services d'un général aussi habile que Paléologue. Laissant ses Turcs et ses Paphlagoniens en Macédoine, il était revenu, à la fin de l'automne, en Orient. Mais il savait bien que ses lieutenants en Europe, Michel Lascaris, son peu courageux oncle, et le vieux logothète Acropolite, ne pouvaient guère se mesurer avec l'indomptable despote d'Épire et le roi bulgare. Il envoya donc des lettres amicales à Paléologue et l'invita à rentrer dans la capitale. Ce dernier, qui ne se croyait plus en sûreté auprès du sultan, les prit en bonne part et se rendit à Nicée au mois de mars 1258. Lui et l'Empereur échangèrent un serment mutuel d'amitié : le souverain jura de ne lui faire aucun mal; Paléologue jura de son côté de ne plus abandonner le territoire grec et de renoncer à toute prétention à l'empire (2). Michel retrouva ainsi la faveur impériale et tous ses honneurs pour la deuxième fois.

(1) Acrop., 65, p. 137.

(2) Grég. III, 2, p. 59; *Autobiographie*, sect. V : « Je fus reçu par l'Empereur avec une bienveillance dont je ne connais pas d'autre exemple; il avait reconnu que si mon corps était chez les Perses..., mon âme était avec lui et les Grecs. Je ne plus pas moins à tous les ministres. »

Il fut envoyé par l'Empereur au secours de son oncle au bord du fleuve Vardar contre Michel d'Epire, qui avait rompu la trêve et occupé Albanopolis en Illyrie (1). Les Grecs attaquèrent Bérée, en forcèrent l'entrée et s'emparèrent d'un grand butin. Ils se rendirent ensuite à Bodénos, où ils livrèrent une bataille décisive contre les troupes épirotes conduites par Théodore, fils illégitime du despote : Théodore fut tué et les Epirotes se sauvèrent dans les montagnes. Les chefs grecs cependant ne se sentirent pas assez forts pour faire lever le siège de Prilapon, commencé par le despote. Acropolite, qui s'y était enfermé avec des soldats peu nombreux, dut se rendre à l'approche des machines de siège (2).

Le despote, fort de son succès et de son alliance avec le roi bulgare, se croyait sûr de la victoire; mais la situation devint plus favorable aux Grecs. Le roi Michel Asan fut assassiné par Coloman, qui usurpa le trône et épousa la reine; son bonheur ne dura pas : car le prince russe Ouros (Uros) s'avança avec une armée et abattit l'usurpateur. Les chefs bulgares élurent roi Constantin Tech et demandèrent pour lui à Théodore la main d'une princesse de son sang. Lascaris donna en mariage à Constantin sa fille aînée Théodora (3) et conclut avec lui un traité d'alliance. Le despote d'Epire, à la nouvelle de cette alliance, consentit à une trêve. Il était temps, car Théodore avait besoin de ses soldats en Orient : Gayad-ed-Din, qui avait secouru Paléologue, ne pouvant plus lutter contre les Mongols, vint à Sardes se jeter dans les bras du Basileus, qui l'accueillit avec des présents et lui prêta 400 soldats sous la conduite d'Isaac Doucas, mais se fit céder en échange la ville de Laodicée (4). Ce secours tardif et maigre ne suffit pas pour rétablir le sultan dans ses Etats : il fut contraint de devenir tributaire des Tartares.

Il est vraisemblable que Michel Paléologue, rappelé d'Europe, se trouvait à cette époque à Nicée et y attendait son

(1) Acrop., 66-67, p. 138-140.

(2) Ibid., p. 149-150.

(3) Acrop., 74, p. 154; Grég. III, 2, p. 60.

(4) Cette ville fut enlevée quelques mois après par les Tartares : Acrop., p. 144.

heure. La maladie de l'Empereur s'aggrava soudain au mois d'août 1258; il prit la robe de moine et passa ses derniers jours dans le couvent de Notre-Dame de Sosandre à Magnésie. Là, il eut plusieurs accès violents d'épilepsie et mourut au mois de novembre, après avoir désigné par testament son fils Jean, âgé de six ans, comme son successeur, et Georges Muzalon comme tuteur et régent pendant la minorité de Jean (1).

Lascaris mort, Michel Paléologue, sans perdre un moment et tout en simulant l'obéissance au testament, commença par rallier les nobles contre le favori détesté. Les mécontents demandaient leur revanche : Paléologue la leur promit, en remettant à plus tard la question de la succession. Ainsi tous les grands se rangèrent autour de lui, chacun d'eux pensant qu'il aurait ce qu'il voulait, aussitôt Muzalon renversé.

Celui-ci s'était installé avec son protégé, le petit Jean Lascaris, dans le château impérial de Nicée, entouré de ses plus fidèles partisans : il flairait la sédition. Pour sonder le sentiment du peuple et surtout celui de l'armée à son égard, il adressa, du haut d'une estrade, à la foule assemblée devant le palais, un discours dont voici les points principaux :

« J'ai été élevé dans le même palais que le Basileus, par le même précepteur. J'ai vécu toute ma vie en sa présence, j'ai toujours observé sa volonté, et vous savez les honneurs dont il m'a jugé digne. Mais l'Empereur était d'un naturel irascible, on doit l'avouer. Il m'est arrivé parfois de ne pas pouvoir détourner sa colère de ceux qui ne la méritaient pas. Quelques-uns aussi, sans être traîtres à l'Empereur, s'étaient séparés de lui et tombèrent victimes d'accusations fausses : les bons souffraient pour les méchants. Mais ces jours appartiennent au passé; maintenant tout le monde peut jouir de l'amnistie et de la sécurité complète. Regardez

(1) Acrop., p. 153; Pach. I, 11, p. 27-31, et Aboulf, p. 655, prétendent qu'un peu avant de mourir, l'empereur, soupçonnant Paléologue de l'avoir rendu épileptique par sortilège, l'avait fait arrêter. Mais il semble que l'épreuve du fer dont parle Pach, n'est ici qu'une répétition de ce qui s'est passé sous le règne de Vatatzès.

cet enfant : vous voyez en lui votre souverain, digne de la couronne de son père (1). »

Dans une péroraison éloquente, il se déclara prêt à céder le poste de régent à celui que l'Assemblée élirait à sa place. Paléologue s'empressa de saisir l'occasion. Il fit une réponse qui devait dissiper les soupçons de Muzalon et, en même temps, encourager à mots couverts les ennemis du régent.

« Vous parlez comme si vous n'aviez pas mérité les honneurs à vous conférés par le souverain. Personne n'ignore que le feu Empereur était irritable; on se souvient trop bien des cruautés de ces jours-là. Nous pouvons supporter des choses incroyables de celui auquel nous avons juré fidélité, pourvu que des espions odieux ne le poussent pas à bout. Mais il ne s'agit pas de faire une enquête sur les actes de celui qui est mort. Sa fin marquée par le destin, qu'elle ait été naturelle ou non, l'a absous. Si vous avez été honoré par le Basileus, son amitié pour vous n'y était pour rien, chacun en est convaincu. Au contraire, ces honneurs étaient dus à vos qualités inestimables où vous n'avez pas votre pareil; on connaît votre jugement et votre habileté d'administrateur. Il faut bien que quelqu'un nous gouverne : nous ne pouvons pas tous régner; qui est plus digne de ce poste que vous? Recevez donc la régence et prenez en main les affaires de l'Etat romain : nous obéirons tous (2). »

Ce discours produisit son effet; tous les grands se déclarèrent du même sentiment; ils protestèrent qu'ils ne voulaient donner à personne autre la régence attribuée au protovestiaire Muzalon par le testament de Théodore II; la comédie réussit : Muzalon s'y laissa prendre. Il partit peu après avec toute l'armée pour Magnésie; de là, il envoya des dépêches annonçant la mort du Basileus et l'avènement de son fils; toute la population prêta le serment de fidélité habituel. Cependant la haine contre Muzalon augmentait de jour en jour : on prétendait qu'il était res-

(1) Pach. I, 15, 16, p. 40-48.

(2) Pach. I, 17, p. 49, 13-52, 18; Acrop., 76, p. 158; cf. *Autobiographie*, sect. VI. « Ce ne sont pas les discours dont la persuasion est toute puissante... qui ont persuadé à la foule de se livrer à nous. »

ponsable de la mort de Théodore et qu'il faisait maltraiter son fils gardé par une grossière soldatesque. Chose plus grave, il n'avait pas payé les troupes.

La seconde préoccupation de Michel fut de gagner à sa cause les soldats latins (1), qui formaient la garde impériale. Ses frères, Jean et Constantin, deux jeunes officiers de la garde presque aussi habiles que lui, se chargèrent de cette mission. Tout en se déclarant fidèles au régent, ils favorisaient les ambitions du grand conétable. Le neuvième jour après le dernier soupir de Théodore, comme pour protéger le prince héritier, les soldats de la garde se réunirent devant le couvent de Notre-Dame de Sosandre, où était mort l'Empereur; le peuple et les principaux nobles se joignirent aux troupes. On leur montra le fils de Lascaris; quelques-uns crièrent : « Vive l'Empereur ! », d'autres, plus nombreux, par haine du défunt, réclamèrent vengeance.

Pendant que la révolte éclatait contre lui, le régent assistait avec toute sa famille au service funèbre du souverain décédé. Averti de l'émeute, « Ce n'était là, répondit-il, qu'une foule curieuse d'entendre l'oraison funèbre de Théodore Lascaris qu'on allait prononcer (2) ». Pourtant cette foule devenait de plus en plus menaçante : on alla une seconde fois prévenir le protovestiaire; mais on parlait à un sourd.

Les rebelles s'emparèrent des entrées du couvent et y placèrent une garde. Le secrétaire privé du régent, nommé Theophylacte, qui ressemblait beaucoup de taille et de figure à son maître et portait une grande robe de cour, alla à la rencontre des insurgés : toutes les épées s'abattirent sur lui; la malheureuse victime de cette méprise fut reconnue, trop tard, à ses bottes noires (3). L'épée à la main, la multitude se précipita dans la chapelle, où les chants sacrés cessèrent à la vue des sicaires. Un des Muzalon se cacha sous la sainte table; un autre derrière la porte; le protovestiaire se sauva dans le sanctuaire, où il

(1) Lascaris avait diminué les privilèges du contingent latin : Papadopoulos, p. 83-85.

(2) Le commandant de la garde, le protovestiaire Caryanités, s'apercevant de la défection, s'enfuit auprès des Perses : Acrop., 77, p. 159.

(3) Le protovestiaire en portait de vertes.

se dissimula dans l'obscurité des colonnes de l'autel. La foule fouilla partout, trouva les deux frères cadets, les mit en pièces et s'acharna même sur leurs restes. A la fin, un soldat latin, nommé Charles, osa pénétrer dans le sanctuaire, en tira Georges Muzalon et lui trancha la tête (1).

C'est ainsi que Michel se débarrassa de ses rivaux à la faveur d'une émeute. Ce fut la première partie de son œuvre; la deuxième, qui consistait à écarter les autres concurrents, était autrement délicate. Une lutte s'engagea entre les nobles pour la tutelle du prince et la régence : les Tzamanturos, parents de Lascaris, les Tornikès, Alexis Stratégopoulos, les fils d'Alexis Raoul, les Philès, les Cantacuzène, et d'autres encore se mettaient sur les rangs.

On convoqua une assemblée générale, composée des chefs de l'armée, des grands seigneurs et des principaux membres du clergé, sous la présidence du patriarche, appelé à Nicée. L'état des affaires de l'empire devenait de plus en plus grave : en Orient, les Tartares menaçaient Laodicée; en Occident, le despote Michel, qui venait d'arranger un mariage entre sa fille Hélène et Manfred de Sicile (2), envahissait la Macédoine; le prince d'Achaïe, Guillaume de Villehardouin, attaquait aussi les terres byzantines. A l'intérieur, les animosités et les jalousies étaient d'aussi mauvais présages. La question de la tutelle fut posée. Il fallait un général capable de tirer l'empire de ses embarras : on n'entendit proposer que le nom de Michel Paléologue (3). Sa popularité dans l'armée était grande : les Comans qu'il avait conduits contre les Bulgares, l'adoraient; il était le favori des autres chefs qui voyaient leur propre élection impossible. On insistait sur l'illustration de sa famille, sur la fermeté de son caractère, sur son expérience

(1) Acrop. et Pach., loc. cit.; Grég. III, 3, p. 63-65; Phrantzès, I, 1, p. 12-14; Aboulfaradsh prétend que Muzalon avait conspiré avec sa belle-mère, sœur de Théodore, pour tuer le roi et les nobles. Voir dans l'*Autobiographie*, sect. VI : « Ce ne sont pas les coups assénés par mes armes sur les Grecs qui m'ont élevé au trône... mais c'est ta main droite »; l'auteur semble reconnaître la vérité en la niant.

(2) Ce mariage n'eut lieu qu'après l'arrivée d'Hélène à Trani, en 1261. Manfred devint ainsi seigneur de quelques villes d'Epire. Anonyme de Trani; Bölmer-Ficker, *Registra imperii* 4701 a.

(3) Acrop., 78, p. 158 et s.

militaire et sur sa haute position à la cour : il fut nommé tuteur du prince, conjointement avec le patriarche.

Le premier échelon était gravi; il songea aussitôt à gravir le second. Il lui fallait un titre plus honorable et aussi de l'argent. Le patriarche Arsène favorisa devant l'assemblée cette double ambition : Michel, créé grand duc, fut autorisé à disposer du trésor amassé par Vatatzès, laissé intact par Lascaris et conservé à Magnésie par la garde que Pachymères appelle celtique (1). Une fois maître de ce trésor, Paléologue y puisa à pleines mains et bénéficia du contraste de cette prodigalité avec l'avarice dont on avait accusé Lascaris : tous les partis devinrent conciliants, même l'Eglise, qui a toujours joué un grand rôle dans la politique byzantine et qu'un prétendant devait gagner avant tout. Prévenu de la visite officielle du patriarche, il courut au-devant du cortège, salua le chef de l'Eglise et, prenant son mulet par la bride, l'amena jusque dans la salle du château (2). Là, en lui rendant les mêmes honneurs qu'on rendait à l'Empereur, il se déclara l'humble serviteur du patriarche et proclama son entier dévouement au bien de la religion : « En tout il suivrait les conseils d'Arsène; s'il avait demandé le pouvoir pour lui-même, ce n'était que pour mieux servir la cause de l'ordre civil et de l'Eglise ». Il n'oublia pas non plus les autres ecclésiastiques et ajouta pour eux la libéralité à l'affabilité, qui ne leur aurait pas suffi comme à leur patriarche.

Les amis du régent demandaient pour lui la dignité de despote, faisant valoir que son grand-père l'avait exercée. C'était soulever la question délicate de ses droits au trône. Michel eut l'air de la refuser; puis, sentant le vent propice, il se laissa faire (3). Arsène soutint la proposition auprès de l'Assemblée. Georges Nestongos et les Tzamanturos, de la famille de Lascaris, soulevèrent des objections; mais la majorité ne voulut rien entendre. Les Tzamanturos ne

(1) Pach., loc. cit.

(2) Pach., I, 26, p. 72.

(3) « Je fus établi le maître souverain sans avoir usé de la persuasion, mais après avoir été persuadé; c'est moi qui fus contraint, bien loin d'avoir employé la contrainte à l'égard de quelqu'un. » *Autobiographie*, sect. VI.

tardèrent pas à se repentir de leur franchise : ils furent relégués comme prisonniers d'Etat dans la forteresse de Brousse (Prusa). Quant au nouveau régent, il semblait tout à son travail et vivait d'une façon très simple ; mais, docile aux nouvelles sollicitations de ses amis, il accepta une garde du corps et consentit à prendre d'autres précautions contre les assassins.

Sur ces entrefaites, les trois ennemis de l'empire en Europe se réunirent : à savoir, Michel d'Epire et ses deux beaux-fils, Manfred de Sicile (1) et le prince d'Achaïe, Guillaume de Villehardouin. Le premier avait mis en déroute l'armée grecque et fait prisonniers les généraux Acropolite et Chabaron. Paléologue voulut, en négociant, gagner du temps pour réorganiser l'armée : il envoya Théodore Philès au despote d'Epire avec la promesse de lui céder plusieurs villes s'ils consentait à la paix (2). Mais le despote, enorgueilli de ses alliances, fit une réponse plus brève que polie, en refusant de mettre en liberté les deux principaux prisonniers de guerre.

En même temps, Nicéphore Alyattes, envoyé à Manfred, fut, en arrivant, jeté en prison, où il passa plus de deux ans.

Il était urgent d'entrer en campagne. Paléologue nomma son frère Jean « Grand Domestique », ou commandant en chef, et l'envoya, avec Alexis Stratégopoulos et Jean Raoul, à la tête des troupes contre le despote d'Epire. Celui-ci avait occupé tout le territoire jusqu'au fleuve Vardar ; vers le 15 septembre, il se trouvait avec sa sœur à Castoria (3). Tout d'un coup on reçoit la nouvelle que les troupes grecques sont parvenues dans la vallée de Tempé, près de Bodénos ; la panique se met dans le camp épirote ; les soldats du despote se débandent ; Théodore Pétralipha, le beau-frère de Michel Ange, en s'enfuyant la nuit, tombe avec son cheval dans un précipice. L'armée grecque continua sa marche vers Achrida, occupa la ville et ramena

(1) L'alliance entre Manfred et le despote date probablement de 1257 : Pappadopoulos, loc. cit., p. 122.

(2) Acrop., 79, p. 163-164.

(3) Acrop., 80, p. 165.

dans son diocèse l'archevêque Cabasilas, auparavant chassé par les habitants. De là, elle marcha sur Déaboles; après quelque résistance, cette ville se rendit, et sa capitulation amena la soumission du pays d'alentour (1).

Le despote d'Épire voulut tenter un dernier effort : il regroupa ses troupes, auxquelles se joignirent fort à propos quatre cent cavaliers siliciens envoyés par Manfred (2), et des mercenaires Français, Comans, Grecs, ou Turcs, soudoyés par Guillaume d'Achaïe. On était au mois d'octobre 1259. Il s'approcha des Byzantins, campés à Pélagonie en Macédoine. Ceux-ci eurent recours à une ruse pour semer la méfiance parmi les alliés : Jean, fils illégitime du despote, sollicité par eux, avait promis de passer dans leur camp avec tous ses hommes; Michel Ange se laissa persuader que ses beaux-fils le trahissaient aussi, et quitta son armée la veille de la bataille. Le lendemain, pendant que les Francs se jetaient sur les Byzantins *cum furore teutonico*, leurs alliés se sauvèrent : seuls, entourés d'ennemis, ils combattirent jusqu'au bout; la plupart périrent; presque tous les autres furent faits prisonniers, y compris Anseau de Toucy. Dans la déroute, le prince d'Achaïe réussit à s'échapper; mais peu après, un simple soldat le découvrit sous une meule de paille près de Castoria, le reconnut facilement aux longues dents qui lui sortaient de la bouche, et le joignit aux autres captifs. La victoire des Byzantins fut décisive : le danger du côté de l'Europe était écarté (3).

Ces succès militaires encouragèrent Paléologue à tenter son coup d'État. Il eut par le patriarche, qui croyait à son amitié et à son désintéressement, l'appui de l'Église. Ses

(1) Acrop., 80, p. 167, « avec les villes suivantes : Prespa, Pélagonie, Soscus et Molyscus ».

(2) Ce furent des cavaliers allemands, appelés « Caballari », commandés par des seigneurs normands.

(3) Chron. de Morée, p. 212; Acrop., 81, p. 167-171; Pach. I, 31, p. 84-86; Grég. III, 5, p. 73-75; Phrantzès, I, 2, p. 17; *Livre de la Conquête*, p. 134-137. Pour la date et un récit impartial, voir Hopf, *Geschichte Griechenlands*, p. 280 et Herzberg, p. 419. Voir aussi dans l'*Autobiographie* de Paléologue, sect. VII et suivant : « Je les vainquis, puis je les fis tous prisonniers sans exception... ».

agents secrets sollicitèrent les nobles par des cadeaux magnifiques. Le 1^{er} décembre 1259, l'Assemblée nomma Michel Paléologue collègue de Jean Lascaris et chef du gouvernement, et le dégagea du serment qu'il avait fait de ne jamais prétendre à l'empire (1). Michel, de son côté, accorda le titre de sébastocrator à son frère Jean, celui de « Grand Domestique » à Alexis Stratégopoulos.

Quelques-uns prévoyaient que le véritable héritier allait être mis au second plan; mais Arsène pensait que, puisque Paléologue devait gouverner en fait pendant la minorité du prince, il valait mieux que son autorité fût incontestée. Le patriarche fit donc valoir que, vu les circonstances, la conduite de Michel était justifiée par les motifs les plus élevés. C'était défendre les droits du régent aux dépens du successeur légitime.

Il s'agissait de couronner Jean Lascaris avec son collègue impérial. La veille de Noël 1259 fut la date fixée pour le sacre : on ne s'était pas mis d'accord sur les détails; Andronic, évêque de Sardes, et Manuel, évêque de Thessalonique, entre autres, s'opposaient au couronnement de Paléologue. L'opposition fut atténuée par l'introduction de nouveaux dignitaires ecclésiastiques, à qui, d'ailleurs, on vendit leurs charges; Manuel seul garda ses scrupules; les autres disaient qu'étant donné le péril de l'empire, le prince Lascaris devait s'estimer heureux qu'on le laissât vivre en sécurité, sans contester ses droits. Cet enfant de huit ans, à qui son père avait légué des inimitiés plutôt que l'empire, était incapable d'imposer la fidélité au serment qu'on lui avait prêté; on alla même jusqu'à menacer l'évêque pour avoir osé soutenir ses droits. La salle fut cernée par des mercenaires : était-ce pour protéger le prince ou le livrer au plus fort? Manuel dut céder, ne pouvant, comme il le dit, lutter contre l'impossible (2). Tout ce qu'il put obtenir, c'est que Lascaris serait couronné le premier.

Le 15 décembre la cérémonie eut lieu. Les chroniqueurs ne nous disent pas ce qui se passa à l'église. On ne saurait expliquer comment Michel et son épouse Théodora furent

(1) Pour ce fait et le récit suivant, voir Pach., 28, 29, p. 79-81.

(2) Pach., loc. cit.

couronnés les premiers par Arsène. On les vit sortir de l'église portant la couronne impériale d'or. Derrière eux, marchait le petit prince, le véritable héritier, le front ceint d'un simple bandeau de perles (1), et frustré de ses droits garantis par tant de serments. Michel, joueur heureux, s'était en quatre mois rendu maître de l'empire et l'avait délivré d'un grand danger en Europe; mais il allait faire une faute.

Lascaris, relégué peu après le sacre dans un château sur le Bosphore, était oublié de tous, sauf du patriarche et de quelques amis fidèles. Arsène avait d'abord trop favorisé Paléologue, dont il avait été la dupe; mais c'était un homme d'une droiture rare en son siècle, et il n'avait pas trempé dans le complot du couronnement. Il se rappelait le serment qu'il avait prêté en qualité de tuteur et ne pardonnait pas à celui qui avait oublié le sien. Un jour du mois de mars ou d'avril, après un émouvant discours qu'il venait de faire sur ce sujet dans son église de Nicée, emporté par ses propres paroles, il descendit de la chaire et entraîna avec lui la foule jusqu'aux portes de la ville. Là, il la congédia, se mit en route avec deux ou trois compagnons, arriva au couvent de Paschase, au bord de la mer, à l'embouchure du fleuve Dragon, et dans ce refuge passa plus de dix-huit mois (2). Paléologue considéra cette retraite comme une démission, convoqua le synode et l'invita à élire un nouveau patriarche. Les factions se soulevèrent : les évêques de Sardes et de Thessalonique ne voulaient pas admettre que le patriarche eût démissionné; la majorité pourtant l'emporta, et Nicéphore, évêque d'Ephèse, fut nommé au patriarcat. L'évêque de Sardes, irrité, se retira dans un couvent de Sélymbria : par la précipitation maladroite de Michel, la querelle entre l'Eglise et l'Etat se renouvelait.

(1) Le 1^{er} janvier 1259, suivant Acrop., 84, p. 188; Grég. V, 1, p. 79; « avant qu'un mois ne fût écoulé depuis son élection », Pach., I, p. 100.

(2) Acrop., 84, p. 188-189; *Testament d'Arsène*, dans les *Ecclesiae graecae monumenta* de J. B. Cotelier; Grég. IV, 1, p. 80; Pach., II, 15, p. 111-118; Aboulféda (syr. et arabe) dit qu'Arsène fut relégué dans une île du Pont.

CHAPITRE IV

LA REPRISE DE CONSTANTINOPLE.

Les mauvais souvenirs laissés par l'usurpation et par les discordes qui l'avaient suivie, furent effacés par les succès militaires de l'automne et les rêves de gloire et de conquête qu'ils évoquèrent. Au mois de janvier 1260, Michel se rendit à Lampsaque au-devant de ses troupes qui revenaient d'Europe victorieuses avec un butin considérable et, entre autres prisonniers, le prince d'Achaïe et Anseau de Toucy, parent de Michel. Celui-ci remit en liberté son cousin à condition qu'il lui ouvrirait une porte de Constantinople quand il se présenterait devant la ville. Il ne perdait pas de vue, en effet, le but en vue duquel, depuis son avènement, toute sa politique avait été dirigée. Il fallait à tout prix reprendre Constantinople, la seule position à peu près imprenable où les Grecs pourraient trouver un refuge contre les hordes mongoles qui inondaient l'Asie Mineure et allaient bientôt déborder en Europe. En ne se détournant pas vers la Macédoine et la Grèce et en guettant les occasions de regagner la ville Reine, Paléologue a montré, semble-t-il, du jugement et de la prévoyance.

Baudouin comptait sur la lassitude des Grecs pour se faire rendre le territoire arraché aux Latins par Vatazès : il envoya à Nymphaion une ambassade réclamer la restitution du royaume de Thessalonique et de toutes les provinces européennes. Paléologue refusa nettement de rendre ce que son père avait conquis par l'épée (1). Les ambas-

(1) Andronic Paléologue, général de Vatazès, gouverneur de Thessalonique.

sadeurs rabattirent de leurs prétentions et demandèrent seulement le territoire jusqu'à Serrès. Michel fut inflexible; il les éconduisit sous un prétexte futile et demanda à son tour les recettes de la douane de Constantinople (1). Il était encouragé dans son exigence par le mauvais état des affaires de Baudouin : le malheureux empereur latin, en querelle avec l'Eglise, ne pouvait attendre aucun secours de l'Occident, et cette année-là même il avait été obligé de donner son fils unique Philippe en gage aux Vénitiens, de fondre le plomb des églises pour le monnayer, et de démolir les plus belles maisons pour avoir du bois (2).

Les Latins étaient donc dans de grands embarras à Constantinople, et trop divisés en Occident pour y envoyer une armée; néanmoins la ville restait défendue par sa situation et les flottes génoise et vénitienne dominaient la mer; mais du côté de l'ouest le chemin restait ouvert par terre; c'est par là que Michel résolut de tenter l'entreprise. Au mois d'avril, il s'avança jusqu'à Sélymbria, à 60 kilomètres de Constantinople, et occupa facilement la place et le pays environnant, moins le fort d'Apamée (3). Là, six mois après, pour ranimer le sentiment patriotique de ses troupes, il fit enterrer en grande pompe les restes de Basile le Bulgaroctone (978-1025).

Les soldats grecs étaient peu nombreux, mais Michel comptait sur la trahison d'Anseau de Toucy. Il approcha donc en feignant d'attaquer le faubourg de Galata. La porte ne s'ouvrit pas : Anseau répondit aux reproches de Paléologue que Baudouin ne lui avait pas confié les clefs.

Michel, impuissant devant ces hautes murailles et exposé à être pris entre elles et les forces de Manfred ou de Venise, jugea prudent de conclure avec les Latins une trêve d'un an, jusqu'à la fin d'août 1261, et se retira à Nicée (4), où il attendit que les Occidentaux, en reprenant leurs querelles, lui fournissent une meilleure occasion. Elles avaient recommencé dès 1255 entre Gênes et Venise après une longue

(1) Acrop., 78, p. 163

(2) Grég. IV, 1, p. 81; Villeh. cont.; Sanudo, 2, IV, 18.

(3) Pach., II, 14, p. 110-111; Poème 385.

(4) Acrop., 83, 84, p. 173-180; Pach., II, 20, 21, p. 122-126; Grég. IV, 1, p. 80, 22; Poème 446, 532.

paix : renouvelée pour huit ans par le traité de 1251, l'amitié des deux républiques avait duré tant qu'elles avaient eu à combattre l'influence des Hohenstaufen (1); et l'harmonie avait régné entre leurs colonies en Syrie; mais cette harmonie avait disparu, une fois l'ennemi commun écarté.

Vénitiens et Pisans d'une part, Génois de l'autre, occupaient à Acre deux quartiers séparés par le monastère de Montjoie. En 1255, dans une rixe qui mit aux prises les deux colonies, les Génois avaient eu le dessous; ne pouvant obtenir satisfaction (2), ils s'étaient emparés l'année suivante de Montjoie et avaient fait irruption dans le quartier vénitien : et cette rixe locale avait dégénéré en une guerre où périrent 2.000 hommes et qui laissait sans défense toutes les colonies chrétiennes de Syrie. Ces colonies demandèrent la médiation du pape Alexandre IV. Il obtint une trêve et convoqua les députés des trois Etats, Venise, Gênes et Pise, à Viterbe, le 3 juillet 1258. Malheureusement pendant les négociations de Viterbe, les Vénitiens, à Acre, profitèrent de l'arrivée d'une partie de leurs renforts pour s'emparer de ce qui restait encore aux Génois. Rosso della Turca, avec la flotte génoise, se dirigea vers Acre. Tiepolo et Zéno, avec 38 galères vénitiennes, en sortirent pour aller à sa rencontre. Une bataille acharnée s'engagea. Les Génois étaient inférieurs en force : dix-sept cents périrent; les autres, abandonnant Acre, s'installèrent avec leur consul à Tyr.

A cette nouvelle, les négociations de Viterbe furent interrompues. Mais le pape ne désespéra pas : il envoya son légat, Thomas Agni, à Acre. Au mois de janvier 1259, le légat convoqua une assemblée : à la demande des Génois, il engagea les Vénitiens et les Pisans à rendre les châteaux-forts. Ceux-ci trouvèrent des prétextes pour ne pas s'accommoder.

La trêve ne fut pas longue et ce que Paléologue avait

(1) Frédéric II, à son départ d'Acre, en 1229, avait laissé comme gouverneur Ricardo Filangieri. Celui-ci s'était opposé à la pénétration génoise et vénitienne dans le pays pendant une vingtaine d'années. Pour le passage qui suit, voir Heyd, *Histoire du commerce dans le Levant*, vol. I, p. 344 et suivantes.

(2) *Annales Januenses*, p. 238; *Liber jurium*, 1090.

prévu arriva : les Génois, mal résignés au sort qui leur était fait en Syrie, s'allièrent à Michel pour renverser l'empire latin. C'était un coup mortel porté à la suprématie des Vénitiens à Constantinople. Les Génois n'ignoraient point qu'en s'alliant à ce prince ennemi des Latins, ils allaient provoquer l'indignation de tout l'Occident et surtout la colère du pape : c'était l'échec de son grand dessein, la restauration de la religion catholique sur le sol de la Grèce (1). L'existence de l'empire latin était étroitement liée à la prépondérance de Venise à Byzance : la destruction de l'un était la fin de l'autre. La pensée d'expulser les Vénitiens du cœur de la Romanie était si séduisante pour les Génois, expulsés eux-mêmes de la Syrie, que la crainte de l'excommunication ne put les retenir (2).

Michel, on le pense bien, saisit l'occasion qu'il attendait. Le 13 mars 1261, il signa à Numphaion avec Guglielmo Visconti et Nicolo Guarnero un traité d'alliance avec la République génoise contre Venise (3); les Génois promirent le concours de toutes leurs forces pour la reprise de Byzance; Michel prenait à sa charge la solde et les vivres; la coopération effective des Génois jusqu'au succès de l'entreprise fut stipulée. L'empereur leur promit d'ailleurs de nouveaux biens à Constantinople : à savoir, l'église de Notre-Dame avec les magasins dont elle était entourée, son cimetière et le terrain occupé par la citadelle des Vénitiens. Il leur accorda aussi l'exemption de tout péage, le privilège exclusif (partagé avec les Pisans) du commerce de la mer Noire et un quartier de la ville de Smyrne. Sur cette ville et sur ses dépendances, les Génois devaient exercer pleine autorité politique, en reconnaissant seulement les droits religieux de l'évêque grec. Deux autres colonies, Ania en Carie (en face de Samos) et Adramytte, leur furent promises (4).

On s'étonne que cette alliance soit peu mentionnée par

(1) Posse : *Analecta Vaticana*, p. 18, 24, 28.

(2) Heyd : *Commerce du Levant*, I, p. 346.

(3) Canale : *Nuova Istoria di Genova* (Florence, 1858), vol. II, p. 674-675.

(4) Avec le droit de s'établir à Scio, à Metelin et en Crète : Olivieri, p. 69; Lib. jur., I, 1381; Heyd, p. 429.

les chroniqueurs grecs. Son importance, cependant, ne diminua pas les années suivantes; elle dura deux siècles, et en 1453 Jean Giustiniani et ses quatre cents soldats génois furent les seuls à secourir Constantinople contre Mahomed II.

La mort du pape Alexandre IV, le 25 mai 1261, retarda les secours d'Italie promis à Beaudouin (1). A Gênes, la commune ratifia, le 10 juillet, le traité conclu en son nom avec Paléologue. Six vaisseaux et dix galères furent envoyés sans délai sous le commandement de Marin Bocca-nigra et ramenèrent les ambassadeurs grecs (2). Bien que ce secours ne soit arrivé à Constantinople qu'après la prise de la ville (3), Paléologue ne s'en crut pas moins tenu de remplir ses engagements; car l'appui des Génois ne lui avait pas été inutile, bien que tardif, et il ne pouvait s'en passer.

L'événement préparé depuis 55 ans, par la politique des empereurs nicéens, se produisit d'une façon inattendue. Au printemps (1261), le despote d'Epire et Manfred, après une courte trêve (4), avaient renouvelé la guerre contre l'empire de Nicée. Pour les repousser, Michel envoya en Thrace son frère, Jean le sébastocrator, avec la plus grande partie de l'armée (5). Tandis que celui-ci était occupé à reprendre aux troupes siciliennes les villes dont elles s'étaient emparées en Illyrie et en Epire, le César Alexis Stratégopoulos, avec huit cents guerriers slaves, débarqués à Gallipoli en automne, avait seulement l'ordre de garder la frontière bulgare contre une trahison possible du tsar Constantin Tech. Au mois de juillet, au lieu de se rendre directement à Andrinople, il résolut de faire un détour à l'est. Il passa donc à Sélymbria avec l'intention d'observer les Latins, avant de reprendre la route de la Maritza. Le moment était propice. La flotte vénitienne, avec la plupart des défenseurs

(1) Norden, *Das Papsttum und Byzans*, p. 314-315; pour la politique orientale d'Alexandre IV, voir p. 378-383.

(2) Olivieri : *Carte e cronache manuscritte*, p. 65.

(3) Matériellement impossible que les renforts génois soient arrivés à temps : Heyd, loc. cit.

(4) Pach., p. 89.

(5) Pach., p. 137.

de la ville, faisaient le siège de Daphnousion. Cette place forte était située dans une île du Pont Euxin à 160 kilomètres de Constantinople. Les Génois de la capitale avaient appris le traité signé avec Michel Paléologue; comme les Grecs de la ville, ils se tinrent prêts à ouvrir les portes à son général. Près de l'église de Notre-Dame de la Source dans le voisinage de la Porte d'Or, il y avait un passage souterrain conduisant dans la ville. Dans la nuit du 24 juillet, Stratégopoulos s'approcha des murailles et, grâce à un complice, fit entrer cinquante soldats par le souterrain. Ceux-ci tuent les gardes, forcent la porte et donnent accès à toute l'armée. Sans attendre le succès de ces volontaires, le César avait commandé d'escalader les murs. Le jour commençait à poindre. Les habitants grecs et génois n'offrirent aucune résistance. Le parti vénitien, en petite minorité et pris au dépourvu, se dispersa. On alla annoncer à Baudouin la prise de la partie S.-O. de la ville. Réveillé en sursaut, il se sauva à demi-nu dans son palais à l'autre extrémité de la capitale (1). Byzance se trouva ainsi reprise presque sans coup férir.

Deux jours après, le 27 juillet, la flotte vénitienne de trente et un vaisseaux revint de Daphnousion. Les Grecs, sur le conseil de Jean Pylax, qui faisait partie de la maison de Baudouin, mirent le feu aux quartiers latins. Les nouveaux venus, stupéfiés par ce spectacle et ignorant la force de l'ennemi, ne pensèrent plus à lutter : ils ne demandèrent qu'à se retirer avec leurs familles et leurs meubles. Une trêve fut conclue : Baudouin, accompagné du podestat des Vénitiens Marco Gradenigo, du patriarche Pantaleoni et des siens, mit à la voile pour Négrepont (2).

Un succès si rapide était tellement inattendu, que Paléo-

(1) Nic. Calliste, chez Banduri, I, 164; Aboulf., Syr., 1568; Acrop., 85, p. 182; Grég. IV, 2, p. 85, dit que Baudouin se retira de C. P. le jour même de l'irruption des Grecs. Pach., II, 27, p. 140, ne dit rien de ce souterrain et ne parle que d'échelles, le jour de sainte Anne, au mois d'Anthestérion (le 25 juillet, cal. romain).

(2) Acrop., 85, p. 181 et suivantes; Ind. IV, 67-69, « après 58 ans de possession par les Latins ». Grég. IV, 2, p. 86; Pach., 27, p. 145; Phrantzès, I, 2; Dandolo, 369. D'après *Chron. Monachi Patavini* (dans Muratori), le nombre des fuyards fut si grand que la plupart moururent de faim avant d'arriver à Négrepont.

logue lui-même ne voulut pas y croire quand on le lui rapporta. Il campait à Météorion. Sa sœur Eulogie (1), une dévote intrigante, avait reçu la nouvelle de son domestique, qui revenait de Bithynie. Elle s'approcha du lit de l'empereur et lui cria : « Sire, tu es maître de Constantinople ! » L'empereur ne fit aucun mouvement. Elle répéta la phrase plusieurs fois, puis elle ajouta : « Lève-toi, sire, le Christ a mis Constantinople en tes mains. » Michel, les bras au ciel, répondit : « J'en accepte l'augure, mais je n'y crois pas. Comment suis-je le maître de Constantinople, quand je me trouve encore à Météorion ? »

L'étonnement de Paléologue était tout naturel : Stratégopoulos, général médiocre, agissant de sa propre initiative avec une petite troupe, avait pris Constantinople dont Vatatzès et Asan, avec cent mille hommes, vingt-quatre années avant, n'avaient pu s'emparer. C'était, il est vrai, en violation de la trêve, qui devait durer encore 36 jours (2) ; mais il ne semble pas, d'après ses panégyristes, que Michel en ait témoigné aucun scrupule : il était maintenant maître de l'empire latin.

(1) Elle épousa Cantacuzène, auquel elle donna quatre filles, dont trois firent des mariages importants : voir le tableau généalogique.

(2) Supra, p. 40.

CHAPITRE V

CONSTANTINOPE DE NOUVEAU CAPITALE DE L'EMPIRE GREC

L'empereur ne tarda pas à se rendre à Constantinople. En route il fit composer par son grand logothète quatorze prières pour remercier Dieu et lui demander le triomphe du culte orthodoxe (1), qu'il devait bientôt travailler à supprimer. Arrivé devant la grande ville, il voulut que son entrée fût l'occasion d'une procession religieuse. En attendant les préparatifs, il passa la nuit dans le couvent de Cosmidion, près de la porte des Blaquernes, au nord de la ville (2). Le lendemain 15 août 1261, l'image de Notre-Dame Conductrice (3) sortit du couvent du Pantocrator. Cette image avait une histoire légendaire : on la disait l'œuvre de saint Luc, qui l'aurait peinte ayant la Vierge sous les yeux. D'après la tradition, l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose II (408-450), l'avait trouvée pendant son pèlerinage à Jérusalem et l'avait envoyée à Constantinople comme cadeau à Pulchérie, la pieuse sœur de l'empereur. Suivant l'usage traditionnel, on s'assembla devant la Porte d'Or (4). En l'absence de patriarche — le dernier était mort quelques mois auparavant —, Georges, le métropolitain de Cyzique, prononça les prières spéciales (5). Le cortège se mit

(1) Acrop., 87, p. 185-186.

(2) Grég., IV, 2, p. 87, « avec son épouse et son fils Andronic, âgé de deux ans »; Pach., II, 30, 31, p. 158-160.

(3) Ὀδηγήτρια ou ὁδογήτρια. Pour l'histoire de ce portrait, voir J. Ebersolt : « Sanctuaires de Byzance », (Paris 1921), p. 69.

(4) Cf. l'entrée triomphale de Nicéphore Phocas en 961; Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 89.

(5) Le nom d'Andronic Paléologue fut mentionné avec celui de son père dans les prières publiques. Acrop., 89, p. 188; Grég., IV, 2, p. 87; Pach., III, 7, p. 183.

en marche derrière la sainte image, l'empereur la suivant à pied jusqu'au couvent de Stoudion, où il remonta à cheval. Il était midi et la chaleur du soleil devenait accablante. Comme le palais des Blaquernes, occupé par les empereurs latins, était encore plein de fumée et de débris, le Basileus se dirigea vers le grand palais, inhabité depuis soixante ans. Le peuple, toujours à l'affût de présages favorables, se réjouit fort de voir son souverain dans la demeure de Constanfin; le soir et la nuit se passèrent en fêtes.

Le deuxième jour, Paléologue tint conseil avec ses seigneurs; quatre questions étaient urgentes : la restauration de la ville, la réconciliation de l'empereur avec ses nouveaux sujets latins, la défense nationale et les affaires de l'Eglise.

Avant tout, il fallait remédier au triste état de la capitale. On pouvait la comparer à un vieux nid de faucon situé aux bords d'un lac délicieux, mais abandonné par les oiseaux de proie et rempli d'arêtes de poissons et d'autres débris. Michel fit nettoyer les rues et encouragea la reconstitution de la partie brûlée. Dans ce but, il distribua les propriétés abandonnées par les Vénitiens : la plus belle part aux volontaires grecs (1), une autre part aux nobles de sa cour, et le reste à l'Eglise. En outre, une grande partie de la population, qui, pendant l'occupation latine, s'était retirée dans la banlieue aux bords du Bosphore (2), fut ramenée dans la capitale, pour sa sécurité et au grand bénéfice du commerce.

En véritable homme d'Etat, l'Empereur chercha à se concilier et à réconcilier entre eux, autant que possible, ses nouveaux sujets. Les Génois sous leur podestat, les Pisans sous leur consul, devaient conserver leurs lois et continuer à vivre dans leurs quartiers séparés (3); mais celui des

(1) Les seigneurs latins avaient cédé leurs propriétés dans les environs de C. P. à un certain nombre de Grecs, qui formaient une espèce de milice contre les attaques des peuples voisins. Ces volontaires faisaient semblant de rester neutres dans la guerre entre les Latins et les Grecs. En réalité, Paléologue les trouva entièrement favorables à sa cause. Finlay, *Hist. of Greece*, vol. III, p. 342.

(2) Pach., II, 33, p. 163.

(3) Grég., IV, p. 95-98; Pach., 32, 35, p. 161-168, 14 Phrantzès I, 5.

Génois était augmenté du palais du Pantocrator et de quelques autres propriétés vénitiennes : on leur livra de plus la citadelle vénitienne, qu'ils démolirent au son de la trompette (1). Ces concessions, ces privilèges, ne suffirent pas à leur orgueil : tout en restant fidèles à l'alliance de l'empereur (2), ils lui refusèrent de se réconcilier avec les Vénitiens, et le mécontentèrent par leurs différends avec ces rivaux. Ce mécontentement eut des suites, comme nous verrons.

La réparation des murailles fut hâtée par la crainte d'une attaque de Baudouin, qui avait trouvé des alliés. Pour repousser une expédition italienne, les murs ne suffiraient pas, il fallait aussi une flotte. Byzance avait cessé d'être une puissance maritime et ne pouvait le redevenir en quelques années. Mais, grâce à la coopération des Génois, il était facile de former des marins et d'accroître ainsi la sécurité générale. L'empereur recruta à cette intention plusieurs milliers de Tzacones (3), venus de Laconie, et de ces Gasmouloi de Constantinople, moitié grecs et moitié latins, qui, disait-on, unissaient la prudence et la discipline des uns au courage des autres. Paléologue fit construire et équiper 60 vaisseaux de guerre (4). Rien ne montre mieux l'importance de la marine, que son extension sous Michel et sa diminution sous Andronic II (1282-1328), correspondant à la prospérité et à la décadence de l'empire. C'est la faiblesse de la marine grecque qui, sous Andronic, permit aux Turcs de s'emparer de la côte de l'Asie Mineure et de la plupart des îles (5).

Les églises, délaissées par les Francs, étaient en mauvais

(1) Giustiniani et Folietta disent qu'ils reçurent d'abord le monastère du Pantocrator, ancienne résidence des Vénitiens. Cf. *Ann. Jan.*, 1262 : ambassade d'Anseau Doria, à Gênes, le 5 mai 1262.

(2) *Ann. Jan.*, 1264 : 22 vaisseaux furent envoyés de Gênes en Roumanie contre les Vénitiens. D'après Urbain IV, Epp. III, 42, 137, VI, 8, les Génois avaient été absous pour avoir renoncé à l'alliance avec Paléologue.

(3) Pach. III, 9, p. 188; Grég. IV, 5, p. 98 "οὓς ἡ κοινὴ καταφθείρασα γλώσσα Τζάκωνας μετωνόμασεν".

(4) Grég., IV, 5, p. 98.

(5) Grég., VI, 3, p. 175; VI, 11, p. 209.

état; beaucoup manquaient de prêtres. Michel les fit reconstruire à ses frais et dota les plus importantes des biens confisqués. On ne pouvait pas se passer de patriarche (1) : le synode fut convoqué et, grâce aux dons de l'Empereur, se montra très concilient. Néanmoins les évêques qui n'avaient jamais admis la déposition d'Arsène, tenaient à son rappel : Paléologue ne s'y opposa pas. Arsène lui-même ne voulait pas quitter sa retraite, se rappelant toujours l'usurpation de Michel et sa conduite peu loyale lors de son couronnement. Mais le désir de revoir l'antique et noble cité, de partager sa gloire renaissante et de siéger encore selon son plein droit, fut plus fort que sa défiance. Après avoir bien réfléchi, il consentit reprendre sa tâche et se rendit à Constantinople, à la fin d'août (2).

Au mois de septembre eut lieu une cérémonie dont le faste devait frapper la foule : Michel et Théodora sa femme y étalèrent dans leur costume la magnificence des maîtres qu'ils voulaient être. Arsène posa pour la seconde fois la couronne sur leurs têtes. Le nom de Jean Lascaris ne fut pas même prononcé : seuls ceux de Michel, de Théodora et du patriarche devaient dorénavant être mentionnés dans les prières (3).

L'oubli général ne protégea pas ce pauvre enfant de neuf ans : l'ambitieuse Eulogie (4), désireuse de réserver à son frère toute la dignité impériale, voulut le débarrasser d'un concurrent possible. Le petit Jean ayant dit à son tuteur qu'il régnerait un jour, elle l'accusa d'avoir cherché à fomenter une rébellion, et Paléologue fit semblant de la croire. Malgré son désir de supprimer à tout jamais la maison de Lascaris, il recula devant une condamnation

(1) Nicéphore fut emporté par une maladie, après avoir siégé à peine un an, au printemps de 1261. Acrop., 84, p. 177; Grég., IV, p. 80; Pach., I, 22, p. 66; Aboulf. (Syr.), dit que Paléologue nomma après lui Romain, prélat d'Andrinople, qui démissionna aussitôt.

(2) Acrop., 88, p. 187-188; Grég., I, 72, p. 88; Pach., III, 1, 2, p. 169-173; *Testament d'Arsène*; Nicéphore Calliste : « Arsène arriva tout de suite après la prise de Constantinople. »

(3) Acrop., loc. cit.

(4) Supra, chap. IV, p. 45.

à mort; avec la charité de son temps, et bien qu'on mourût parfois du coup de poinçon ou du contact du fer rouge, il se contenta de faire crever les yeux à l'enfant, le jour même de Noël 1261, et le condamna à la prison perpétuelle dans le château de Dacibyze (1). Comme si cette cruauté ne suffisait pas, tous ceux qui plaignaient le jeune prince furent disgraciés et punis (2). Cet acte fut le plus impie et le plus maladroit du règne de Michel : au lieu de lui attacher ses adversaires, ce nouveau crime éloigna de lui ses propres partisans. Le patriarche, fort ému, prononça l'excommunication contre l'Empereur, sans toutefois retrancher des prières des fidèles « cette colombe qu'il avait reçue dans son sein et qui s'était changée en vipère ». Michel fit semblant de se soumettre : il prêta son dos au fouet du patriarche; mais Arsène ne se laissa pas fléchir et refusa de lui indiquer la pénitence qui aurait précédé l'absolution : « Donne une satisfaction équivalente à ton crime, et je l'accepterai, lui dit-il. » L'empereur répondit : « Et qui sait? si j'offre de grandes satisfactions, les accepteras-tu? » Arsène se contenta de répondre : « Les grands crimes exigent de grandes pénitences ».

Au mois de juin de l'année suivante, les montagnards des environs de Nicée se révoltèrent en faveur du jeune prince auquel ils avaient juré fidélité : réunis autour d'un enfant aveugle qu'ils proclamaient être Jean Lascaris, ils devenaient une menace sérieuse. Paléologue ne réussit à les apaiser qu'à force de largesses et après que le prétendant se fut enfui auprès des Turcs (3). Désormais son courage et sa ruse, ses grands services et ses crimes, avaient pour toujours assuré l'empire entre ses mains après l'y avoir mis : débarrassé de toute opposition au dedans, il put donner plus de vigueur et de suite à sa politique extérieure.

(1) Grég., IV, p. 92, 12, 93, 8; *Poème* 617, 622, « âgé de 14 ans »; Pach., III, 10, p. 190, 16, 192; 19 : du Cange, dans la troisième année de Jean; Phrantzès, I, 2, p. 20, 7, 15; Dandolo, p. 370, parle de plusieurs fils de Théodore.

(2) Pach., III, 11, p. 192-193.

(3) Pach., III, 12, 13, p. 193-201.

CHAPITRE VI

CAMPAGNE EN ROMANIE ET LA POLITIQUE ITALIENNE

Première période : de la prise de Constantinople à la bataille de Settepozzi (1261-1263)

L'entrée de Michel VIII à Constantinople, en légitimant son usurpation, l'avait fortifié à l'intérieur; mais elle avait excité en Occident bien des rancunes, y compris celle de Baudouin, et n'avait pas découragé les ambitions qui l'enserraient et grondaient aux portes de sa capitale reconquise. Sa politique extérieure ne fut ni moins souple ni plus scrupuleuse que sa politique intérieure; il ne perdit jamais de vue les trois buts qu'il s'était proposés; assurer la sécurité de Constantinople et des détroits, réunir toutes les terres grecques sous son sceptre, et rétablir l'influence byzantine.

Pour cela il fallait une flotte, une armée et des alliés : avec les marins qu'il avait chez lui il se refit une flotte; mais ses sujets, plus commerçants que guerriers, ne pouvaient lui fournir l'armée nombreuse et solide dont il avait besoin : avec de l'argent, il trouva chez ses voisins et ses ennemis mêmes, surtout chez les Tartares et chez les Turcs, les hommes, le courage et la discipline qui manquaient à son peuple. Quant aux alliés, il comptait, pour s'en procurer, sur les privilèges commerciaux qu'il pouvait concéder et sur le conflit des intérêts.

En face des Occidentaux, qui, s'ils avaient été unis, auraient infailliblement reconquis Constantinople et peut-être, de là, Jérusalem, il lui suffit de rester sur la défensive en exploitant et, à l'occasion, en provoquant leurs divisions.

L'empereur d'Allemagne et le roi d'Angleterre étaient loin et occupés chez eux; l'ambition de l'Aragon atteignait à peine la Sicile, et le saint qui pensait alors les plaies de la France n'était pas disposé à combattre des chrétiens, même schismatiques, pour rétablir l'empereur flamand : de ces quatre pays, Baudouin pouvait bien obtenir de temps en temps quelques hommes et plus de promesses que d'argent; Paléologue savait que, s'il n'avait rien à espérer, il n'avait guère à craindre d'eux.

Il n'en était pas de même de l'Italie, riche, remuante et avide d'exploiter l'Orient; mais les ambitions s'y faisaient contrepoids. Manfred, roi de Sicile et de Naples, était le plus puissant prince de la péninsule; il avait, comme avant lui Robert Guiscard, comme après lui Charles d'Anjou, les yeux tournés vers le Levant; mais, ennemi du pape, il ne pouvait recommencer à lui tout seul la quatrième croisade; il avait bien des alliés en Epire et en Achaïe (1), mais il ne pouvait guère compter sur leur fidélité, résolu qu'il était d'avance, s'il tentait l'aventure, à n'en partager avec personne les bénéfices. La papauté ne renonçait pas, pour ramener les Grecs dans le sein de l'Eglise, à rétablir l'empire latin, et elle l'aurait pu avec le concours de Manfred, devenu l'allié de Baudouin; mais elle ne doutait pas que Manfred travaillât pour lui-même, et plutôt que d'accepter un Hohenstaufen à Constantinople (2), elle aimait mieux le chasser de Palerme et lui cherchait un rival dans l'espoir que ce rival, par reconnaissance, serait plus accommodant (3). Quant aux deux grandes puissances navales, Gênes et Venise, sans lesquelles on ne pouvait rien de sérieux, elles s'annulaient mutuellement : il suffirait d'avoir l'une

(1) Manfred avait latinisé une grande partie de la côte d'Epire et l'île de Corfou; lui et le despote d'Epire avaient le même but : cf. 'ἐπεὶ δὲ καὶ οἱ ἀπὸ τῆς Σικελίχης ρηγιχῆς ἐξουσίας πολλὰ τῶν Ἰλλυρίων καὶ τῆς νέας Ἠπείρου προσεσφετερίσαντο.' Pach. p. 137. Pour la politique orientale de Manfred, voir Norden, *Das Papsttum und Byzanz*, p. 329 et suivantes.

(2) Ranke, dans *Weltgeschichte, Textausg.*, vol. IV, p. 290, dit : « Il est clair que le pape, même pour son projet oriental, ne pouvait pas entrer dans une alliance de nature aussi anticléricale (unkirchlich) que l'alliance avec Manfred. »

(3) Voir infra, p. 57.

contre soi pour avoir l'autre comme alliée. Ces rancunes, ces rivalités étaient la meilleure sauvegarde de Paléologue : il n'eut qu'à les entretenir pour conjurer le danger occidental.

Contre le danger oriental, plus pressant sinon plus grand, il prit hardiment l'offensive : Francs d'Achaïe, Epirotes, Serbes, Hongrois, Bulgares, Tartares et Turcs le serraient de toutes parts et de près; il sut les pousser les uns contre les autres et, par la ruse ou par les armes, prévenir ou dissiper leurs coalitions.

Dans celle qui se formait après la reprise de Constantinople, il semble bien que la diplomatie de Venise, ennemie de Michel VIII (1), servit de lien entre tous ceux qui avaient quelque chose à lui prendre ou reprendre : l'empereur déchu serait auprès d'eux le mieux choisi et le plus actif des ambassadeurs; le Saint Siège ne pouvait rester indifférent à la chute de l'empire latin, dont il avait attendu la réunion des deux Eglises, et son adhésion pouvait déguiser en croisade cette coalition d'égoïsmes; Manfred et son beau-père, Michel, despote d'Epire, à qui les victoires du sébastocrator Jean venaient d'imposer la paix (fin de 1261) (2), guettaient l'occasion pour étendre leurs possessions en Illyrie et dans l'Epire du nord. Les « trois seigneurs » de Négrepont, Crapella, Narzotto dalle Carceri et Guillaume de Vérone, avaient été emprisonnés (3) par Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, avant qu'il fût lui-même pris par Paléologue (4); mis en liberté, sans doute à l'instigation de Venise, par Guillaume de la Roche (5), régent de Morée en l'absence de Villehardouin, ils s'empressèrent de recevoir à Négrepont, au mois d'août,

(1) Venise avait beaucoup perdu à la chute de l'empire latin, et, de plus, sa rivale Gênes s'était alliée à Paléologue.

(2) Voir supra, chap. III, p. 36; Pach., p. 137.

(3) Hopf, *Geschichte Griechenlands*, p. 284.

(4) A la bataille de Pélagonie : supra chap. III, p. 48.

(5) Gui de la Roche, sire d'Athènes, avait pris les armes contre Villehardouin, devenu son seigneur-lige, mais auquel il n'avait pas rendu hommage; le roi de France, pris pour arbitre, reçut Gui à Paris, en 1260, et, après avoir jugé la cause, lui accorda le titre de duc d'Athènes. A son retour en Orient, Gui fut chargé de la régence de Morée : *Livre de la Conquête*, p. 116.

l'empereur détrôné (1); à cette réception, qui fut magnifique, assista le régent de Morée, et les barons français de Grèce (2) apportèrent des présents comme un hommage. Après avoir réveillé le sentiment de la solidarité latine à Thèbes et à Athènes (octobre) comme à Négrepont, Baudouin passa en Pouille, d'où il se mit en relation avec Manfred et avec le pape. Cependant le bailli Andrea Barbarigo et le capitaine de la flotte, Marco Michieli, partaient de Venise le 5 janvier 1262 pour aller protéger Négrepont et les îles, et deux ambassadeurs revenaient traiter de la paix avec la Morée (3).

Contre tant d'ennemis prêts à se déclarer, Michel VIII n'avait pour lui que les Génois, engagés avec Venise, comme nous l'avons vu, dans un conflit jusqu'alors localisé en Syrie (4). Il chercha à se faire un autre allié de son prisonnier le prince d'Achaïe : il lui offrit la liberté en échange d'une partie du Péloponèse et de son alliance. Villehardouin, après un premier refus, accepta enfin; Gui de la Roche fit ratifier, non sans peine, le traité par le parlement des barons français d'Achaïe (5). Guillaume, à la fin de 1261, rentra dans ses Etats avec le titre de « Grand Domestique », et Michel VIII fit occuper par ses troupes Monembasia, Mistra, Maïna et les pays d'alentour : il eut dès lors une base navale sur la côte du Péloponèse (6).

D'un autre côté, Michel, s'il n'allait pas jusqu'à espérer une alliance, essaya au moins d'obtenir la plus précieuse des neutralités, et il comptait pour cela sur la tenace illusion de l'Eglise latine à l'endroit de l'Eglise grecque (7). Déjà il avait laissé entendre à Alexandre IV qu'il n'était pas intransigeant, et lorsqu'il sentit l'orage qui se formait

(1) Hopf, loc. cit.

(2) A l'exception des barons de Morée, qui restaient hostiles.

(3) Hopf, loc. cit., infra, p. 56.

(4) Supra, chap. IV, p. 41.

(5) Sanudo, *Istoria di Romania*, fol. 11. V. *La Chronique de Morée* (V. 3004 et suivants), dit, au contraire, que les barons voulaient conclure le traité et que ce fut Gui de la Roche qui s'y opposa. Voir Hopf, p. 284.

(6) Greg., IV, 1, p. 79.

(7) Voir Supra, chap. II, p. 18.

contre lui, il envoya au pape deux ambassadeurs, chargés sans doute de propositions plus explicites (1); mais ces deux ambassadeurs n'arrivèrent jamais à Rome : le premier, pris par les Latins, fut mis à mort; le second, découragé, rebroussa chemin. Cependant Alexandre IV était mort, et le nouveau pape, Urbain IV (élu le 29 août 1261) n'entendait plus parler de l'empereur : ce fut une ambassade vénitienne qu'il reçut. Elle lui apportait, avec les félicitations de la République, la nouvelle de la chute de l'empire latin, qu'Urbain reçut les larmes aux yeux (2). La visite de Baudouin accrût encore son indignation contre ces hérétiques, ces fripons qui avaient chassé les vrais croyants et dépouillé les Français (3). Il excommunia les Génois, espérant par là les détacher de l'alliance grecque (4); il délia Guillaume de Villehardouin du serment de fidélité qu'il avait prêté en recevant la liberté (5); il autorisa les évêques de Grèce à donner les revenus de l'Eglise pour la défense de la Romanie contre les Byzantins (6).

Michel VIII, assuré pour le moment du côté de la Grèce par l'occupation des trois forteresses arrachées à Villehardouin, prit l'offensive dans les Balkans. Au commencement de l'année 1262, il envoya une armée contre le despote d'Epire. Le choix du général ne fut pas heureux : Stratégopoulos avait été, en reprenant Constantinople, servi par la fortune plus que par son habileté; il fut en Thrace aussi malheureux que maladroit. Les cavaliers allemands au service de l'Epirote, profitèrent de l'avantage du terrain, qu'il leur avait laissé prendre, pour écraser ses troupes (7). Il fut fait prisonnier pour la seconde fois : au lieu de renvoyer sur le champ et sans rançon un général qu'il était si avantageux d'avoir en face de soi, le despote

(1) Pach., II, 36, p. 168-169.

(2) Dandolo, *Chron*, dans Muratori, vol. XII, p. 369.

(3) Urbain dit dans sa lettre à Saint-Louis, le 5 juin 1262 (Raynaldus 1262, § 40) : *Stipidos sensimus sensus nostros* ».

(4) Encore en 1261 : *Annales Januenses*, dans Mon. Germ. Hist., vol. XVIII, p. 243.

(5) Pach., p. 88.

(6) Au commencement de 1262 : Urbain, IV, Epp. 1, 124, 131-139.

(7) Pach., III, 1, p. 138.

le livra à son gendre, et Manfred l'échangea plus tard contre sa sœur Constance, comme nous le verrons (1).

Pendant que Stratégopoulos se faisait ainsi battre et prendre, la diplomatie et la flotte de Venise agissaient : les deux ambassadeurs vénitiens, Lorenzo Tiepolo, fils du doge et futur doge lui-même (2), et Ghisi, qui avait enlevé à Villehardouin les îles de Skyros et Scopulos, arrivèrent auprès de lui les mains pleines de présents, qui durent faciliter la réconciliation (3). Les 15 et 16 mai 1262, dans la maison de l'archevêque Henri, à Thèbes, une alliance étroite fut conclue entre la République, les « trois seigneurs » de Négrepont et le prince d'Achaïe : Venise recouvrait ses anciennes limites douanières et les quartiers qu'elle avait autrefois occupés en Négrepont, et elle obtenait la restitution des biens enlevés aux Vénitiens et aux « trois seigneurs ». Par contre, elle exemptait de tout péage le prince d'Achaïe et les « trois seigneurs » avec tous leurs gens, Grecs ou Latins, chevaliers ou *bourgeois*; elle consentait à ce que la citadelle de Négrepont fût rasée, et cédait au prince d'Achaïe la suzeraineté sur les « trois seigneurs », qui lui avait été enlevée par les conventions de 1209 et de 1216; elle promettait aux Latins l'appui de sa marine : déjà, le 12 mars, 30 galères étaient parties pour l'Orient, bientôt suivies par 18 autres (4). Enfin elle s'engageait à transporter gratuitement tous les croisés qui répondraient à l'appel d'Urbain IV. Car le pape était décidé à sauver la Romanie en faisant prêcher la croisade en France, en Pologne et en Aragon (5), et il avait même écrit à saint Louis pour lui demander son appui (6); il avait imposé pour trois ans une taxe du trentième sur les revenus de toutes les paroisses où le curé résidait au moins six

(1) *Infra*, p. 58.

(2) Doge de 1268 à 1274.

(3) Pour cette alliance, voir Hopf, p. 285; *Chron. de Morée*, p. 342; *Chron. Mon. Patavini*, chez Muratori, VIII, p. 717; Greg., IV, 1, p. 80; Pach., I, 31, p. 81; III, 16, 17, p.

(4) Tafel et Thomas, CCCXLVIII.

(5) *Reg. ed. Guiraud*, n° 131 (le 21 mai), et Ripoli, *Bull. Pred.*, vol. 1, p. 422-423.

(6) *Supra*, p. 55, note 3.

mois par an (1), et il avait envoyé pour la percevoir des receveurs en Angleterre, en France, en Castille et en Aragon (2).

Baudouin fut naturellement le propagandiste le plus actif de la croisade qu'il croyait la sienne : tandis que l'impératrice Marie allait chercher en Castille et en Aragon une femme pour leur fils Philippe et des secours pour son mari, l'ancien empereur allait de pays en pays, quêtant des subsides et faisant appel aux volontaires. Il gagna l'allié le plus puissant et le mieux placé pour le soutenir, Manfred de Sicile, et espéra un moment réconcilier à son profit le Hohenstaufen avec le pape : il se faisait fort d'obtenir du Saint Siège la reconnaissance de Manfred comme souverain de l'Italie méridionale, et Manfred de son côté s'engageait à le refaire empereur, dût l'appui du pape leur manquer (3). C'eût été un chef-d'œuvre de diplomatie, et l'empire grec restauré n'aurait pas, même avec l'alliance de Gênes, résisté à tant d'ennemis si puissants. Urbain IV ne pouvait pas en douter; mais la vieille haine transmise par Innocent IV triompha dans son âme de l'intérêt politique et religieux. Il ne voulut pas devoir à un Hohenstaufen le retour du catholicisme à Constantinople; il ne répondit pas à l'offre du roi de Sicile et, à la fin de cette même année, il faisait offrir sa couronne à Charles d'Anjou par son notaire Albert de Parme pour la deuxième fois (4). Manfred, menacé par ce rival en Italie, ne put prêter à Bau-

(1) *Reg.* de Guiraud, nos 133-135; lettres à l'évêque d'Agen, les 9 et 17 juin 1262.

(2) Raynadus, 1263, §§ 20, 21.

(3) Hopf, p. 286.

(4) Canale dans *Arch. Stor. It.*, vol. VIII, p. 503.

(5) Canale, dans *Arch. Stor. It.*, vol. VIII, p. 501. Pour la politique du Saint-Siège envers Manfred, v. Jordan, *Les origines angevines en Italie*, p. 448 et suiv. Innovent IV avait d'abord pensé pouvoir conquérir la Sicile avec les seules forces de l'Eglise; il rechercha ensuite l'alliance de Conrad, puis celle de qui pourrait soumettre l'île. Maître Albert de Parme, agent attitré d'Alexandre IV, traita de l'offre de la Sicile successivement avec Richard de Cornouailles (1251); avec Charles d'Anjou (1253), avec Edmond d'Angleterre (1255); v. Jordan, p. 370. Pour la non-identité de maître Albert et du notaire Albert, voir Jordan, p. 370, note 1.

douin en Orient toute l'aide qu'il aurait voulu et qu'il aurait fallu.

Il est probable que les suggestions de Michel VIII furent pour quelque chose dans ce revirement de la politique romaine. Il avait pourtant offert à Manfred, dès l'été de 1262, une alliance matrimoniale, prélude d'une alliance politique. Constance, sœur de Manfred et veuve de Vatzès (1), vivait à Constantinople dans une sorte de captivité dorée : Paléologue l'épouserait après avoir divorcé avec sa femme Théodora, et deviendrait ainsi le beau-frère du roi de Sicile, gendre lui-même du despote d'Épire. Le patriarche, en s'opposant au divorce, fit échouer ce beau projet, et Constance fut échangée contre Stratégopoulos (2). Manfred avait-il été sincère ? était-il homme à abandonner ses alliés et à s'entendre avec un usurpateur plutôt qu'avec Baudouin ? avait-il pu croire que le Saint-Siège pardonnerait jamais au fils de Frédéric II (3) ? et n'avait-il pas deviné le double jeu de Paléologue ? Michel en effet avait, dans l'été de 1262, envoyé une nouvelle ambassade à Rome avec une lettre fort habile (4) où il se gardait bien de parler du dogme : « La charité, disait-il en substance, devait animer tous les chrétiens et les ramener à l'union ; le pape n'empêchait-il pas cette union en excommuniant les Génois ? »

Le pape se réjouit fort de l'offre d'amitié qui lui était faite ainsi : Paléologue pouvait faire contrepoids à Manfred et, plus sûrement peut-être, sinon aussi vite que Baudouin, rétablir le catholicisme à Constantinople. Dans sa réponse à l' « *Imperator Graecorum illustris* », il se montre dis-

(1) Supra, chap. II, p. 18, pour la vie de cette malheureuse princesse, voir la monographie de M. Schlumberger : *Le tombeau d'une impératrice byzantine* » (Paris 1902). Au milieu de son récit charmant, il dit (p. 17) que Michel « devint passionnément épris de la belle veuve, alors âgée de trente-deux ou trente-trois ans » ; nous n'oserions contredire un byzantologue tel que M. Schlumberger ; nous ne pouvons cependant nous empêcher de croire que l'alliance matrimoniale avec Manfred avait surtout, aux yeux de Paléologue, une importance politique.

(2) Pach. III, 7, p. 181-185.

(3) Cf. Norden, *Das Papsttum und Byzanz*, p. 411.

(4) Norden, p. 413 ; résumé dans la réponse d'Urbain IV.

posé à un rapprochement (1); l'ambassade qu'il envoyait devait, disait-il, considérer « *quæ et ipsi Ecclesiæ romanæ accommodata et tuis etiam votis sint accepta* ». Et il ajouta cet avertissement : « *Interim autem (tua Sublimitas) se in illis intentam reddat et vigilem, per quæ tu in conspectu Majestatis Divinæ laudabilis et in oculis hominum carior habearis* » — c'est-à-dire : Ne fais plus la guerre aux Latins!

Michel désirait certainement ne pas mécontenter le pape; mais il désirait aussi rompre l'alliance des seigneurs de Grèce et des Vénitiens, et il saisit le premier prétexte pour se venger du prince d'Achaïe, autour duquel s'était groupée cette alliance. Vers la fin de 1262, Guillaume se rendit à Mistra, en Laconie, pour réprimer, disait-il, des brigands slaves. Le commandant grec de Monembasia, Michel Cantacuzène, prétendit que le prince voulait reprendre le territoire cédé par le traité, et en référa à l'empereur (2). Michel aussitôt envoya vers les côtes du Péloponèse la flotte grecque avec son frère Constantin, mais sous le commandement du Protostrator (grand écuyer) Alexis Philanthropénos, qui avait servi sur mer sous Théodore Lascaris, et qui était, après Jean Paléologue, le plus habile des officiers byzantins. Villehardouin, malgré les secours du pape (3) et de Venise, ne put empêcher le ravage de toutes ses côtes et la défaite de sa flotte près de Monembasia (4).

Ce n'était que le commencement de la vengeance. Au printemps de 1263, Michel lança sur la Grèce ses deux frères Jean et Constantin avec deux armées. Jean Paléologue conduisit la plus faible, composée de Grecs et de Slaves, en Epire, et à force de prudence finit, au bout d'un an, par avoir raison des habiles manœuvres du despote et par obtenir sa soumission (5).

(1) Lettre datée du 18 juillet 1263 : Wadding. *Ann. Min.*, vol. IV, p. 201 et suiv.; *Registres* ed. Guiraud, n° 295.

(2) Hopf, p. 286; *Chron. de Moréa*, V. 3921 et suiv.

(3) Urbain IV, III, pp. E, 180-182.

(4) Pach., III, 16, p. 205; Dandolo et la *Chronique de Morée* ne disent rien de cette victoire grecque.

(5) Pach III, 20, p. 220.

Constantin avait des forces quatre fois plus grandes, parmi lesquelles 5.000 excellents soldats trucs, enrôlés sous les émirs Malek et Salek (1) après l'occupation du sultanat d'Iconium par les Mongols; il avait l'ordre de détruire à tout prix la puissance latine dans le Péloponèse, et la promesse de tous les hommes et de tout l'argent qu'il y faudrait; il ne lui manquait, pour réussir, que le talent de son frère (2). Débarqué à Monembasia, il envoya un de ses lieutenants, Macrénos, dans la Laconie pour la détacher de Villehardouin, et, de fait, le nome de Kisterna, la ville de Vatica et le pays des Melinges accueillirent les Byzantins, tandis que la flotte de Philanthropénos, pour la seconde fois, ravageait les côtes (3). Villehardouin, pris au dépourvu, courut chercher des secours chez ses alliés: d'Athènes, où venait de mourir Gui I^{er}, il n'obtint rien; Négrepont et les îles lui promirent des renforts immédiats; il alla rejoindre, avec ses barons, ses alliés à Corinthe; il ne laissait en Morée, avec Jean de Carabas (4), qu'une petite troupe de Français. Macrénos, déjà maître d'un tiers de la presqu'île, écrivit à l'Empereur qu'il tiendrait bientôt tout le reste; cette vanterie devait lui coûter cher (5).

Constantin s'était réservé la conquête de l'Elide et de l'Achaïe. Il se dirigea donc vers le nord-ouest, vers Andravida, où se trouvait la magnifique résidence des princes de Morée (6). Après un arrêt à Scorta (Arcadie), qu'il donna à piller aux Turcs, il passa par Véligosti et Caryténa, longea le fleuve Alphée (appelé Charbon par les Français) et arriva devant Prinitza (7), où il allait trouver la fin de ses faciles succès.

(1) *Chron. de Morée*, v. 3926 : Μελήχ και Σαλήχ.

(2) Pour cette campagne, voir *Chron. de Morée*, v. 3921-4134; Hopf, p. 287 et suivantes.

(3) Pach. III, 16, p. 205 et suivantes.

(4) Carabas ou Cataba.

(5) Pach. loc. cit. Cette lettre fut citée par ses accusateurs, quand il fut mis en jugement pour trahison (infra, ch. VII, p. 73).

(6) Le prince avait une garde du corps de mille hommes; pour la description de la cour, voir Rodd, *The Princes of Achaia et The Chronicles of Morea*.

(7) Près de la côte occidentale, à une vingtaine de kilomètres au sud d'Andravida.

Jean de Carabas, en dépit de la goutte et de ses soixante ans, était resté un vaillant homme de guerre. Après le départ de Villehardouin pour Corinthe, il avait rassemblé à Andravida tout ce qu'il avait de disponible, traversé l'Alphée et marché à la rencontre des Grecs (1). Il apprend qu'ils sont à Prinitza 6.000 cavaliers et 9.000 fantassins, dont les 5.000 Turcs (2); il avait avec lui 312 Français; il les cache dans le défilé d'Agrédi Kounoupitzas. Cerné, il fait à ses hommes un discours qui ne dut pas être long, se met à leur tête et fonce sur l'ennemi. Au premier contact il perd beaucoup de monde; mais, tandis que les siens jouent rudement de leurs courtes épées, il bouscule tout ce qu'il a devant lui, répand la panique parmi les Grecs et pénètre jusqu'à la tente du sébastocrator. Le sébastocrator s'était enfui et traversait au galop Lavitza et Copelos; lui et son cheval, une brave bête, arrivèrent, l'un portant l'autre, à Mistra; mais mille de ses cavaliers étaient restés couchés sur le champ de bataille, et son camp était pillé par les habitants. Tandis que Carabas, aussi prudent que brave, se retirait à Vlisiri (La Glisière), le sébastocrator resta sans bouger jusqu'au printemps à Mistra, partagé entre la crainte des reproches que méritait son inertie et celle des reproches plus grands encore que lui aurait attirés une seconde défaite.

Grâce à l'incapacité de Constantin et à l'héroïsme de Jean de Carabas, Villehardouin et, pour un temps, le Péloponèse, avaient échappé à Paléologue; mais la papauté, partagée entre sa crainte de perdre l'Achaïe (3) et sa haine des Hohenstaufen, avait retenu en Italie et allait supprimer le plus remuant des adversaires de Paléologue.

Elle n'avait pu ressusciter en Occident l'esprit des croisades, et les Génois excommuniés restaient les alliés des schismatiques contre les Vénitiens; tant qu'entre les deux grandes puissances navales durerait l'équilibre, Paléologue

(1) *Chron. de Morée*, v. 3318-3717.

(2) Suivant Hopf (p. 287), il y avait 312 Français contre 15.000 Grecs.

(3) Lettres au sire d'Athènes et aux seigneurs de Négrepont, janvier et mars 1263 : *Reg. ed. Guiraud*, n^{os} 182, 228.

se flattait avec raison de pouvoir conjurer les dangers qui d'Occident et en Orient menaçaient son empire; mais cet équilibre fut tout à coup rompu et la situation fut retournée : il sut se retourner avec elle.

Il avait été convenu que Gênes garderait la prépondérance navale en Orient : si les Vénitiens y augmentaient leur flotte, elle augmenterait également la sienne (1). En 1261 et 1262, la flotte gréco-génoise, supérieure en nombre, avait enlevé aux Vénitiens les îles de Lesbos, Chios, Rhodes, Naxos et Paros; et les villes de Carystos et d'Oréos en Négrepont (2); elle avait même menacé la Crète et Chypre (3). Pour arrêter ses progrès. Venise, en mars et avril 1262, avait envoyé 48 vaisseaux en Orient (4). Gênes, dans l'automne de la même année, joignit une nouvelle flotte à celle que Paléologue avait à sa solde depuis la reprise de Constantinople (5), et Grimaldi, le 28 mai 1263, amena encore de Gênes 25 galères et 6 autres navires (6). Il se trouva ainsi à la tête de 50 à 60 vaisseaux, génois ou grecs. Mais les Vénitiens avaient envoyé secrètement une nouvelle flotte pour protéger Négrepont. Grimaldi, avec 38 vaisseaux génois et 11 grecs, rencontra 32 vénitiens, commandés par Ghiberti Dandolo, près l'île de Settepozzi, dans le golfe de Nauplia (7). La bataille fut acharnée. et Grimaldi tué; une partie seulement de sa flotte put gagner le port de Monembasia, et la puissance maritime de Gênes fut brisée pour plusieurs années (8).

(1) *Annales Januenses*, 1263, p. 244.

(2) *Ann. Jan.*, p. 243 et suivantes; Caro, *Genua und die Mächte am Mittelmeer*, p. 109 et suivantes; Pach.

(3) Lettre du doge à Urbain IV, et lettre d'Urbain à Saint Louis pour l'exciter à reconquérir C. P. (Voir Urbain IV, *Epp.* II, 29, 31, 135); lettre du pape au roi de Chypre (*Epp.* II, 50).

(4) Tafel et Thomas, CCCXLVIII; Dandolo, p. 370.

(5) *Atti della Società ligure di storia patria* XVII, pp. 227-229.

(6) *Ann. Jan.*, p. 244.

(7) Settepozzi, ou l'île des Sept-Puits, se trouve au sud de l'île de Spezzia et non loin de Monembasia.

(8) Dandolo, p. 371; *Ann. Jan.*, loc. cit. : « Nostre galee cum pudore... Malvasiam venerunt. »

CHAPITRE VII

CAMPAGNE EN ROMANIE ET LA POLITIQUE ITALIENNE (*Suite*)

Deuxième période : de la bataille de Settepozzi à la bataille de Bénévent (1263-1266)

Par la défaite des Génois à Settepozzi (mai 1263), un autre que Paléologue eût été abattu du coup; il se releva prestement et aussi fort après qu'avant : il était trop politique pour avoir lié indissolublement sa fortune à celle de Gênes; peu lui importait d'avoir pour alliée l'une ou l'autre des deux républiques. Les Génois, d'ailleurs, lui coûtaient cher et lui avaient donné plus d'un sujet de mécontentement : non seulement leurs querelles avec les Vénitiens, comme on l'a déjà remarqué (1), troublaient la paix, mais encore leur puissance croissante commençait à inquiéter Michel. A partir de la chute de Baudouin, la part des Génois dans le commerce des détroits avait beaucoup gagné en importance. Ils agissaient en maîtres sur la mer Noire; fondateurs d'une colonie à Caffa en Crimées (2), ils faisaient, même en hiver, le cabotage dans tous les ports de cette mer; leurs vaisseaux venaient échanger à Constantinople les blés, le poisson salé et les peaux du Pont Euxin contre des étoffes, des outils, des armes, etc.; tout ce trafic lucratif était entre leurs mains et ils finirent par en éliminer complètement les Grecs (3): Byzance dépendait pour les vivres de ces vaisseaux génois. Dans la ville,

(1) Supra chap. V, p. 48.

(2) Cette ville, située sur la mer d'Azov, fut plus tard (1266) cédée aux Génois par Timour, parent de khan Mangou. Pour le commerce génois en Orient à cette époque, voir Heyd, vol. I, p. 340 et suivantes.

(3) Pach., p. 419.

ils occupaient le meilleur quartier sur la Corne d'Or, et leur nombre s'y accroissait toujours de nouveaux venus, attirés, soit par le commerce, soit par le service impérial. Il ne faut donc pas s'étonner que les Génois aient eu la tête un peu tournée par cette puissance inaccoutumée et qu'ils se querellassent continuellement avec les autres Latins et les Grecs.

Paléologue, son trésor épuisé par la guerre en Morée et en Epire, voulut, sans rompre entièrement, se dégager d'une alliance qui devenait embarrassante. Après Settepozzi, vingt-cinq galères, une sagitte (aviso) et cinq barques, parties de Gênes le 28 mai 1263 (1), étaient venues augmenter la flotte génoise (2) au service impérial; elle compta alors 60 vaisseaux : Michel, au lieu de l'employer comme elle s'y attendait, contre Négrepont, la Morée, la Crète ou Chypre, la laissa retourner de suite en Occident (3) : Gênes dut admettre que les Grecs ne payassent pas le même prix pour une aide qui n'avait plus la même valeur. Elle obtint seulement qu'une alliance défensive contre Venise fût conclue (4); il ne fut fait aucune mention de Villehardouin, avec qui, grâce probablement à Manfred, elle put s'entendre (5). A Paléologue, au courant de la politique italienne, le danger occidental parut moins grand; la prochaine croisade serait contre Manfred et non contre lui, et Venise aurait assez à faire de protéger ses propres possessions, sans penser à renverser l'empire grec.

Les événements d'Italie justifèrent cette prévision. Nous sommes (seconde moitié de 1263) à la fin de cette longue période où tout est vague et obscur, où les relations sont mal définies, où les adversaires se guettent et se tâtent

(1) Sous la conduite de Pietro Grimaldi et de Pesceto Mallone, avant la nouvelle de la défaite de Settepozzi. *Ann. Jan.*, p. 245 : Canale, p. 492, 494.

(2) Cette flotte, qui s'était retirée à Monembasia après la défaite, y fit prisonniers quatre grands transports vénitiens : *ibid.*

(3) Caro, p. 136, 137. Gênes ne s'attendait pas à cet acte de Paléologue : *Atti*, vol. XVII, p. 229.

(4) « Post multos et varios tractatus nec cum eo poterant vel ipse cum eis concordari » : *Ann. Jan.*, p. 246.

(5) *Fontes rer. Austriac.* vol. XIV, p. 46 et suivantes.

l'un l'autre, et, soucieux de ne pas se compromettre trop tôt, se renferment dans les positions conquises. Désormais l'Italie est divisée en deux camps : le parti guelfe a pour champion Urbain IV et bientôt après Charles d'Anjou; le parti gibelin a à sa tête Manfred; en Toscane, Pise est gibeline et Lucques guelfe; à Gênes, comme à Venise et ailleurs, les deux partis existent; mais tandis que les Gibelins triomphent à Gênes, les Guelfes tiennent Venise. Urbain IV, dans le traité du 17 juin 1263 par lequel il offrit à Charles d'Anjou la couronne de Sicile, avait stipulé des conditions moins onéreuses pour le Saint-Siège que celles d'Innocent IV et Alexandre IV (1); il préparait pour secourir Lucques assiégée par les Pisans, des forces imposantes sous un cardinal légat (2), et il projetait, entre autres mesures énergiques, d'envoyer des troupes dans la Marche d'Ancône. Le 11 juillet, il adressa un manifeste à tous les mercenaires allemands au service sicilien, les invitant à passer au sien (3); le 14 juillet, il fit prêcher la croisade contre le Hohenstaufen en Sardaigne (4), où celui-ci, avec l'aide de Percival Doria, noble génois, faisait valoir ses prétentions au royaume de Torrès (4); Urbain combattait aussi de son mieux les intrigues de Manfred en Campanie, dans les villes du Patrimoine et à Rome même (6).

Paléologue sut profiter de ce que le pape était tout entier à cette lutte contre Manfred : il lui promit non seulement l'union des Eglises, mais encore la soumission au jugement

(1) Supra chap. VI, p. 57 note 5. En 1253, Innocent avait promis d'avancer tous les frais de l'expédition; en 1254, Henri III, qui avait accepté au nom de son fils Edmond, devait payer les frais; en 1263, bien qu'Urbain IV dût aider Charles par un décime français, Charles devait verser une forte somme au Saint-Siège, dès son occupation du royaume : Jordan, p. 427-432.

(2) Jordan, p. 455.

(3) Jordan, p. 425.

(4) Rodenberg, *Epistolae saeculi XIII a registris pontificum Romanorum selecta*, vol. III, p. 528.

(5) Le royaume ou judicat de Torrès faisait partie de l'héritage des Hohenstaufen : Enzo, fils de Barberousse, en portait encore le titre : Manfred le réclamait au nom de son frère : Jordan, p. 143.

(6) Jordan, p. 456-458.

de l'Eglise romaine de toutes questions soulevées, dans le présent et dans l'avenir, entre son empire et les Latins d'Orient (1). Il pensait que, si la campagne de Constantin en Morée (2) échouait, l'intervention du Saint-Siège protégerait les Grecs contre les représailles des Latins; si, au contraire, Constantin triomphait des Latins, n'était-il pas à espérer que le pape, dans le but de réunir les Eglises, laisserait aux Byzantins la petite partie de l'ancien empire qui leur manquait encore? Innocent IV et Alexandre IV n'auraient-ils pas donné même Constantinople pour l'union grecque (3)? Et Paléologue, n'était-il pas l'ennemi de Manfred, lui-même l'ennemi le plus dangereux et le plus détesté de l'Eglise?

Michel croyait qu'Urbain IV avait plus à gagner à un tel arrangement qu'à la restauration des Latins par Manfred. En cela, il ne s'était pas trompé : à partir du jour, 28 juillet 1263, où il reçut cette invitation à intervenir, l'union grecque parut à Urbain le meilleur parti à prendre. Il avait craint une entente de Manfred avec Paléologue; maintenant il comptait se servir contre Manfred des préparatifs de guerre qu'il avait faits pour soutenir les seigneurs de Grèce (4). Il fit donc élaborer immédiatement un traité d'alliance. Ce document était divisé en trois chapitres : le premier déclarait que le nom du pape serait inscrit avec ceux des quatre patriarches sur les « diptyques » (5); le second insistait sur le droit d'appel au tribunal de Rome; le troisième chapitre constatait qu'on devait en toutes choses déférer à la primauté du Saint-Père. Le

(1) Résumé dans la réponse du pape, le 28 juillet 1263 : « quod in causis seu questionibus, que tum habet seu habere posset imperium cum Latinis, nullum alium indicem nisi solum Romanum pontificem et Romanam ecclesiam habere proponis ». Greg. V, 11, p. 124-125 : Pach. III, 18, p. 209-210.

(2) Il est impossible de fixer la priorité, soit de cette lettre de Paléologue, soit de la défaite de Constantin à Prinitza (supra chap. VI, p. 61).

(3) Norden, p. 416.

(4) Norden, loc. cit.

(5) Tablettes sur lesquelles étaient écrites les prières qu'on lisait à certain moment de la messe.

traité fut ensuite renvoyé avec quatre légats pontificaux à Byzance (1).

L'amitié du pape et le conflit entre les Guelfes et les Gibelins en Italie devaient rassurer Paléologue au sujet d'une expédition immédiate pour restaurer Baudouin. S'il craignait encore que Manfred, après une facile victoire, ne se tournât de nouveau vers l'Orient, cette crainte fut bientôt dissipée par la démarche de Charles d'Anjou. Celui-ci tardait à accepter la couronne de Sicile offerte par Urbain, afin de la payer moins cher (2), quand une circonstance vint lui donner un grand avantage dans les négociations. A Rome, on s'occupait de l'élection du sénateur : Pierre d'Aragon, gendre et allié de Manfred, semblait avoir le plus de chances d'être élu, quand le cardinal Richard Annibaldi, en haine du roi de Sicile, posa sous main, à l'insu d'Urbain IV et de Charles lui-même, la candidature du comte d'Anjou. Charles fut élu sénateur (ou seigneur) de Rome à perpétuité, au commencement d'août (1263) (3). Le pape, heureux de le voir maître de Rome dans cette crise, ne voulait pas pourtant d'un sénateur à perpétuité; Charles s'en rendit compte et, appuyé par saint Louis (4), il allait, par compensation, obtenir à de meilleures conditions l'investiture de la couronne : le 19 novembre, il accepta le titre de sénateur, sans prêter entre les mains de maître Albert le serment prescrit par l'Eglise (5). Que Charles restât sénateur de Rome, ou obtint en échange l'investiture de la couronne de Sicile, il était maintenant certain qu'il viendrait en Italie combattre Manfred.

Vu l'état de l'Italie, l'alliance génoise pour la sécurité de Constantinople semblait à Michel complètement inutile : au commencement de l'année suivante (1264), il licencia les 3.500 hommes et les 60 galères génoises sous le com-

(1) Urbain IV, Epp. II, 158.

(2) Il sentait que le temps et Manfred travaillaient pour lui.

(3) Jordan, p. 459.

(4) Saint Louis se montrait plus exigeant encore sur ce qui touchait aux intérêts de son frère que Charles lui-même.

(5) Jordan, p. 464.

mandement de Simon Grillo (1), ce qui lui permit de faire des économies importantes.

La politique de Gênes était assez embrouillée : alliée des Grecs dans l'intérêt de son commerce, elle était en Italie du parti de Manfred, donc hostile au pape et à Charles. Bien que les preuves manquent, on sait que des relations étroites avaient existé entre le royaume de Sicile et la République; Manfred avait embrassé la cause de Doria en Sardaigne (2); Percival Doria trouvera la mort à la tête de l'armée sicilienne que Manfred enverra contre Rome en 1265 (3); en 1262, par hostilité contre Venise, Gênes avait bloqué le port de Marseille. Elle avait bien, le 21 juillet 1262, signé avec Charles un traité; mais il était devenu depuis le chef du parti guelfe (4), et Gênes, tout en ne lui étant pas hostile ouvertement, était prête à intercepter par sa flotte les troupes que Charles serait obligé d'envoyer de Marseille à Rome. Aussi Urbain, préoccupé de cette menace, cherchait-il à l'écarter en réconciliant Gênes avec Venise (5). Ayant mal suivi l'évolution des rapports entre les Génois et les Grecs, il pensait que leur alliance était le grand obstacle à la réconciliation entre les deux républiques; dès son avènement, il avait travaillé, pour cette raison et d'autres encore, à la rompre (6); il voyait dans le refroidissement des relations gréco-génoises le fruit de ses efforts. Le 11 février 1264, le jour même où la flotte congédiée par l'Empereur rentra à Gênes, il écrivit à l'archevêque

(1) *Ann. Jan.*, p. 246 : « Redierunt ipsae galiae in portum Januae anno praeterito et sequenti (1264); in ipso vere et eodem anno (1264), fuerunt omnes Januenses et caeteri Latini licentiati per Palaeologum. » La flotte rentre à Gênes, le 11 février 1264 : *ibid.* supplément 3, n° 17, fol. 45.

(2) Dans l'acte du 6 avril 1262, par lequel Percival Doria organisa une expédition à Gênes pour établir ses droits sur certaines terres du royaume de Torrès, il fait allusion à l'aide promise par Manfred : Jorian, p. 455.

(3) Sternfeld, *Karl von Anjou als Graf der Provence*, p. 205.

(4) *Ibid.*, p. 168.

(5) Le 19 octobre 1263, le pape écrit à Gênes que la Commune doit faire la paix avec Venise : Posse, *Analecta Vaticana*, p. 24, n° 291. Il écrit dans le même sens à Venise : *ibid.*

(6) *Supra* chap. VI, p. 55.

de Gênes qu'il était prêt à relever la Commune de l'excommunication si elle prêtait serment de rompre complètement avec Paléologue (1). Gênes refusa; mais sa loyauté envers Byzance devint presque aussitôt inutile.

Peu après le départ de la flotte génoise de la Corne d'Or, Michel apprit par une voie détournée que Guglielmo Guercio, le podestat des Génois à Constantinople, était entré en relation avec Manfred pour lui livrer la ville (2). Guercio ne niait pas son projet de trahison; quoique le gouvernement génois ne fût en réalité pour rien dans le complot et que ce fût le fait d'un individu, l'Empereur, dont les soupçons avaient été éveillés par la politique génoise en Italie, trouva là un prétexte pour se débarrasser de ces colons turbulents. Il fit un *protocole* de l'affaire et l'envoya à la Commune : il la tint responsable de l'acte de son podestat et se déclara obligé d'éloigner les Génois de sa capitale; sans rompre entièrement avec Gênes, il se considéra comme dégagé du traité de Nymphaion (3). Les Génois, furieux contre Guercio, voulurent d'abord le condamner à mort, mais ils se contentèrent de lui infliger une amende de 10.000 livres (4). Ils envoyèrent deux ambassades successives (5) à l'Empereur le prier de leur laisser le quartier qu'ils occupaient dans sa capitale, ou bien de leur céder le faubourg de Péra : Michel fut inflexible et fit transporter toute la colonie génoise dans la petite ville d'Héraclée, sur la mer de Marmara, entre Sélymbria et Rodosto (6).

La rupture de l'alliance génoise ne détourna pas Paléologue de son projet sur la Romanie; mais la campagne en Morée, sur laquelle il avait beaucoup compté, allait le décevoir. Villehardouin tira de la victoire de Carabas (7) un double profit: tandis que le général grec, Constantin, restait

(1) Posse, p. 28, n° 341.

(2) *Ann. Jan.*, p. 249; Pach., I, p. 167 et suiv.

(3) Caro, p. 167. Pour le traité de 1261, voir *supra* chap. IV, p. 42.

(4) Caro, loc. cit.

(5) Egidio de Nigro d'abord, puis Benedetto Zaccharia et Symmeto de Camilla.

(6) *Ann. Jan.*, loc. cit. : Pach., loc. cit.

(7) *Supra* chap. VI, p. 61.

inactif à Mistra en épuisant son trésor, le prince d'Achaïe rassembla ses feudataires à Apricos, prépara sa défense derrière les murs d'Andravida (1), et reçut des subsides que le pape, malgré ses propres besoins, lui envoya au commencement de 1264 (2). Urbain en effet, dont les ambassadeurs voyageaient lentement et n'étaient pas encore arrivés à Byzance au printemps de 1264 (3), s'impatientait de retards qu'il attribuait à l'Empereur et, croyant à l'échec de la négociation, se retournait contre lui (4).

Au mois de mars (1264), le sébastocrator Constantin se mit de nouveau en campagne (5) : mal servi par ses guides, au lieu de se diriger droit vers Andravida, il passa par Sergiana et Mesiskli; en trois rencontres avec les Français embusqués, il perdit beaucoup de monde, y compris le grand connétable Cantacuzène, beau-frère de l'Empereur (6).

Ebranlé par cet échec, il abandonna son projet et alla assiéger la ville de Nikli. Là, les mercenaires turcs sous Melèk et Salèk, à qui il devait six mois de solde, le quittèrent, traversèrent l'Alphée à Perigardi (Beauregard) et, arrivés à Vlisiri, envoyèrent deux émissaires à Andravida, à Villehardouin, qui, malgré sa méfiance, chargea Anseau de Toucy de négocier avec les émirs (7) : Anseau arriva à une entente et les engagea au service du prince. Guillaume se décida à prendre l'offensive : tandis qu'Anseau avec les Turcs avançait sur Coprinitza en Arcadie, lui-même suivit avec le reste de l'armée comme arrière-garde. Anseau et les Turcs trouvèrent les Grecs maîtres d'un défilé étroit, appelé Macryplago, entre Calamata et Veligosti. Le sébastocrator Constantin voyant ses ci-devant mercenaires dans le camp ennemi, laissa, sous prétexte de maladie, le commandement en Morée à Alexis Philès et à Macréos, et

(1) Hopf., p. 287.

(2) Tafel et Thomas III, 57-59.

(3) Norden, p. 426, note 3.

(4) Urbain IV, *Epp.* III, 188-189; Wadding. II, p. 250, 257.

(5) Pour cette campagne, voir Hopf, loc. cit.; Pach. III, 16, p. 205; *Livre de la Conquête*, p. 339-380.

(6) Cantacunèze avait épousé Eulogie : voir le tableau généalogique.

(7) Toucy était né en Romanie et parlait le turc.

rentra seul à Constantinople. Guillaume confia les Turcs à Anseau avec l'ordre de s'emparer du défilé. L'avant-garde grecque, sous la conduite d'Alexis Caballarios, repoussa d'abord vaillamment l'attaque, puis elle se trouva obligée de céder. A cet instant, les Grecs, toujours craintifs devant les Turcs, furent pris de panique: une déroute affreuse s'en suivit.

Les prisonniers furent innombrables, et l'on compta parmi eux 154 archontes ou nobles byzantins: comme Toucy regrettait de n'avoir pris aucun des généraux grecs, un sergent, Pierre Cumain, l'amena devant un arbre où s'étaient cachés Philès, Caballarios et Macrénos. Quand le prince d'Achaïe dit aux trois chefs grecs, amenés devant lui, qu'enfin le bon Dieu avait puni Michel Paléologue, Alexis Philès répondit avec une hardiesse plus que byzantine: « La Morée reste toujours en droit la possession de l'Empereur: c'est vous qui avez rompu vos engagements envers votre seigneur-lige! (1) » Mais Paléologue était maintenant si loin de reconquérir le Péloponèse, qu'il ne put empêcher Villehardouin de reprendre, avec l'aide de Carabas, de Toucy et des Turcs, toute la Laconie, de Vatica à Monembasia (2).

A la nouvelle du fiasco de la campagne en Morée, Michel voulut hâter l'entente avec le pape pour mettre fin à une guerre où il commençait à avoir le dessous. Impatient du silence du Saint-Siège (3), il écrit de nouveau: il reconnut dans sa lettre la primauté du pape (4); puis il parla de la croisade pour chasser les hérétiques des patriarcats de Jérusalem et d'Alexandrie. Cette lettre fut composée très habilement avec le concours de l'évêque de Crotone, qui la porta à Rome: l'Empereur y était représenté comme le disciple docile du pape; jamais Empereur grec n'avait parlé ainsi

(1) Hopf, p. 288; Pach. III, 17, p. 208.

(2) *Livre de la Conquête*, p. 189-191; *Chron. de Morée*, v. 4260-4388.

(3) Les légats pontificaux n'étaient pas encore arrivés à Byzance; supra, p. 67.

(4) Wadding, p. 225: « Tu sicut princeps omnium sacerdotum et universalis doctor catholice ecclesie... necnon et omnia sacramenta Ecclesie Romanae veneramur. »

au chef de l'Eglise romaine (1). Ce qui montre la finesse de Paléologue est la manière dont il a glissé sur le but véritable de cette missive, à savoir la médiation du pape en sa faveur dans la guerre avec Villehardouin et avec Venise. « Il n'est pas question, dit-il, en résumé, du partage des terres de Romanie qu'attendraient les Grecs, mais de la délivrance de la Terre Sainte. »

Le succès qu'eut cette lettre ne doit pas être attribué entièrement à la vanité d'Urbain IV, ni au plaisir qu'il éprouva d'entendre parler de son projet favori contre Jérusalem. Il est probable qu'il ignorait l'état exact des affaires latines en Romanie, et certainement il s'y intéressait moins, préoccupé qu'il était du conflit italien : la paix en Orient lui semblait nécessaire au triomphe de sa cause en Occident. L'étreinte s'était brusquement resserrée autour de lui : en Toscane, Manfred avait gagné Lucques (2); en Campanie, l'influence des nobles (3) était à son service, et un nombre considérable de combattants avaient passé à sa solde; dans le Patrimoine, il avait envoyé à son agent, Pietro de Vico (4), un corps de mercenaires; dans la Marche d'Ancône, son vicaire général, Jordan d'Anglona, avait fait prisonnier le recteur de la Marche (5); dans le Duché de Spolète, il avait envoyé un fort contingent sous Percival Doria, qui marchait sur Rome (6). Pour se libérer, le pape avait employé toutes ses ressources, tant spirituelles que temporelles; il avait fait prêcher la croisade contre Manfred, Pietro de Vico et ses auteurs dans le Patrimoine (7); il faisait des représentations urgentes à Charles, sans trop rabattre de ses conditions; il avait exigé en France, en

(1) Pour la lettre, Wadding. *Ann. Min.*, p. 223-226.

(2) Lucques entra en négociation avec Manfred au mois de janvier 1264 : Jordan, p. 482.

(3) Les nobles qui possédaient des terres dans le royaume de Sicile : loc. cit.

(4) Ennemi irréconciliable d'Urbain : son fils reçut de Manfred l'archevêché de Cosenza (Thierry de Vaucouleurs, p. 441), Anglona lui envoya 600 hommes (juin ou juillet) (Saba Malaspina, p. 809).

(5) Thierry de Vaucouleurs, p. 417.

(6) Au mois de juillet : Jordan, p. 500.

(7) Rodenberg, III, p. 578.

Flandre, en Provence et ailleurs, la dime pour l'expédition de Charles contre la Sicile (1); en outre, il opposa Boniface de Canossa avec 800 hommes à l'armée de Doria (2). Mais Charles, bien qu'il eût expédié des troupes pour rétablir l'ordre à Rome (3), ne se pressait pas d'accepter les conditions du St-Siège. Dans ces circonstances, Urbain IV reçut l'offre de Paléologue avec enthousiasme : cédant à la demande de l'Empereur, il renvoya l'évêque de Crotona avec d'autres légats pour conclure l'union et mettre fin à la guerre. Cette ambassade arriva vers la fin de l'été (4). L'union était sur le point de se réaliser, quand Urbain mourut, le 2 octobre (1264).

Grâce à cette entente, Michel avait réussi à isoler le bloc anti-byzantin en Grèce; Villehardouin conclut une trêve et licencia les 5.000 Turcs qui avaient successivement fait partie de l'armée grecque et de la sienne (5). Les prisonniers furent libérés, moins Philès qui était mort dans les fers; Macrénos, en rentrant dans la capitale, fut victime de la haine d'Eulogie et eut les yeux crevés (6). Le despote d'Epire, privé de l'appui du prince d'Achaïe et de Manfred, fit sa soumission à Jean Paléologue (7); Venise même, l'ennemie la plus acharnée des nouveaux maîtres des détroits, consentit à écouter les ambassadeurs de l'Empereur. Paléologue, dont les coffres avaient été vidés par la guerre de Morée et qui n'avait plus les Génois pour le défendre contre une attaque par mer, envoya, avec Benedetto Gulione, un prisonnier vénitien, Henri Trevisano, pour traiter de la

(1) Registre d'Urbain, IV, vol. 11, p. 814; Jordan, p. 494. Le 3 mai 1264, Urbain fit cesser de prêcher la croisade pour la Terre Sainte et comptait détourner contre la Sicile des troupes qui se présenteraient en Italie à cette intention.

(2) Jordan, p. 500.

(3) Mai, 1264 : Sternfeld, p. 202.

(4) Norden, p. 432.

(5) Supra, p. 81 : *Chron. de Morée*, v. 4388.

(6) Eulogie lui en voulait, sans doute, à cause de la mort de son mari, Cantacuzène : elle l'accusa d'avoir fait mener les troupes dans une embuscade et elle prétendit que Guillaume avait promis en mariage à Macrenos une fille de Théodore Lascaris. Pach., III, 20, p. 215.

paix avec la République de St Marc (1). Peut-être espérait-il, grâce à la neutralité de Venise, s'emparer des îles qui lui manquaient encore dans l'Archipel. Ces îles égéennes formaient deux zones, la grecque au nord, avec Naxos, Paros, Andros et Céos, et la franque au sud-ouest: Grecs et Latins se les disputèrent sans relâche pendant toute la vie de Paléologue (2). Il convoitait surtout la plus vaste et la plus méridionale de ces îles, la Crète, sans laquelle il était difficile de garder les autres. Il y avait envoyé l'année précédente (1263) une expédition. Les colons vénitiens, attaqués en même temps par la population grecque de l'île, se trouvèrent un moment dans une situation des plus critiques (1264). D'autre part, Venise avait compris qu'Urbain IV n'avait pas sérieusement l'intention de rétablir Baudouin, et elle s'était brouillée avec le St-Siège (4). Elle ne fit pourtant pas de réponse définitive à Paléologue; mais le 12 mars 1265 elle envoya deux ambassadeurs, Jacopo Delphino et Jacopo Contareno, à Constantinople (5).

Entre temps un nouveau danger menaça l'empire grec et lui fit sentir la nécessité d'une alliance maritime. Ses voisins du nord, quoique remuants, n'avaient pas été, jusqu'à l'année 1265, une cause de grave inquiétude pour Michel. Etienne Ouroch (6), prince de Serbie, avait fait une expédition sur les terres grecques (7); à défaut de renseignement précis, il est à supposer qu'elle fut facilement repoussée. De même, Constantin Tech, tsar de Bulgarie, à l'instigation de son épouse Irène, sœur de Jean Lascaris, avait envahi l'empire: repoussé une première fois, il y était de nouveau entré et avait pu se rendre

(1) En 1264: Canale, p. 496. Il ouvrit en même temps la Mer Noire aux marchands vénitiens: Tafel et Thomas, III, 144, 171.

(2) Heyd, p. 470.

(3) Laurent de Monacis, *Chronicon de rebus Venetis*, p. 158; Tafel et Thomas, III, 54.

(4) *Fontes rer. Austriac.*, vol. XIV, p. 56.

(5) *Ibid.*, p. 58.

(6) *Supra*, chap. II, p. 23. Il devint roi de Serbie en 1270.

(7) « Contra Palaeologum imperatorem Graecorum »: Jirecek, *Geschichte der Bulgarem*, p. 271; Féjer, *Orkunden*, vol. IV, 2, pp. 344-469; 3, p. 54.

maître d'une partie de la Thrace et de la Macédoine; à savoir, Scopia, Porecset et Polog, jusqu'à Prilapon (1). En expiation de cette agression, il avait perdu non seulement Philippopolis et Sténimachos, mais encore les ports sur la mer Noire, Mésembria et Anchialos (2). Pour les recouvrer, il s'entendit avec Azz-ed-Din, l'ex-sultan d'Iconium, réfugié à Constantinople, qui lui fournit, avec de l'argent, des renseignements précieux sur les affaires grecques (3); et il rechercha, en 1265, l'appui de Mangou, khan des Tartares de la Russie méridionale, qui lui envoya Nogaya avec 20.000 hommes. L'Empereur marcha à la rencontre de cette armée; mais ses Grecs, arrivés à la frontière bulgare, furent pris de panique à la vue des Tartares: ils se débandèrent et furent presque tous massacrés (4).

L'Empereur, avec quelques partisans put gagner la côte, où il trouva deux vaisseaux génois qui le conduisirent en toute hâte à sa capitale. C'est la plus grave défaite qu'ait subie Michel VIII dans toute sa vie. Si Constantin eût marché droit sur Constantinople, il aurait pu la prendre, car il n'y restait pas un soldat pour la défendre (5).

Heureusement les Tartares se contentèrent de piller la Thrace et laissèrent à Michel le temps de reformer une armée. Mais avant d'envoyer ses troupes repousser les ennemis du nord, il voulut s'assurer du côté de la mer; par une paix perpétuelle avec la première puissance maritime, il mettrait fin aux ambitions du roi de Sicile. Les ambassadeurs du doge, Delphino et Contareno, étaient arrivés en Orient: il leur offrit pour les Vénitiens la place que venaient d'occuper les Génois; il promit de laisser à la République la tranquille possession des villes de Coron et de Modon, de l'île de Crète et de la partie de l'île de Négrepont occupée par elle; en outre, il n'inquiéterait pas les petites seigneu-

(1) La première expédition fut probablement en 1261 ou 1262; la seconde, en 1264; Jirecek, p. 272; Sáfari, *Pámatky*, vol. II, p. 243.

(2) Jirecek, loc. cit.

(3) Pach., III, 25, p. 239.

(4) Printemps de 1265: pour cette campagne, voir Pach., III, 25, p. 229-231.

(5) Pach., loc. cit.

ries vénitiennes dans les îles de l'Archipel. Deuxièmement, il devait mettre à la disposition des Vénitiens des emplacements à Constantinople, à Thessalonique et dans d'autres villes pour y installer des établissements de commerce administrés par eux. Finalement, on chasserait les Génois du territoire grec; si, dans la suite, ils attaquaient l'empire, les Vénitiens devaient unir leurs forces à celles des Grecs pour les repousser (1).

La politique impériale, on le voit, avait achevé son évolution vers Venise.

Quand ces propositions furent rapportées à Venise, le 18 juin 1265 (2), le doge se trouva fort embarrassé. Les avantages du traité étaient évidents: Venise regagnerait le monopole du commerce et se débarrasserait des Génois et des corsaires grecs (3), qui lui avaient, les uns et les autres, causé tant de pertes. Mais d'autre part, si l'on pouvait agréer l'engagement de l'Empereur, devait-on se lier à perpétuité à un usurpateur qu'une révolution pouvait renverser? Ce traité, était-il une garantie suffisante pour les seigneurs de Négrepont alliés à Venise? Fallait-il abandonner l'espoir de réunir de nouveau tous ces tronçons épars de la domination latine avec l'aide du roi de Sicile ou du pape?

Les événements d'Italie rendaient la décision encore plus difficile. Clément IV, depuis son avènement (février 1265), s'était occupé exclusivement de Charles d'Anjou (4), et lui avait imposé ses conditions. Charles était parti de Marseille pour Rome avec 27 galères et 13 autres vaisseaux (5); Manfred, de son côté, venait d'envoyer une flotte de 40 galères contre la Provence (6). Le 28 juin, Charles fut investi du

(1) Dandolo, p. 373.

(2) Fontes rer. Austriac., XIV, p. 62 et suivantes; Canale, p. 582 et p. 584.

(3) Hopf, p. 291.

(4) « Praetermissis omnibus ad negotium comitis Caroli solum vigilat et attendit »; lettre du doge (Ecclesiae Venetae, vol. X, p. 236.

(5) Le 12 avril, le nonce quitta Gênes avec l'acceptation de Charles: Sternfeld, p. 240. Le 14 mai, Charles passa devant le port de Gênes: *Ann. Jan.*, p. 252.

(6) Au mois de juin: *Ann. Jan.*, loc. cit.

royaume de Sicile (1); l'inquiétude qui précède les hostilités régnait partout dans la péninsule. Le doge se décida à attendre l'issue de la guerre : il préféra à la paix une trêve à court terme.

Pendant qu'il négociait avec Venise, Michel proposa à Guillaume d'Achaïe une alliance matrimoniale: il voulut faire épouser Isabelle, fille et héritière de Guillaume, à son fils et successeur Andronic (2) : il espérait se rendre maître un jour du Péloponèse par ce moyen pacifique. Guillaume, beaucoup trop fier de sa race pour admettre aucune alliance de ce genre avec les Grecs, observa pourtant la trêve et s'apprêta à secourir Charles d'Anjou.

Pendant le reste de l'année et jusqu'à la bataille de Bénévent (le 26 février 1266) où Charles rencontra son terrible adversaire et le dépouilla de son royaume et de la vie (3), l'empire grec jouit d'une tranquillité que la lutte en Italie faisait possible et que l'épuisement du trésor rendait nécessaire.

Ainsi Michel, en même temps qu'il prenait une offensive hardie pour regagner la Romanie, avait profité de la lutte entre le pape et le roi de Sicile d'abord pour écarter le danger d'une attaque latine sur Constantinople, ensuite pour épargner à son trésor les frais d'une alliance qui ne lui était plus indispensable, et finalement pour se réconcilier avec les plus puissants de ses ennemis, les Vénitiens. Si l'alliance qu'il fit avec eux fut trop peu sincère pour être solide, elle répara du moins la faute de son général et ses échecs en Romanie et à la frontière bulgare.

(1) Jordan, p. 530.

(2) Sanudo, *Istoria de Romania*, fol. 6v., 12v.; Hopf, p. 290.

(3) *Ann. Jan.*, p. 255.



CHARLES D'ANJOU
d'après une médaille d'or.

CHAPITRE VIII

CHARLES D'ANJOU ET MICHEL PALÉOLOGUE

Première période : de la bataille de Bénévent au départ de la huitième Croisade (1266-1270)

Par la bataille de Bénévent, Charles était devenu en fait roi de Sicile et son influence devait dominer la politique italienne pendant une vingtaine d'années. « N'êtes-vous pas heureux ? » lui demandait-on après la mort de son rival. « Pourquoi me réjouir ? » répondait-il. « Pour un homme vraiment fort le monde entier serait trop peu » (1). Cette réponse peint son caractère : de visage sérieux et de mœurs austères, son but était à la fois de fonder une dynastie et de servir les desseins de la Providence ; d'être « l'athlète du Christ » en devenant roi et empereur. Au service de cette ambition, il mettait une activité infatigable et une ardeur communicative ; comme soldat, la vaillance personnelle ; comme chef d'armée, tout ce que la tactique du XIII^e siècle comportait d'habileté militaire (2) ; comme diplomate, un esprit de combinaison, ce mélange de prudence et de décision qu'il a déployé dans l'expédition sicilienne ; comme administrateur, le goût de l'ordre maintenu souvent par la brutalité et l'injustice des procédés (3). Son grand défaut était une imagination démesurée et une ambition sans frein.

(1) Thomas de Toscane dans *Mon. Germ. Hist. SS.*, XXII, p. 523-524 ; pour un portrait de Charles d'Anjou, voir Jordan, p. 410 et suivantes, dont j'emprunte ici quelques détails.

(2) Delpach : *La tactique du XIII^e siècle*, tom. II, p. 99 et suivantes.

(3) Exemples : le traitement qu'il a infligé à la famille de Manfred, le massacre de la population de Bénévent, l'exécution de Conradin, etc. Rodd, *The Princes of Achaia and the Chronicles of Morea*, vol. I, p. 240-241.

Cette ambition était connue de l'empereur grec. Aux premières nouvelles de Bénévent, Michel sentit sa capitale menacée. Il fallait trouver en Italie un autre contrepois à la place de Manfred; ni Gênes (1), ni Venise (si elle l'avait voulu) ne pouvaient résister à Charles; seule la papauté, qui subventionnait le roi avec l'argent de la dîme (2), pouvait contrôler sa politique. Michel envoya donc une nouvelle ambassade à Clément IV (printemps 1266) (3). Mais Clément n'avait pas, comme son prédécesseur Urbain, les mains liées par un adversaire en Italie: il partageait même les desseins de Charles en Orient; il avait plus d'une fois annoncé que la conquête de la Sicile par Charles serait le commencement d'une ère nouvelle pour l'empire latin (4). Il ne voulut pourtant rien faire qui détournât les Grecs de se soumettre à l'Eglise romaine avant une expédition militaire; il envoya à son tour une ambassade à Constantinople, avec une lettre dont on ne peut deviner la portée que par ses conséquences (5).

Michel écrivit de nouveau au pape, au commencement de 1267: il regrettait, disait-il, le projet de Charles; le Saint-Père devait empêcher la guerre entre les Grecs et les Latins; les premiers devaient reconnaître l'autorité du pape; mais il le suppliait de faciliter l'union religieuse (6). Clément ré-

(1) Gênes se trouvait dans une position difficile et cherchait à faire la paix: elle envoya deux ambassades à Rome et à Naples au mois d'avril 1266 (*Ann. Jan.*, 256; *Caro*, p. 179). Venise, en différend avec le Saint-Siège, avait été interdite par Clément le 13 novembre 1265: *Registres de Clément, IV*, p. 53.

(2) Charles, dont la flotte avait épuisé toutes les ressources (*Sternfeld*, p. 253), fut obligé de faire des emprunts considérables aux banquiers toscans. Pour les faciliter, l'Eglise avait garanti moralement la perception de la dîme qui devait servir à exécuter les contrats; v. *Jordan*, p. 545-602.

(3) Norden, *Das Papsttum und Byzanz*, p. 444, note 3.

(4) « Imperii Romaniae status reformabitur »; lettre du 11 juillet 1265, Martène, *Thes. Anecd.*, vol. II, p. 196; lettre du 28 mars 1265, *Jordan*, *Registres de Clément, IV*, n° 224 et passim.

(5) Dans sa lettre du 4 mars 1267, il rappelle « nostros apocrisiariorum novissime ad te missos, qui apud te moram diutius contraxerunt »: *Wadding*, vol. IV, p. 272.

(6) *Pach.*, III, p. 359. Cette lettre fut en toute vraisemblance l'œuvre du professeur Holobolos; (voir, *infra*, p. 103).

pondit d'un ton assez autoritaire. « Pas de discussion! Accepte le dogme romain et fais prêter serment à la primauté du pape par l'empereur, le clergé et le peuple entier » (1). Avec une finesse remarquable, il allait se servir de l'ambition de Charles pour hâter la soumission de l'Eglise grecque, et de l'entente avec les Grecs pour faire ajourner l'expédition de Charles, qui, devenu trop puissant, commençait à gêner. Michel pourtant ne se fiait pas à la protection de Clément; ses sujets tenaient plus qu'il ne l'avait pensé à leur foi (2), et l'union stipulée par le Pape lui répugnait presque autant qu'à ses sujets. Dans sa réponse, il parla de la croisade proposée par Clément, mais il exigea une garantie pour ses terres contre les Latins. Le pape était loin de vouloir protéger Paléologue contre les croisés: « Si tu as peur des Latins, lui répondit-il, rentre dans le sein de l'Eglise » (3).

Charles, arrêté par le manque d'argent et par le règlement des affaires de Sicile, laissa à Michel le temps d'assurer sa frontière du Nord.

Les bandes tartares qui avaient envahi la Thrace à l'instigation du roi de Bulgarie, après avoir mis tout à sac, s'étaient retirées dans le N. E. avec leur chef Nogaya, qui s'était rendu indépendant du Khan. Michel conclut alliance avec lui et lui donna en mariage sa fille illégitime Euphrosyne (4). Cette alliance avait une double importance: Nogaya faisait contrepoids au roi bulgare, qui risquait, s'il envahissait les terres grecques, de voir lui-même son

(1) Lettre du 4 mars 1267, Wadding, IV, p. 272; *Registres de Clément*, IV, ed. Jordan. Les Grecs devaient admettre que le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils; reconnaître l'efficacité du pain sans levain dans l'Eucharistie, ainsi que la primauté du pape comme successeur de Saint Pierre, comme arbitre suprême dans les questions de foi, comme juge d'appel et, finalement, comme pontife auquel tout clergé devait son obéissance. L'Opusculum de Thomas d'Aquin servit de base pour cette formule, qui fut plus tard adoptée au Concile de Lyon: Norden, p. 451! infra, chap. XI, p. 115.

(2) Voir *Infra*, chap. X.

(3) *Registres de Clément IV*.

(4) La date probable est 1266. Pach. III, p. 231 dit qu'en 1265: τὸ κῆδος τὸ πρὸς Νογαῖν οὐπω ἦν συνεστὸς, ὅπερ μετὰ ταῦτα ἐπὶ νόθῳ θύγατρὶ τῆ "Ευφροσύνη ὁ κρατῶν πρὸς ἐκεῖνον ἐμελλε συνιστάν".

royaume envahi par son voisin mongol; d'autre part, elle mettait au service de l'empire, en grand nombre et à court délai, les meilleures troupes orientales (à l'exception peut-être des Turcs).

Mais la lutte entre l'Orient et l'Occident ne tarda pas à éclater : dès l'année suivante, Charles se sentit assez fort pour formuler son nouveau dessein. Le 27 mai 1267, à Viterbe, il conclut avec Baudouin un traité qui devait avoir de graves conséquences pour la Roumanie et pour Byzance (1). Par ce document, il reçut de Baudouin la suzeraineté de l'Achaïe avec le duché d'Athènes et les seigneuries de la Grèce centrale; les îles de l'archipel, à l'exception de Lesbos, Chios, Samos et Cos; la côte d'Épire entre Buthrinto et Vallona et l'île de Corfou (2), ainsi qu'un tiers de tout le territoire qui serait conquis. En échange, il devait fournir à Baudouin, pour six ou sept ans, au moins 2.000 cavaliers, ou se mettre en campagne lui-même pour la restauration de l'empire latin. En outre, une clause spéciale renfermait les conditions du rétablissement des Vénitiens, dont on espérait obtenir l'aide navale (3). Il cimentait cette alliance par le mariage de sa fille Béatrice avec Philippe, fils de Baudouin; Baudouin devint pensionnaire du roi de Sicile et habita un palais à Naples jusqu'à sa mort en 1273 (4). Mais si l'ex-empereur latin avait voulu pour subsister les droits qui ne lui appartenaient plus, le cas du prince d'Achaïe n'était pas pareil; par la signature de son chancelier, Leonardo da Veruli, Villehardouin devint feudataire de Charles et renonça au rôle indépendant qu'il avait

(1) Del Giudice, *Codice diplomatico del regno di Carló*, I, vol. II, p. 30 et suivantes; Livre de la conquête, p. 199-217; *Chronique de Morée*, v. 4590-5147; pour la chronologie, voir Hopf, p. 290 (en note).

(2) Corfou et ses terres en Épire avaient été la dot apportée par Hélène d'Épire, fille du despote Michel, à Manfred. Hélène avait été emprisonnée par Charles après Bénévent, et ses terres étaient administrées par Philippe Chinardo.

(3) Cette clause fit partie de l'alliance proposée par Charles à Venise en 1269 (v. infra, p. 86) : à ce moment, Venise était encore en négociations avec Paléologue.

(4) Rodd, *The Princes of Achaia and The Chronicles of Morea*, p. 243.

joué jusque-là en Romanie. Deux causes l'avaient entraîné à cette démarche : la crainte ou la haine des Grecs et l'esprit guerrier. Son trésor était épuisé, ses terres saccagées ; il se crut contraint de s'attacher ou à la puissance d'Orient, qu'il détestait, ou à la puissance d'Occident. Par une soumission nominale, dont l'empereur grec se serait contenté, il aurait épargné aux siens bien de l'argent et bien du sang ; mais sa fierté de race et le sentiment féodal ne purent s'y résigner.

L'acte de Villehardouin confirma Paléologue dans la pensée qu'il devait faire pièce à Charles et l'empêcher à tout prix de s'attacher l'une ou l'autre des puissances navales.

Dans le traité de 1265, Paléologue avait offert à Venise tous les avantages possibles : elle ne l'avait pas ratifié et les négociations traînaient en longueur. Impatient d'un délai dont Charles profiterait sans doute, il se tourna de nouveau vers Gênes. Gênes n'était plus la puissance rivale de Venise : divisée par des factions à l'intérieur et paralysée par la défaite écrasante que les Vénitiens lui avaient infligée à Trapani (23 juin 1266) (1), elle avait dû renoncer à disputer la mer à Venise et se contenter de piller d'une façon peu glorieuse les vaisseaux marchands en Orient (2). Cette humiliation servait la cause du pape, qui espérait, sous prétexte d'une croisade (3), réconcilier Gênes avec Venise et Naples (4) et contrôler ainsi les flottes italiennes. Mais Gênes aimait mieux laisser détruire la chrétienté en Pales-

(1) Les vaisseaux génois étaient montés en grande partie par des mercenaires peu habitués à combattre sur mer ; saisis de panique sans cause, ses équipages se jetèrent à la mer pour gagner la plage ; mille hommes se noyèrent ainsi ; 600 autres furent faits prisonniers par les Vénitiens ; des galères génoises, trois furent brûlées et 24 ou 25 traînées à la remorque à Venise. *Ann. Jan.*, p. 257 ; Canale, p. 524 ; Caro, p. 186

(2) Caro, loc. cit. Une vingtaine d'années après Trapani, l'amiral de Chypre disait qu'il n'hésitait pas à s'engager avec une flotte génoise deux fois plus nombreuse que la sienne : *Gestes des Chypr.*, p. 277.

(3) En mars 1267, Louis IX prit la croix pour la deuxième fois et s'adressa à Clément pour lui trouver des vaisseaux. Raynaldus, 1267, § 48 ; Caro, p. 198 et suiv. ; Canale, p. 536, et suiv.

(4) Canale, p. 540 ; Caro, p. 199.

tine que de s'allier avec Venise; ses ambassadeurs envoyés (juin 1267) à Clément, à St Louis et à Charles n'avaient pour but que de louer le plus cher possible ses marins et ses vaisseaux, qui ne pouvaient plus combattre. Elle reçut donc les ouvertures de l'empereur grec (1) avec empressement et lui envoya Franceschino de Camilla (2). Michel s'engagea de nouveau à ne laisser naviguer dans la mer Noire que les Génois, les Pisans et les marchands ayant à bord de l'argent ou des biens à lui destinés. Il ne pouvait pas leur offrir leur vieux quartier, occupé par de nouvelles murailles (3); du reste, il ne voulait pas d'eux dans la ville même; mais il les acceptait dans les environs, où on pourrait les surveiller et réprimer à temps leurs écarts possibles. Il leur assigna donc comme résidence le faubourg de Galata, vis-à-vis de la capitale, sur la Corne d'Or. On n'y trouvait alors que quelques petites maisons, la tour et les fortifications ayant été rasées (4); de plus, il demandait qu'on lui rendit hommage. Cette offre, en réalité plus avantageuse qu'il ne semble, fut acceptée: logés dans un faubourg, ils pourraient s'étendre facilement, d'autant plus qu'on avait fait rentrer dans la ville tous les Grecs établis au dehors (5); le passage de la Corne d'Or ne demande que quelques minutes; les grands bâtiments pouvaient aborder aux quais (6). Le transfert de la colonie d'Héraclée se fit sans tarder (7); Galata devint en peu de temps la seconde ville de l'empire, et les Génois devaient y rester après la chute de Byzance.

Avant que cette alliance fût conclue (au commencement de 1268), un événement vint hâter l'entente avec Venise: au mois d'octobre 1267, Conradin, accompagné de Louis de

(1) « On ne peut douter que Paléologue ait demandé l'envoi d'une ambassade », dit Caro, p. 196 (été 1267).

(2) *Ann. Jan.*, p. 262.

(3) N. Paspatis Μέλειται βυζάντιναί, p. 208.

(4) Grég., II, 841. Sur les origines modestes de Galata voir Sauli, *Della colonia dei Genovesi in Galata* (Turin, 1831).

(5) *Supra*, chap. V, et Pach., p. 163.

(6) Brochart : *Avis directs*, dans la *Coll. de Chron. Belges*, p. 881.

(7) N. Paspatis (op. cit., p. 207), place ce fait en 1268; la date ailleurs acceptée est 1267.

Bavière et de Rodolphe de Habsbourg, traversa les Alpes et arriva à Vérone (1). Les Gibelins de Toscane, ainsi que Pise, se déclarèrent pour le Hohenstaufen: une nouvelle lutte dont l'issue n'était guère douteuse commença en Italie. Le doge Raniero Zeno comprit que la restauration de l'empire latin était retardée et envoya, le 1^{er} novembre 1267, à Constantinople, Marco Bembo et Pietro Zeno pour conclure avec les Grecs une trêve de cinq ans (2). Mais Paléologue avait abandonné l'idée d'une alliance exclusive avec les Vénitiens. Tandis que Clément IV cherchait à s'attacher les Génois et les Vénitiens en les réconciliant, Michel voulait s'allier aux deux Républiques sans atténuer leur hostilité mutuelle, sauf pour le cas où elle pourrait l'embarrasser. Le traité d'alliance qu'il proposait aux ambassadeurs renfermait encore une grande partie des clauses stipulées en 1265; les Vénitiens seraient exempts de tout péage et les droits des seigneurs de Nègrepont devaient être respectés. Mais sur deux points principaux, il fut beaucoup moins favorable aux Vénitiens: les Génois ne devaient pas être chassés de l'Empire et il était interdit aux deux nations rivales de se combattre soit dans les détroits, soit dans la mer Noire. Deuxièmement, Paléologue se refusait à accorder des établissements de commerce permanents aux Vénitiens; ceux-ci devaient louer des emplacements après une entente spéciale. Ce traité fut signé le 4 avril 1268 à Constantinople, et ratifié par le doge Zeno à Venise le 30 juin, quelques jours seulement avant sa mort (3). En cela, la fortune favorisa les Byzantins: Lorenzo Tiepolo, successeur de Zeno, malgré sa sympathie pour la cause latine (4), se croira tenu par cette alliance, et elle l'empêchera de mettre la flotte vénitienne au service de Charles.

En même temps que Venise, Villehardouin négocia avec

(1) Rodd, p. 243.

(2) Dandolo, p. 370; *Fontes rer. Austriac.*, vol. XIV, p. 89.

(3) Tafel et Thomas, vol. III, p. 94-101; Heyd, *Commerce du Levant*, vol. I, p. 431-433.

(4) *Supra*, chapitre VI, p. 56. Tiepolo devint doge, le 23 juillet; Hopf, p. 290.

le gouvernement grec un armistice d'un an (1), emprunta de l'argent d'un Vénitien, Albertino Morosini, et, accompagné de 400 cavaliers, alla secourir son seigneur-lige à la bataille de Tagliacozzo le 23 août 1268 (2).

Après cette bataille, Charles, vainqueur pour la deuxième fois et sans rival en Italie, put s'occuper des préparatifs pour attaquer les Grecs. Il commença cette même année à envoyer des secours en hommes et en argent en Achaïe (3). La mort de Clément IV, le 28 novembre, facilita son projet. Comme on l'a vu, la politique du Saint-Siège n'était pas celle du roi de Sicile, et le rapprochement du pape avec l'empereur grec devenait gênant. Aussi Charles empêcha-t-il l'élection d'un successeur de Clément pendant trois ans (4). Débarrassé de son bienfaiteur, il passa l'année 1269 à s'ouvrir le chemin de l'Orient par la diplomatie. Il entra en relations avec Etienne V, roi de Hongrie et, vers la fin de l'année, il était sur le point de conclure avec lui une alliance étroite (5). Avec Etienne Ouroch de Serbie, dont la femme était la sœur de Baudouin, et avec Constantin Tech de Bulgarie, marié à la sœur de Lascaris, il eut un succès pareil. Il chercha à attirer Jean Lascaris lui-même, échappé de prison, à sa cour (6), pour légitimer son attaque contre Paléologue. Par un contrat de mariage entre son fils Philippe et Isabelle, fille et héritière du prince d'Achaïe, il s'assura des droits sur la Roumanie pour l'avenir (7). En Occident, il profita des relations entre son frère

(1) En 1267, suivant Rodd., p. 244; en 1268, suivant Hopf, p. 290; *Livre de la Conquête*, p. 228-235; *Chronique de Morée*, v. 5435-5826.

(2) Sur l'emprunt, voir Bifrons, Archives de Venise, fol. 29 r.; sur l'aide de Villehardouin, dont l'importance est exagérée par les chroniqueurs de Morée, voir Villani, dans Muratori, vol. XIII, p. 249.

(3) Riccio : *Alcuni fatti riguardanti Carlo d'Angio*, p. 35 : « 1.500 pièces d'or ».

(4) Norden, p. 458; Charles avait peur qu'un nouveau pape ne s'opposât à ses desseins; Sternfeld, *Ludwigs des Heiligen Kreuzzug nach Tunis*, p. 123-125.

(5) Riccio, p. 74 (le 14 septembre 1269); Sternfeld, p. 156 et suiv.

(6) Riccio, p. 87 (le 19 décembre 1269); Sternfeld, p. 187-188.

(7) Rodd., p. 248. Le mariage eut lieu en 1270 : Philippe avait 15 ans et Isabelle 12 ans (Rodd, p. 252).

et Gênes (1) pour signer un traité avec la Commune (2), le 12 août 1269; par une autre alliance, il engagea Alphonse de Castille à envoyer un corps de troupe pour la restauration de Baudouin (3); en outre dans l'automne 1269, par une ambassade, il fit son possible pour s'attacher Venise et la faire rompre avec les Grecs, en faisant appel à la solidarité latine (4). Mais Venise, malgré les avantages que lui proposait le roi, répondit qu'elle devait attendre l'expiration du traité avec Paléologue.

Ces négociations devaient être suivies en 1270 par l'expédition en Achaïe Constantinople. Grâce à Villehardouin, Charles avait envoyé de grandes provisions en Achaïe (5). Le 31 mars 1270, l'amiral Hugues de Conches, avec une flotte de 25 vaisseaux portant des archers, était prêt à quitter Bari pour la Romanie (6); une autre force sous la conduite de Philippe de Santa Croce devait le suivre.

Aux préparatifs de Charles Michel, avec moins de ressources militaires et financières, opposait une politique plus rusée. Privé par la mort de Clément IV d'un appui qui paraissait indispensable contre Charles, il s'adressa sans tarder à Louis IX; dès le commencement de 1269, son ambassade arriva en France (7); il se plaignit au roi de

(1) Le 26 novembre 1269, Gênes promit de construire pour Louis IX deux vaisseaux, au prix de 14.000 livres turques, à livrer le 1^{er} avril 1270; Jal., *Documents historiques inédits*, ed. Champollion-Figeac, vol. I, p. 516.

(2) *Annales Januenses*, p. 264 et suivantes; Caro, p. 226-233.

(3) *Rec.*, p. 81 (16 novembre 1269); Sternfeld, p. 187. Suivant Hopf (1881), il devait fournir 40 cavaliers, autant d'écuyers et 20 archers, pour un an; en échange, il devait recevoir 1.000 livres: Palerme, *Bibliotheca Senatoria*, cod. Q. q. G., 2, fol. 17.

(4) Il fit valoir « quod nos ad honores Dei et Sancte Romanae ecclesie et totius fidei Christiane intendimus dare consilium et auxilium ipsi Romane Ecclesie ac Balduino... et Duci Venetiorum... et omnibus aliis Christianis ad recuperandum omnia iura que habent et habere debent in dicto Imperio, ita quod Rom. Ecclesia et fides catholica presint ibi ». Giudice (le 7 septembre, 1269), p. 300-301.

(5) En 1269: *Reg. Ang.*, p. 48, 50, 53, 91, 98, 103.

(6) Hopf, p. 291. Il fut remplacé par Jean de Chaudron, grand connétable d'Achaïe, peu après.

(7) *Annales Januenses*, p. 264; Sternfeld, p. 164.

l'ambition de Charles et l'assura de la sincérité de son désir de rétablir l'union religieuse. Louis IX exerçait sur son frère l'influence que lui valaient son caractère et sa position de chef de famille et de roi de France. Bien qu'il eût mérité par l'aide prêtée à l'empire latin avant sa chute l'estime qu'on lui portait comme protecteur de la Roumanie, il ne s'intéressait pas à la restauration de Baudouin; animé de l'idéal de la paix entre les nations chrétiennes et de la guerre aux Infidèles, il s'opposa à l'expédition de Charles : le monde ne voulait pas qu'on répêât les fautes de la quatrième croisade. Il fit une réponse dans ce sens à l'empereur, et ses ambassadeurs, en passant par Naples, devaient tâcher de réconcilier les deux adversaires (1). Au commencement de 1270, une nouvelle ambassade grecque vint en France remercier le roi, lui rappeler que sa propre croisade échouerait si Charles entreprenait en même temps une expédition contre Byzance, et promettre de soumettre la question de la possession des détroits à l'arbitrage du roi de France : ce qu'il déciderait serait rigoureusement observé par les Grecs (2). Louis se réjouit fort de cette réponse de Paléologue : s'autorisant de la croix qu'il portait, il prit en main les affaires de l'Eglise et s'adressa aux Cardinaux, qu'il pria d'envoyer le cardinal d'Albano à Constantinople pour traiter de l'union. Les cardinaux accédèrent à ses vœux et fixèrent les mêmes conditions d'union que Clément (3). Le 1^{er} juillet, saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes pour la croisade en Tunisie. Charles, obligé pour la seconde fois d'ajourner ses projets sur Constantinople avait détourné sur l'Afrique la huitième croisade; ce frère déférent et secourable à son aîné, voulait, aux frais de la France, conquérir avec Tunis le centre de la Méditerranée, après quoi il songerait de nouveau à l'Orient.

(1) Sternfeld, p. 183; Riccio, *Alcuni Fatti*, p. 86; le 17 décembre, Charles fit préparer un vaisseau pour transporter les ambassadeurs de Louis IX en Roumanie « pro quibusdam servitiis ».

(2) Raynaldus, 1270, § 3.

(3) Le 15 mai 1270 : Raynaldus, loc. cit. Le cardinal d'Albano ne partit pourtant pas.

CHAPITRE IX

CHARLES D'ANJOU ET MICHEL PALÉOLOGUE (*Suite*)

*Deuxième période : de la mort de Saint Louis au Concile de Lyon
(1270-1274)*

La croisade en Tunisie donna à Paléologue l'occasion de porter un coup au parti de Charles; le chef de ce parti en Orient était le prince d'Achaïe; Michel envoya (1270) le protostrator Alexis Philanthropénos avec une armée composée de Grecs, de Comans et de Turcs à Monembasia (1). Villehardouin, revenu d'Italie peu avant, mit Clarenza en état de défense et convoqua ses vassaux, mais ne put empêcher les Byzantins de reprendre (1270-1271) toute la partie du Péloponèse qu'ils avaient perdue après la défaite de Philès (2). Charles, de retour dans son royaume après une absence de dix semaines (3), donna grande attention à cette campagne. Au commencement de 1272, il envoya en Morée, sous les ordres de Dreux de Beaumont, cent chevaliers, trois cents écuyers, cent archers et deux cents fantassins (4); et il eut soin de leur faire parvenir l'argent et le blé nécessaires (5). Les Byzantins, arrêtés dans leur marche, furent réduits à la défensive.

Charles, de plus, avait gagné l'alliance des Serbes. Paléologue, pour leur faire contrepoids, s'attacha les Hongrois

(1) Hopf, p. 292.

(2) *Supra*, chap. VII, p. 71.

(3) Il arriva à Tunis le 2 septembre et il était de retour à Trapani le 22 novembre (1270); Durricu, *Itinéraire*, p. 171.

(4) Sanudo, *Istoria de Romania*, fol. 10 r. Ces troupes devaient faire six mois de service.

(5) *Reg. Ang.*, n° 29 (1278 A), fol. 28 v.

en mariant Andronic, son fils et son héritier, avec la fille de leur roi Etienne V (1). La mort du despote Michel II d'Épire sembla favoriser ses desseins.

Le despote (1237-1271) s'était emparé non seulement de l'Épire, mais encore de la Thessalie à l'Ouest du Pinde. Ses possessions furent partagées entre son fils aîné Nicéphore, caractère faible et paisible, et son fils illégitime Jean, qui avait hérité de l'esprit guerrier et rusé de son père. A Nicéphore, qui gouvernait l'Épire, Paléologue donna en mariage une de ses nièces (2). L'empereur pensait s'attacher, de la même façon, Jean Ange, qui possédait la Thessalie avec Néopatrai pour capitale. Il lui accorda le titre de Sébastocrator et demanda sa fille pour Andronic Tarkhaniotès, fils puîné de sa sœur Marthe. Ce dernier fut nommé gouverneur de la province de l'Hémus, limitrophe de la Thessalie, et le mariage eut lieu. Mais Jean était ambitieux et se rappelait que ses aïeux avaient été empereurs de Thessalonique; il ne voulait pas d'une vie tranquille et obscure. Il trouva dans Tarkhaniotès, jeune étourdi, un instrument facile. Jean lui fit valoir que la promotion de son frère à une dignité plus haute que la sienne signifiait que la cour lui était hostile : Tarkhaniotès, effrayé, se sauva auprès de son beau-père et invita les Tartares à envahir les territoires grecs. Ceux-ci ne se firent pas prier : ils saccagèrent le pays et se livrèrent à toutes sortes d'atrocités. L'armée byzantine, occupée à réprimer ces barbares, était incapable de tenir tête en même temps aux troupes de Villehardouin et aux renforts envoyés par Charles. Mais ce qu'il ne pouvait faire avec son armée, Paléologue sut l'accomplir avec sa flotte et surtout par sa diplomatie.

Philanthropénos, après avoir évité la flotte vénitienne qui lui barrait le passage, saccagea toute la côte grecque à l'Ouest (3). Il s'occupa ensuite à réprimer ces mêmes Lombards de Nègrepont qui, devenus corsaires, pillaient le commerce grec et génois. Il fit ainsi la connaissance d'un

(1) Pach., IV, 29, p. 317-318 : la cérémonie eut lieu dans la basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople, en 1272.

(2) Pach., IV, 30, p. 322 et suivantes.

(3) Pach., loc. cit.

jeune aventurier nommé Licario, issu d'une famille véronaise fixée en Nègrepont (1). C'était un habile homme de guerre qui s'était brouillé avec les siens; Philanthropénos l'amena à Constantinople et le présenta à l'empereur. Un pacte fut conclu : Licario, rentré en Nègrepont, reçut dans son château d'Anemopylae (près de Carystos) une garnison grecque, et, après l'avoir augmentée d'une bande d'aventuriers, entreprit de réduire toute l'île. Il s'empara des châteaux de Larmena (2), de Cuppa, de Cleisura et de Manducho. Ghiberto dalle Carceri et les autres seigneurs, menacés par cette marche aussi rapide qu'inattendue, s'adressèrent à leur seigneur-lige. Villehardouin et Dreux de Beaumont, le commandant sicilien, forcés d'abandonner la campagne qu'ils avaient commencée en Laconie (3), se rendirent de rechef en Nègrepont à la tête de leurs troupes. Villehardouin reprit le château de Cuppa; mais Beaumont, battu, fut obligé de se retirer dans la ville de Nègrepont, tandis que Licario s'empara de ses transports (4). Cette victoire mit fort à propos fin à la guerre en Romanie : l'engagement des mercenaires siciliens expirait au mois de juillet et Beaumont fut remplacé par Guillaume de Barre (5). Licario conserva ce qu'il avait gagné en attendant l'ordre de Paléologue pour continuer sa conquête (6).

Par d'autres négociations, Michel chercha cette même année (1272) à détacher ses voisins Slaves de l'alliance de

(1) Il était au service de Ghiberto dalle Carceri, quand il épousa secrètement la veuve de Narzotto. Ce mariage, en le faisant détester par les autres seigneurs, enflamma son ambition. Heyd, p. 594; Rodd., p. 289. Pach. (p. 412), l'appelle « Icarios »; le *Livre de la Conquête* (p. 438), l'appelle « Zaccharia »; Muntaner (*Chronik des Edlen Ramon Muntaner*, Lanz, K. 1844), dit : « Veritat es que avans quel senyor infant venques a Galipol, vench a Galipol un prom Genoues, per nom ser Tici Saqueria, qui era nabot de micer Beneyto Jaqueria, e vench ab un leny armat de LXXX rems armat a pla... ».

(2) Sur le Mont Saint-Nicolas, près de Styra; pour cette campagne, voir Rodd., p. 289-290.

(3) Ils avaient saccagé le pays jusqu'à Monembasia; voir Hopf, p. 293.

(4) Sanudo, *Istoria de Romania*, p. 128.

(5) Hopf, p. 292.

(6) En 1276, Rodd., p. 292, infra, chap. XII, p. 128.

Charles (1). Il fit donc à Constantin Tech de Bulgarie des ouvertures de paix très favorables. Constantin ayant perdu en 1270 sa femme, sœur de Jean Lascaris, il lui proposa sa nièce Marie, fille d'Eulogie, en mariage, promettant de lui céder en dot les villes d'Anchialos et de Mesembria (2).

Constantin craignait, en cas de refus, une incursion de Nogaya; il accepta et se maria en 1272. Mais il ne dénonça pas son alliance avec Charles, parce que l'empereur ne lui remit pas les villes promises (3), et il attendit le moment propice pour renouveler la guerre.

Avec les Serbes Paléologue eut encore moins de succès qu'avec les Bulgares : la sœur de Baudouin était toujours reine de Serbie. Paléologue voulait faire épouser à son fils puîné Constantin la fille d'Etienne Ouroch; il faisait valoir qu'Andronic, gravement malade, allait mourir et que Constantin hériterait de l'Empire. Mais, avant que le traité pût être conclu, Etienne apprit qu'Andronic se rétablissait. D'ailleurs les ambassadeurs grecs (1273) avaient rencontré une telle hostilité parmi les Serbes, qu'ils s'étaient hâtés de rentrer à Constantinople (4).

Ce qui empêcha une entente entre Michel et les puissances slaves fut sa politique de restauration de l'ancien empire, qu'il poursuivait avec une volonté de fer. Elles s'apercevaient que Paléologue, après avoir arraché leurs terres aux Latins et aux princes grecs, chasserait aussi les Slaves, s'il le pouvait. Cette intention perçait dans la bulle d'or de Paléologue, publiée au mois d'août 1272, dans laquelle il rétablissait l'ancien système de gouvernement ecclésiastique de Basile Bulgaroctone. Les Eglises serbe et bulgare, autonomes depuis 1219 et 1235, devaient désormais faire partie de l'Eglise grecque, dont Achrida (5)

(1) Voir Supra, chap. VIII, p. 85.

(2) La frontière gréco-bulgare changea peu dans toutes les guerres de ce siècle. Elle s'étendait d'un point sur la mer Noire, Sozopolis, Anchialos ou Mesembria, vers l'Ouest, presque en ligne droite, passant un peu au nord de Philippopolis et au delà de Bélessos : Aboulféda. Géogr., trad. Reinaud, II, 39.

(3) Cette promesse ne fut jamais remplie. Pach., V, p. 342-349.

(4) Pach., V, 6, p. 350 et suivantes.

(5) Norden, p. 485 et suivantes.

était la métropole. Réunir les Bulgares et les Serbes à l'Empire était en définitive l'ambition de Michel; les Slaves le comprirent et se jetèrent dans les bras des Latins pour se soustraire aux serres de l'aigle byzantine (1).

Entre temps Michel avait trouvé un nouvel appui en Occident. Le Saint-Siège reprit la tâche de Louis IX, qu'une troisième ambassade grecque était venue trouver à Tunis quelques semaines seulement avant sa mort (2). Bien que Charles eût tenté d'influencer l'élection du pape, celui-ci fut un Italien, et non un Français : Thiébaud de Plaisance parcourait la Syrie, où il s'était étroitement lié avec les chrétiens, quand il reçut la nouvelle de son élection, le 1^{er} septembre 1271, et devint Grégoire X. Il n'avait pas l'âme d'un grand pape et il ne fit pas preuve de grande volonté; mais il comprit que l'Eglise ne pouvait regagner son prestige mondial qu'en réconciliant les chrétiens de tous pays et les unissant dans un but commun, comme la conquête de la Terre-Sainte. Malheureusement le sentiment national naissant en Allemagne, en Espagne et en Italie, rendait ce but inaccessible : Charles d'Anjou, son vassal, était dominé par son ambition personnelle dans sa politique en Orient comme en Occident : loin d'être le serviteur aveugle de l'Eglise et de chercher à réconcilier tous les chrétiens, il excitait entre eux les haines mal dissimulées et les poussait à la guerre ouverte. Tandis que Grégoire, à son retour à Rome, avait écrit à Paléologue en faveur de l'union religieuse (3) et l'avait invité (4) au concile où se préparait la croisade (5), Charles travaillait à unir les Latins pour détruire les Grecs à son profit. En opposition avec la politique conciliante du pape (6), il conclut un pacte avec les

(1) La devise de Paléologue était une aigle à deux têtes.

(2) Cette ambassade fut composée de Beccos et de l'archidiacre Mélitène. Pach., V., 9, p. 361.

(3) Pach., V, 11, p. 369-373.

(4) Une deuxième lettre, mars 1272.

(5) C'est-à-dire le Concile de Lyon fixé pour 1274. Comme préparatif pour la Croisade, Grégoire renouvela les anciens décrets contre le commerce avec les Sarrasins (le 31 mars 1272). Reg. de Grégoire, X, p. 137; Raynaldus, 1272, § 13-16.

(6) Grâce à l'influence du Cardinal Ottobon, Grégoire parvint à une entente avec Gênes (1271-1272); *Annales Januenses*, p. 272.

Guelfes exilés de Gênes pour y renverser le gouvernement gibelin, leur livrer le pouvoir et s'attribuer à lui-même pour un an la fonction de sénateur (1).

De peur que Charles, par ce pacte, ne détachât de lui ses alliés, Paléologue resserra son alliance avec Gênes (2); il conclut avec le chef gibelin de la commune un traité dont voici les points principaux : aucun Génois ne doit se mettre en opposition avec l'Empire ni aider personne contre lui; Gênes enverra à Galata un podestat qui soit *homo sapiens et discretus et sue mentis compos* et qui fera exécuter le traité sur tous les points; le blé venant de la mer Noire peut être exporté à Gênes, mais non par les terres ennemies; les Génois à Galata ne doivent pas faire le commerce avec les étrangers, ni vendre comme génoises les marchandises étrangères; dans le cas où l'empereur voudra augmenter sa flotte, les Génois mettront leurs vaisseaux à sa disposition (3). On voit que Michel prenait des mesures de défense.

La grande expédition de Charles n'attendait que l'appui de Venise : le traité entre la République et l'Empire grec devait expirer le 4 avril 1273 (4); l'ambassade grecque venue à Venise pour le renouveler, y rencontra celles de Charles et de Baudouin (5). Tandis que Venise hésitait à s'engager avec un roi dont la puissance était déjà trop grande (6), Grégoire profita de cette hésitation pour faire rentrer les Grecs dans l'Eglise. Le 24 octobre 1272, il envoya à Constantinople quatre frères mineurs, qui devaient profiter de la première trêve entre Charles et Paléologue pour négocier la paix entre les adversaires (7); en atten-

(1) Pendant que Charles était à Rome (avril et mai 1272); Durrieu, *Itinéraire*, p. 174. Pour le pacte, voir *Annales Jan.*, loc. cit.

(2) Le 29 août, Lanfranchi de S. Georgio reçut le pouvoir plénipotentiaire et partit pour C. P. : Caro, p. 302; Pach., V, p. 358-366.

(3) Ce traité fut ratifié à Gênes le 25 octobre 1272 : Sauli, *Colonia dei Genovesi in Galata*, vol. II, p. 204 et suivantes.

(4) *Fontes rer. Austriac.*, vol. XIV, p. 94; voir supra, chap. VIII, p. 106.

(5) Caro, p. 303.

(6) Canale, p. 648-650.

(7) Pach., loc. cit.; *Epp. cur.*, I, 37-41.

dant, l'empereur devait s'engager à ne pas attaquer les troupes latines. En même temps le pape, pour que les Grecs fussent forcés d'accepter l'union avec Rome, non seulement défendit au roi de Sicile de faire la paix sans son consentement, mais interdit encore à Venise de renouveler la trêve (en 1273) (1).

Michel, quoiqu'il trouvât le clergé de plus en plus opposé à l'union, ne voyait pas d'autre moyen d'échapper à une coalition redoutable. Il chercha donc à la faire le plus vite possible. Dans ses lettres adressées au pape, il exploita la vanité de Grégoire X, simulant un mélange d'admiration pour son esprit, de dévouement filial et de piété profonde pour la vraie foi apostolique (2). Mais l'amitié d'un pape n'était pas le but que se proposait Michel : les papes se succédaient trop rapidement ; il lui fallait une déclaration du concile œcuménique, afin que l'Eglise romaine elle-même le reconnût comme empereur de Constantinople, et il ne manqua pas d'exprimer son désir d'une union manifeste qui confondrait les incrédules. A ce prix, il promettait sa soumission et en outre l'appui des Tartares d'Abaga (3) contre les Sarrasins.

Au mois de juin ou de juillet 1273, les frères mineurs revinrent de Constantinople, rapportant l'adhésion de l'empereur. Grégoire, de son côté, obligé de démontrer que non seulement il avait l'appui de Charles, mais encore qu'il pouvait lui imposer sa volonté, réclama de nouveau du roi de Sicile les sauf-conduits qu'il avait demandés en no-

(1) Tafel et Thomas XIV, p. 124; Ms. Bibl. Nat. lat., n° 4311, fol. 9845.

(2) Les termes employés par Paléologue en s'adressant au Saint-Siège montrent bien son attitude : « Sanctissimo et beatissimo Gregorio papae veteris Romae ac universitatis Ecclesiae Summo Pontifici et Sedis Apostolicae Successori, reverendissimo patri suo; Michael in Christo Deo fidelis imperator et moderator Romanorum, Ducas, Angelus, Commenus, Paleologus semper Augustus suae sanctitatis obediens filius, debitam paternitati suae reventiam » : 1273, Rayn., Apud Theiner, XXII, p. 317. Pour les négociations entre Paléologue et Grégoire X, voir Norden, p. 489-498.

(3) Abaga avait épousé la fille illégitime de Michel en 1265, voir infra, chap. XIV, p. 148.

vembre 1272, et cette fois non seulement pour les Grecs, mais aussi pour les représentants des autres pays (1).

La question était délicate car Charles était peu porté à faciliter les relations entre l'empereur et le pape; aussi Grégoire ne s'adressa-t-il pas directement à lui; il employa l'intermédiaire de son aumônier Nicolas Boucel (2) et de l'archevêque de Palerme (3), qui insistèrent auprès du roi sur la nécessité de l'union spirituelle, comme l'empereur insistait auprès de son clergé sur la nécessité de l'union politique.

La question des sauf-conduits n'était que la moindre des difficultés entre le pape et le roi de Sicile. En Allemagne, la mort du roi Richard de Cornouailles (1272), qu'allait suivre en 1273 la retraite d'Alphonse de Castille, permettait de mettre fin à l'interrègne. Si l'on élisait un empereur désigné par l'Eglise, la suprématie de Charles, appuyée par les Guelfes dans le nord de l'Italie, serait menacée, et elle lui était nécessaire pour maintenir les communications entre son comté de Provence et son royaume de Sicile. Aussi usa-t-il de toute son influence à Rome et ailleurs pour empêcher l'élection qu'il redoutait (4). D'autre part, au lieu de chercher une entente avec les Gibelins de Gênes il voulut leur imposer sa volonté par un coup de main; sans égard aux négociations qui se poursuivaient entre lui et la commune, il donna l'ordre de faire prisonniers tous les Génois qui se trouvaient dans son royaume (5).

Le pape, invoqué par Gênes (6) et indigné de la conduite

(1) Il écrivit des lettres à Philippe, à d'autres seigneurs et à certaines communes italiennes; ces lettres sont datées de Lyon, le 21 et le 22 novembre 1273; Rayn., loc. cit.

(2) Delisle : *Notices et Extraits de m.s.s.*, vol. XXVII, p. 139.

(3) Martène : *Ampl. coll.*, vol. VII, p. 237.

(4) « Electionem de imperatore prece, viribus, pretio, impedivit » : Emler, *Registra Bohemiae*, vol. II, p. 1.139.

(5) *Annales Januenses*, p. 273; Caro, p. 307-308.

(6) Dans sa réponse à Gênes, il dit « Ego fui in partibus Sarracenorum et bene scio, quod Sarraceni melius servant promissa et paces quam Christiani, Et si rex Carolus fecit alique inconveniencia Comuni Janue, dolemus inde et ei scribemus »; cité par Caro, p. 312.

de Charles, hâta l'élection d'un empereur (1) et encouragea Gênes à ne pas céder à l'armée sicilienne qui ravageait son territoire (2). La République entra, avec Pavie, Asti, le marquis de Montferrat et Alphonse de Castille, dans l'alliance gibeline (3), à laquelle adhéra Rodolphe de Habsbourg, élu (4) empereur du Saint-Empire germanique. Gênes ouvrit ainsi ses portes aux renforts espagnols, qui, pour la première fois, purent pénétrer en Lombardie (5). De plus, en relations étroites avec Paléologue, elle servit de lien entre lui et la ligue gibeline, opposée comme lui à la suprématie du roi de Sicile, et en même temps qu'aux armes elle eut recours à l'influence du Saint-Siège. Rodolphe demanda au pape de réunir le Concile à Lyon, et Alphonse, que les Génois avaient mis en relation avec Paléologue et à qui celui-ci comptait faire épouser sa fille (6), fit valoir auprès du Saint-Père, l'urgence de l'union des Eglises (7).

La guerre avec Gênes en 1273 n'avait nullement détourné Charles de son projet en Orient. Au mois d'avril, il avait conclu une alliance avec Jean Ange, qui allait lui rendre de nombreux services par son hostilité active au gouvernement de Paléologue (8). Il négocia en même temps avec les

(1) « Papa et ecclesia Romana volunt quod imperator eligatur et fiat »; loc. cit. p. 314.

(2) La guerre avait commencé en décembre 1277 : le 5 février 1273, Charles envoya son vicaire avec 500 soldats en Toscane saccager le pays : *Annales Januenses*, p. 273; Caro, p. 331.

(3) Le 26 octobre 1273, *Annales Januenses*, p. 280. Pour l'alliance gibeline d'Alphonse de Castille organisée en 1271, voir *Ann. Plac. Ghib.* dans *M. G. SS. XVIII*, p. 553.

(4) Septembre 1273 : *Johannes Victoricensis, SS, rer. Germanicarum*, p. 264-273; Norden, p. 515.

(5) Caro, p. 351 et suivantes.

(6) *Ann. Plac. Ghib.* loc. cit. Caro, p. 288; Michel devait divorcer d'abord avec sa femme. Comment? On ne le sait pas.

(7) « Quod tamquam cultor catholicae fidei pro Terrae Sanctae utilitate Graecorumque reditu ad Ecclesiae Romanae devotionem gerebas in desiderio personaliter nos videre »; cité dans la réponse de Grégoire, le 3 novembre 1273, *Raynaldus 1273*, § 38.

(8) *Arch. Stor. It.*, p. 16-17: en octobre 1273, Jean prêta à Guillaume de Barre, général en chef de Charles en Achaïe, la somme de 500 onces d'or. Voir infra chap. XII, p. 125, n. 1.

ambassadeurs serbes et bulgares qui venaient d'arriver à Naples (1), où beaucoup de Slaves s'étaient déjà enrôlés à son service (2). Au mois de mai, il envoya en Morée, sous la conduite de Philippe de Toucy, une armée plus nombreuse que toutes celles qui l'avaient précédée : elle ne devait pas se dissiper en esarmouches, mais attendre l'arrivée d'autres troupes encore pour attaquer en masse l'année suivante (3).

Mais la situation de Charles en Italie s'aggravait : 300 chevaliers espagnols arrivèrent en Toscane (4); la flotte génoise menaçait sa capitale même (5). Il ne pouvait plus mépriser Grégoire, appuyé par la ligue gibeline dans ses demandes au sujet du Concile et de l'Union des Eglises : il fut obligé de lui faire une grande concession. En mai 1274 expirait le traité de Viterbe qu'il avait fait avec Baudouin; sur l'insistance du pape et dans l'intérêt du Concile, il dut le prolonger du 1^{er} mai 1274 au 1^{er} mai 1275, date fixée pour l'expédition contre Byzance (6). Charles pensait du reste que l'union religieuse ne s'accomplirait pas, ou que, si elle se faisait, elle ne l'empêcherait pas d'exécuter ses desseins contre l'usurpateur à Constantinople. En cela, il méconnaissait la force morale qui, bien que cachée, joue toujours un grand rôle dans la politique.

Dans cette lutte de huit ans (de 1266 à 1274) entre l'Orient et l'Occident, représentés par Michel et Charles, le second, avec des ressources plus grandes au début, aurait écrasé le premier s'il les avait toutes mises en œuvre. Chacun d'eux chercha des auxiliaires parmi les voisins de l'autre; mais tandis que Charles prit franchement l'offensive, Michel, incapable de résister à l'Occident s'il ne le

(1) Jirecek, *Geschichte der Bulgaren*, p. 273.

(2) A partir de 1270, les noms slaves se multiplient dans les documents napolitains :
(St-Petersbourg 1871, vol. II, pp. 29, 70-73.

(3) Hopf., p. 292.

(4) Avril 1274, *Annales Januenses*, p. 262.

(5) Pour la démonstration de la flotte génoise devant Naples, voir Caro, p. 359.

(6) Baudouin étant mort, son fils Philippe le remplaça : Norden, p. 517-520.

divisait pas et s'il n'y trouvait pas des partisans, eut surtout recours à la diplomatie et à la ruse : en Morée seulement il combattit Charles par les armes dans la personne de son vassal; mais en même temps il lui enlevait l'appui des grandes marines italiennes, il s'assurait par des intrigues le concours des Tartares, des Hongrois et des Bulgares, s'entendait avec les Gibelins et Alphonse de Castille, et surtout travaillait sans relâche à enlever à son adversaire l'appui moral du chef de l'Eglise Catholique. Il atteignit son but; mais avant de suivre les conséquences de cette politique à l'extérieur, nous devons d'abord examiner celles qu'elle eut à l'intérieur de l'Empire.

CHAPITRE X

LUTTE ENTRE L'EMPEREUR ET L'ÉGLISE GRECQUE (1261-1274)

Les relations entre l'empereur et l'Eglise, excellentes au début de son règne, avaient entièrement changé; la cause de ce refroidissement est à chercher dans la nature des choses autant que dans le caractère des hommes : c'était la lutte entre l'Eglise et l'Etat qui se renouvelait. D'un côté, l'empereur s'appuyait sur la suprématie de l'Etat; établie par Nicéphore Phocas (963-969), elle avait été maintenue par les Comnènes, dont les patriarches n'avaient été que des créatures (1), et utilisée par Alexis IV en 1203, quand, mis sur le trône par les Francs, il avait forcé le patriarche à reconnaître le pape comme premier vicaire du Christ (2). Sous les empereurs de Nicée, l'Eglise avait continué à être une dépendance de l'Etat; Michel VIII l'employa à gouverner l'empire, comme il employait l'armée à le défendre, et il prétendait faire régner la discipline dans l'une comme dans l'autre. S'il aimait les cérémonies, s'il n'hésitait pas à se prosterner devant le patriarche et à se dire son disciple (3), il n'entendait pas que les prêtres lui résistassent; et s'il n'avait aucun scrupule à se mêler de leurs affaires religieuses, il ne supportait pas qu'ils intervinssent dans sa politique. *D'autre part*, le peuple était moins dis-

(1) Isaac I Comnène, le 8 novembre 1058, sans convoquer le synode, déposa le patriarche Michel pour son arrogance. Celui-ci fut arraché de son siège par les Varangs, placé à dos de mulet, embarqué à Blaquernes avec ses neveux, et relégué à Proconnèse : Zon., XVIII, 5.

(2) Tafel et Thomas C X : *Engagement d'Alexis, Lettres à Boniface VI*, 229, 232.

(3) Supra chap. III, p. 34.

posé que jamais à l'union avec Rome : sous la domination latine et pour protester contre elle, il avait redoublé de dévotion; il assistait aussi nombreux et aussi respectueux aux cérémonies, et s'agenouillait avec la même confiance devant les icones sacrés, qui dans chaque maison avaient remplacé les pénates antiques. Au contact, les différences entre Orientaux et Occidentaux s'étaient encore accusées, et les hommes ne se pardonnent guère de différer entre eux. L'hellénisme christianisé prétendait avoir sa *doxie* et se survivre dans la religion comme dans l'art (1). Sa répugnance pour le *filioque* était l'effet et non la cause de son inimitié pour Rome; à défaut de ce prétexte, il en aurait trouvé dix autres pour se séparer d'elle, pour se poser en s'opposant à elle : les peuples, comme les individus, tendent à persévérer dans leur être. La reprise de Constantinople, victoire de l'Eglise aussi bien que de l'Empire, avait confirmé le patriarche et les évêques dans le sentiment de leur autorité, et ils n'entendaient l'abaisser ni devant l'empereur ni devant le pape. Le désaccord était donc fatal entre Michel et son clergé; il éclata à propos de l'anathème dont Arsène avait frappé l'empereur pour les mauvais traitements infligés à Jean Lascaris. Michel, condamné par Arsène, pour prix de son absolution, à renoncer au trône, préféra se débarrasser d'Arsène. Il fallait, pour cela, détacher du patriarche les autres membres du haut clergé: afin de les intimider, il leur chercha quelle, et en trouva facilement le prétexte.

Selon l'usage grec, un prêtre, avant de célébrer un mariage, devait obtenir l'autorisation du chartulaire de Sainte-Sophie. Il arriva, un jour, en 1265, que l'aumônier du grand palais de Pharos donna la bénédiction à deux époux sans avoir observé cette formalité. Beccos, le chartulaire, infligea au prêtre une punition assez légère; il le suspendit de son office. L'empereur fit semblant de prendre

(1) M. Diehl (*Manuel d'art byzantin*, p. 781), dit : « Les icones subsistantes montrent à quel point étaient conservées les formes anciennes développées par l'art du moyen âge, tant la pensée religieuse d'où elles sont nées est demeurée vivante dans tout l'Orient chrétien. »

cet acte pour une injure personnelle (1). Il ordonna donc aussitôt à Tornikès, le préfet de la ville, de raser les maisons du chartulaire et du grand économiste Théodore Xiphilinos et de lui amener les coupables. Les deux prêtres, avec leurs femmes et leurs enfants, se réfugièrent dans la basilique; Tornikès y entra, l'épée à la main, pour montrer sa force; le patriarche accourut et le chassa. On consentit à laisser Beccos et Xiphilinos dans l'Eglise, mais on leur interdit d'en sortir. Des émissaires de Michel leur promirent la liberté, s'ils consentaient à lui obéir. Ebranlés, ils se rendirent auprès de l'empereur, alors à Thessalonique à la tête de l'armée. Là, ils se réconcilièrent avec lui, lui pardonnèrent sa violence envers leurs personnes et se rangèrent de son parti contre le patriarche.

Après ce succès, Michel se mit en rapport avec les évêques, auxquels il se plaignit du traitement d'Arsène. « Le patriarche, dit-il, m'engage à réparer ce qui a été fait par ma faute, ou à renoncer à jamais à la communion de l'Eglise. L'un est impossible, l'autre est contre la doctrine de l'indulgence, que nous enseigne la foi catholique ». Il réussit à en gagner plusieurs à sa cause, entre autres Joseph, abbé du couvent de Galèse. La simplicité de ce digne **vieillard**, « σοφίας ἑλληνικῆς ἀμετοχος (2) », ne l'empêcha pas ou lui permit d'être un instrument docile.

Arsène ne se laissa pas fléchir; mais son secrétaire Epsétopoulos remit à Joseph un carnet plein d'accusations contre lui. Paléologue fit convoquer en 1266 le synode et invita tous ceux qui avaient à se plaindre du patriarche à s'y présenter. Le synode se rassembla dans la plus grande salle, le triclinium, du palais d'Alexis; l'empereur présidait lui-même; les évêques, les deux autres patriarches, d'Alexandrie et d'Antioche, les abbés, les grands personnages de la cour et le sénat tout entier y assistaient. On porta contre Arsène quatre accusations: il avait rayé le nom du Basileus des matines; il s'entretenait familièrement avec le sultan (2); il avait permis au fils de celui-ci

(1) Pach. III, 24, p. 225, 9.

(1) Greg. IV, 8.

(2) Azz-ed-Din qui, dépossédé de ses terres, habitait C. P. : voir infra chap. XIV, p. 147.

de communier avant d'être baptisé; enfin le sultan chantait des litanies chez le patriarche. Arsène refusa de comparaître devant ce tribunal : il récusait ses juges. On craignait trop l'empereur pour douter de la condamnation, quelle que fût la futilité des prétextes. Trois fois de suite, cependant, le synode fut remis au lendemain. Une seule question pouvait être prise au sérieux : le sultan était-il ou n'était-il pas chrétien (1)? Celui-ci, dès qu'il apprit le procès, affirma dans une lettre à Michel la sincérité de sa foi. Moitié sérieux, moitié plaisant, il le pria de ne pas surcharger son rosaire de plus d'icônes (*encolpia*) et ajouta, qu'il était disposé, si Michel y tenait, à dévorer en public un jambon entier (2).

Le patriarche, pour se justifier, alla trouver le souverain. Celui-ci, le voyant approcher, courut au-devant de lui et se mit à lui parler. L'heure de l'office approchant, il avait fait prévenir le prêtre, à l'insu d'Arsène, de prononcer l'absolution dès qu'il le verrait entrer; puis, en causant amicalement, il mena le patriarche par la main jusqu'à la basilique. Aussitôt qu'ils y furent entrés, le diacre commença à réciter l'absolution. Le patriarche, se voyant joué, s'écria : « Pourquoi, homme que tu es, veux-tu voler la bénédiction de Dieu? Crois-tu que ce soit là se conduire en empereur? » Sur quoi, il s'enfuit rapidement en laissant l'empereur tout confus.

Les membres du synode, cependant, sauf une petite minorité, votèrent la déposition d'Arsène, sous prétexte qu'il avait refusé de comparaître devant le tribunal. Le soir, deux prêtres lui apportèrent le jugement du synode. Il leur répondit : « Mes frères, me voilà prêt à faire tout ce que vous désirez. Je ne résisterai pas à l'empereur, ni ne le contredirai sur aucun point, même s'il prépare pour moi l'épée et la mort. » On était vers la fin de mai 1266. Sous une pluie terrible, il se rendit à la côte, d'où il fut transporté au couvent dans l'île de Proconnèse.

(1) Il est très probable qu'il avait été baptisé. Sa mère était la fille d'un prêtre grec : Aboulf, *Geogr.*, trad. Reinaud, p. 319.

(2) Le jambon est également interdit aux Musulmans et aux Juifs. Pach. IV, 6, p. 285, 20 : « καὶ εἰ βούλοιτο, καὶ χοῖρου ταρχευθέντα μὴρὸν ὡς ὀρεγόμενος φάγοι. »

Arsène n'était pas au bout de ses malheurs. Le mauvais génie de Paléologue, sa sœur Eulogie, rentra en scène; elle avait mérité la haine du patriarche pour avoir accusé fausement Jean Lascaris. Il arriva l'année suivante qu'un certain Phrangopoulos, accusé de lèse-majesté, révéla un de ces nombreux complots contre la vie du souverain dont l'histoire byzantine abonde. Charles-le-Franc, l'assassin du Muzalon, aurait été chargé par douze officiers du palais de tuer l'empereur. Eulogie arracha à Phrangopoulos le nom d'Arsène. Il n'était pas possible que Michel le crût coupable (1); néanmoins il le fit excommunier par le synode, mais sur les représentations de ses amis, lui octroya une pension de 300 pièces d'or qui fut censée venir de l'impératrice; cette pension permit au vieillard de finir tranquillement sa vie; il mourut le 30 septembre 1273.

Cette déposition n'était que le commencement de la lutte entre l'Eglise et l'Etat. Le patriarche d'Alexandrie refusa de communier avec ceux qui avaient voté contre Arsène. Le synode, assemblé dans le palais des Blaquernes, après le discours de l'empereur, éleva Germain, évêque d'Andrinople, et protégé d'Eulogie, au patriarcat. C'était un homme mondain, élégant, beau parleur, très libéral en religion et inféodé à Paléologue. D'ailleurs sincère, et partisan de l'éducation classique, il persuada au chef de l'Etat de fonder trois écoles des sept arts libéraux et de nommer Holobolos professeur de rhétorique (2). Mais son manque

(1) Pachymères, envoyé par Michel au patriarche pour demander s'il était coupable, nous rapporte sa réponse. On ne peut pas la traduire en faisant les jeux de mots sur *πατριάρχης* (patriarche), *φωτριάρχης* (chef de faction); sur *εὐλογία* (bénédiction) et sur le nom propre Eulogie. Elle montre qu'Arsène connaissait bien à qui il avait à faire. « Quel crime ai-je commis contre l'Empereur? Il était au début un particulier et je l'ai placé sur le trône; tandis que lui m'a trouvé patriarche et, sur de fausses raisons, m'a déposé de cette dignité. Néanmoins, ce qui est arrivé a été pour le mieux. Que les choses soient ainsi maintenant et que son chef de faction (le patriarche) prie pour l'Empereur et approuve avec Eulogie (par sa bénédiction) ce que celui-ci est en train de faire » (introduire le schisme dans l'Eglise) : Pach. IV 16, p. 287.

(2) *Byzantinische Zeitschrift*. vol. V, p. 538-559 (1898), art. par Max Treu sur Manuel Holobolos.

de principes et de caractère et l'indiscrétion de ses entretiens avec ses domestiques, le rendirent bientôt impopulaire.

Joseph de Galèse, l'aumônier du palais, ennemi de Germain, souhaitait sa place. Il fit valoir au Basileus que le patriarche, peu influent, lui serait d'une petite aide et qu'il ne pourrait pas lever l'excommunication, un évêque, selon les canons, ne pouvant être transféré de son diocèse à un autre. Michel, convaincu, continua à feindre de l'amitié pour Germain, mais lui retira sa confiance, et Germain, sollicité secrètement par Joseph et l'évêque de Sardes, se crut obligé de renoncer à son siège (1).

Joseph fut élu au patriarcat si longtemps convoité, à condition de travailler à l'absolution de l'Empereur. Le 1^{er} janvier 1268, Grégoire, évêque de Mitylène, consacra le nouveau patriarche. Aussitôt Michel publia un édit d'après lequel les ordres du patriarche devaient être observés comme ceux de l'Empereur (2). Joseph consulta ses évêques sur l'absolution de Paléologue, il leur fit valoir ses bonnes œuvres : ses largesses envers l'Eglise, les prisonniers libérés, les exilés rappelés, les offenses pardonnées par lui. Les évêques l'écoutèrent et l'approuvèrent, et la date de l'absolution fut fixée au 2 février suivant, fête de l'Hypapante.

Ce soir-là, le patriarche entouré de tous les évêques dans la basilique, à la lumière de milliers de cierges, célébrait l'office, auquel Paléologue mêlait ses prières. A la fin de la messe, l'Empereur s'avança, tête nue, vers Joseph et les évêques groupés autour de sept autels. Il se jeta aux pieds du patriarche, avouant à haute voix son crime contre Jean Lascaris et implorant l'absolution. Le patriarche, en lisant le papier qu'il tenait à la main, répéta à haute voix l'aveu de Paléologue et prononça son absolution. Ensuite chacun des évêques à son tour lut la même formule, en s'inclinant devant l'Empereur. Le pieux chroniqueur ajoute que plusieurs des assistants pleuraient, surtout les sénateurs (3).

(1) Greg. IV, 8, p. 107; Pach. IV, 17, 18, p. 290-293.

(2) Pach., IV, 24, p. 305-306.

(3) Pach. IV, 25, p. 306-307.

Enfin Michel se croyant absous et réconcilié avec Dieu (1), s'adoucit à son tour à l'égard du malheureux Lascaris; il lui octroya une riche pension et lui donna le château de Dacibyze.

Joseph avait encore beaucoup à faire pour consolider son autorité : Hyacinthe, supérieur des moines de Pantepopte, l'accusait d'avoir, comme Germain, traîtreusement supplanté Arsène, et refusait de communier avec lui; et beaucoup de monastères lui restaient plus ou moins ouvertement hostiles. Grâce à Georges Acropolite, employé par Michel comme médiateur entre Joseph et Hyacinthe, à l'éloignement de Germain, qui fut chargé d'une mission diplomatique, aux voyages du patriarche dans tout l'Orient et à l'habileté avec laquelle il sut gagner les moines, grâce aussi à l'influence de Blemmydès (2), l'Eglise grecque retrouva enfin sa puissance et goûta une paix relative; mais la politique étrangère allait la troubler de nouveau.

On a vu comment Michel dans sa politique occidentale avait obtenu la protection du pape en lui promettant de favoriser l'union religieuse (3). Déjà en 1265 il avait reconnu la primauté du Saint-Siège; mais ce ne fut qu'après l'avènement de Grégoire X (1271) qu'il se vit pressé de remplir sa promesse. Dès le début, il avait rencontré une forte opposition à ce projet; mais, de même qu'il se croyait sûr de la protection du pape contre Charles d'Anjou, de même il pensait vaincre sans trop d'effort la résistance des Grecs.

Tandis qu'en Occident la politique faisait obstacle à l'union, l'Orient soulevait des objections théologiques. La principale portait sur la Procession du Saint-Esprit (4). Le Concile de Nicée, en 325, avait dit dans le symbole (le Credo) tout simplement : « Nous croyons... au Saint-Esprit »; le Concile de Constantinople convoqué en 381 pour

(1) « Καὶ οὕτως ἀπῆσι χαίρων ὁ βασιλεὺς ὁμοῦ τῇ τοιαύτῃ συγχωρήσει καὶ θεὸν αὐτὸν εὐμενῆ καὶ ἰλέον αὐτῷ καταστῆναι ὀπίσμενος » : Grég. IV 8.

(2) Supra chap. II, p. 22; Pach. V, 2, p. 339 : en 1272.

(3) Supra chap. VIII, p. 79; Pach. V, 2, p. 339 : en 1272.

(4) Pour le résumé suivant, voir Pitzipios, *L'Eglise orientale*, p. 24-34.

mettre fin à l'hérésie de Macédonius, ajouta les mots : « qui procède du Père et est adoré et glorifié avec le Père et le Fils » ; le symbole ainsi augmenté fut récité à Rome comme à Constantinople. Le Concile d'Ephèse, en 431, répéta le symbole du concile de 381. Mais, l'hérésie d'Arius se relevant en Espagne, un concile provincial, réuni à Tolède en 448 par ordre du pape Léon, ajouta le mot fatal « Filioque ». D'abord cette addition, destinée à prévenir les objections des hérétiques Espagnols, ne fut prise en aucune considération sérieuse par l'Eglise universelle : le concile œcuménique de Chalcédoine, en 451, ne mentionna pas le mot « Filioque ». L'addition pourtant avait passé de l'Espagne en France (1) : quelques moines français, sur la Montagne des Oliviers, chantèrent le symbole avec le « Filioque » ; accusés d'hérésie par un moine grec, ils s'adressèrent au pape Léon III, qui, à son tour, en écrivit à Charlemagne. Le concile, convoqué par l'Empereur à Aix-la-Chapelle pour examiner cette question, en référa de nouveau au pape : celui-ci ne voulut rien ajouter au symbole de Nicée. Tandis qu'on récitait ce « symbole » à Rome et en Orient, les Eglises d'Espagne, de France et d'Allemagne, pour ne pas paraître avoir changé de croyance, continuèrent à chanter le « Filioque ». Ce ne fut qu'en 1015, sous Benoît VIII, qu'on commença à le chanter à Rome. Un autre différend, moins grave, portait sur les Azymes : les Orientaux disent que le pain servi à la Cène était du pain ordinaire (inzyme), parce que Pâques n'était pas encore arrivé ; les Latins, au contraire, maintiennent que c'était du pain azyme, celui que mangent les Juifs à leur fête de Pâques. Le patriarche grec Cérulaire appuya le schisme sur cette contestation (2).

Saint Thomas d'Aquin, en examinant les différends entre les Eglises, trouve la question très simple : « Il s'agit, dit-il, dans tous les cas, même celui du « Filioque », seulement de la primauté de Rome. Les anciens synodes, reconnus par les Grecs, tenaient leur autorité de Rome : pourquoi donc le pape ne pourrait-il pas faire adopter par l'Eglise

(1) Cf. Saint Grégoire de Tours, cité par Pitzipios, p. 25.

(2) Voir Pitzipios, p. 96.

la formule dogmatique présentée par un concile local en Occident? (1) » Saint Bonaventure, moins tolérant, dit que les sources du schisme grec sont l'ignorance, l'orgueil et l'entêtement (2).

Quand les légats de Grégoire X arrivèrent à Constantinople, en 1273, pour conclure l'union (3), une grande inquiétude se répandit dans la capitale; tandis que les hauts dignitaires de l'Eglise s'opposèrent ouvertement à l'Empereur, le clergé excita le peuple secrètement contre les Latins. Michel voulait les convertir par des arguments : il convoqua un synode et invita Jean Parastron, l'ambassadeur byzantin qui accompagnait les légats du pape, à prendre la parole. Parastron, après avoir loué le rite grec, exposa les arguments en faveur de l'union (4); mais aucun des membres du clergé oriental ne se laissa convertir. Le lendemain quand le synode se réunit au grand palais, Constantin, archidiacre de Mélitène, Georges (5), protapostolaire de Chypre, et le rhéteur ecclésiastique Holobolos (6), à l'instigation de l'Empereur, soutinrent l'union. Ils disaient en résumé : « Si vous, Latins, nous accusez d'avoir ajouté les icones, nous vous accusons d'avoir ajouté au dogme « Filioque ». Mais la paix est profitable pour tous. » Les Grecs adversaires de l'union restaient inébranlables; alors l'Empereur, se faisant théologien, prit la parole et prononça un long discours. Il rappela qu'au temps de Vatatzès

(1) *Opusculum contra errores Graecorum*, Opp. XVII, p. 1 et suivantes. (Venetiae 1593); *Summa Theol.*, P. 1. Qu. 36, art 2, *ad secundum*.

(2) *Summa*, tom. 1, l. dis. Ila 1, Qu. 1, p. 95. Voir Pichler, *Geschichte der Kirchlichen Trennung*, p. 341.

(3) Les quatre frères mineurs étaient : Hiéronyme d'Ascoli (qui devint Nicolas IV). Raymond Bérengar, Bonagratia de Saint-Jean in Pérseceto et Bonaventure de Mugallo (Raynaldus 1272, § 28), accompagnés de Jean Parastron, que l'Empereur avait envoyé au pape et qui rentra à C.P. (Pach., V, ch. II).

(4) Pach. V, 11; p. 371 et suivantes.

(5) Georges ou Grégoire de Chypre devint patriarche de C. P. quelques années plus tard, sous le règne d'Andronic II; mais il fut ensuite forcé de démissionner parce qu'il avait favorisé l'union avec les Latins. Greg. V, 2.

(6) Pachs., V, 12.

et du patriarche Manuel, on avait communiqué avec les Latins. Il dénonça le péril dont les menaçait l'Occident (1) et proclama la nécessité de se soumettre à Rome. Il leur demanda d'accepter trois conditions, à savoir :

- 1° Reconnaître la primauté du pape;
- 2° Reconnaître le droit d'appel à Rome;
- 3° Faire mention du pape dans les prières.

Les deux premiers points étaient sans importance, disait-il; jamais le pape ne viendrait à Constantinople, et aucun Grec ne ferait appel à Rome. La mention du pape dans les prières n'était pas une grande concession. Il n'avait pas d'ailleurs l'intention d'imposer les rites catholiques et les mœurs latines (2)? Pour dernier argument il menaçait de peines civiles ceux qui refuseraient de s'entendre avec les légats du pape. Mais il avait dans le chartulaire Jean Beccos un adversaire habile et prêt à lutter : Grégoras dit que Beccos était un homme remarquable de corps et d'esprit : de taille imposante, de visage agréable, grand savant et orateur sans égal, si quelques-uns le surpassaient peut-être en connaissances théologiques, personne de son temps n'égalait son éloquence et sa souplesse d'esprit (3). Depuis sa réconciliation avec Paléologue, il avait fidèlement servi; mais, persuadé maintenant que la foi est en danger, il ose s'opposer à l'union. En vain, l'archidiacre et le protapostolaire l'attaquent : il triomphe de tous leurs arguments; et sa franchise entraîne tout le clergé, sauf les agents impériaux.

« Il y a, dit-il, des gens qu'on appelle hérétiques et qui le sont; d'autres qui ne le sont pas et ne sont pas appelés de ce nom; d'autres encore portent le nom d'hérétiques, mais ne le sont pas. Restent ceux qui le sont, mais qu'on n'appelle pas de ce nom. Parmi ces derniers se trouvent les Latins, que personne n'appelle hérétiques, tandis qu'ils

(1) Pach, p. 374 : « φόβους παραπλέκων καὶ πολέμους καὶ χεσθησόμενα αἵματα. »

(2) Pach, p. 386 : « μένειν δὲ καὶ πάλιν τὴν ἐκκλησίαν ἀκαινοτομητῶν »; p. 388 : « οὐ προσβιαζόμεθα ἐφ' ᾧ καὶ ἤδη ἀλλάττειν καὶ ὁμολογεῖν ὡς ἐκεῖνοι λέγουσι. »

(3) Greg. V, 2.

sont plongés dans les hérésies les plus évidentes (1) » ; il ajouta qu'il ne pouvait résister au pouvoir séculier, mais qu'il avait une confiance absolue dans le patriarche. Jean Chumnus l'accusa d'irrévérence; le grand logothète Acropolite, Istropoulos et d'autres sénateurs envoyés par Michel, essayèrent vainement de le réfuter : il triompha dans le synode; le patriarche se rangea à son avis, et les partisans de l'union, vaincus, se réfugièrent derrière l'Empereur.

Michel remplaça les arguments par la confiscation, l'exil, la détention, le fouet, la perte des mains et des yeux; car il voulait, à tout prix, préserver l'empire de l'invasion qui le menaçait.

Le clergé reconnaissait bien le danger et se déclarait prêt à accepter les trois points; mais, dût-on périr, il ne se résignait pas à subir la primauté du pape, c'est-à-dire, selon lui, à trahir l'orthodoxie. Le grand économiste Xiphilinos se jeta aux pieds de l'Empereur et le supplia de ne pas leur imposer l'union détestée; « car, disait-il, en voulant ainsi protéger l'empire contre les Latins, vous le diviserez par le schisme ». L'Eglise grecque n'attendait du pape qu'une tyrannie sans mesure (2).

Devant la colère de l'Empereur Beccos lui-même tremblait : il se rendit au palais, sollicita le pardon impérial et se dit prêt à partir en exil : l'accueil poli de Michel, qui ne mentionna pas l'affaire du synode, augmenta ses craintes : il mit ses biens en sécurité, s'habilla de haillons et alla se réfugier avec toute sa famille dans la basilique de Sainte-Sophie. Une lettre portant le cachet d'Etat le somma de se rendre au palais : il allait obéir, quand, à la sortie de l'église, il fut arrêté et enfermé dans la Tour d'Anémas sous une garde de mercenaires (3).

Pour détacher de Beccos ses partisans, Michel, à l'exemple de Manuel Comnène (1143-1180) (4), prépara, avec le concours de l'archidiacre et du protapostolaire, une dissertation en faveur des Occidentaux, et l'envoya au pa-

(1) Pach. loc. cit.

(2) Pach, loc. cit. : « Πῶς ἡμῶν κρατήσας. »

(3) Pach. V., 13, p. 348.

(4) Chalandon, *Manuel Comnène* (Paris 1912), chap. XXI.

triarche Joseph. Mais Joseph, au lieu de s'en servir contre les récalcitrants, comme le voulait l'Empereur, convoqua lui-même un concile de théologiens et se mit à la réfuter. Le document modifié par Georges Pachymérés et Job Jassites (2) qu'il avait chargés d'y incorporer ses arguments, peint bien l'esprit d'indépendance du clergé (3). Il commence : « Le saint patriarche, inspiré par l'esprit d'en haut, s'oppose aux partisans de l'union : il démontre que la vérité est le contraire de ce qu'ils disent, et il fournit des arguments abondants afin que chacun puisse trouver parmi eux celui qui lui convient (3). » Il continue : « Si nous cédions au grand pape la primauté sur notre hiérarchie, au lieu d'écraser l'impiété, nous la soutiendrions : ce ne serait pas dissoudre le mal, mais l'accroître... Si le pape était élu d'entre nous, choisi par nous... ce serait différent; mais, comme il ne nous représente en aucune manière et ne consulte que son propre intérêt, il viendrait parmi nous en vainqueur et s'élèverait au-dessus de nous comme juge suprême : ne serait-ce pas une impiété?... Pour ma part, je ne laisserai jamais entrer par la porte de la théologie de mon Christ un étranger d'une nature hautaine dans la bergerie : il volerait ouvertement, il se nourrirait des agneaux et il détruirait et les brebis et les bergers (4). » Suit une confession de foi à la grecque et une condamnation des Latins, qui « non seulement blasphèment contre le Saint-Esprit, mais qui commettent toute sorte d'impiétés, et que le Seigneur maudira (5); tandis que nous (les Grecs), nous devons rester purs, sains, entiers, possesseurs du plein

(1) C'est-à-dire du Couvent de Jassites : il était un élève de Joseph. Pach. V, 14, p. 350.

(2) Ce document se trouve en entier chez Démétrakopoulos, Ὁρθ. Ἐλλάς, p. 581 et suivantes.

(3) Πρὸς οὓς (les latinisants) ὁ θεῖος πατριάρχης ἀντικαθιστάμενος καὶ ἀντιπίπτων μετὰ τῆς συμμαχίας τοῦ πνεύματος τ' οὐναντίον δείκνυσι ἅπαν καὶ ἀνασκευάζει τὰ προβαλλόμενα ἐκ περιουσίας, ὡς ἐν τοῖς κατὰ μέρος πάντι τῷ βουλομένῳ ἐντυγχάνειν γνωσθήσεται » ; op. cit. p. 58.

(4) Loc. cit. p. 59.

(5) « Οὐ μόνον εἰς τὸ πνεῦμα βλασφήμουσι τὸ ἅγιον, ἀλλὰ καὶ πᾶσαν ἀσεβείαν κατεργάζονται » ; p. 61.

héritage des vertus... et nous fortifiant pour la vie du ciel (1). »

Ce document dut certainement plaire aux théologiens convoqués par Joseph : l'Empereur, auquel ils l'envoyèrent (2), n'osait pas le laisser lire à haute voix, de peur que l'impression produite sur les esprits ne mît fin à l'union. Trop tard il se rappela que Vatatzès, vingt-cinq ans auparavant, avait fait préparer par Blemmydès un recueil de citations en faveur des Latins (3) : il le rechercha, le trouva et l'envoya à Beccos.

Peut-être l'obscurité de la prison rendait-elle plus clairs les arguments en faveur de l'union : en tout cas, Beccos demanda la permission de consulter les écrits cités et, après un examen des œuvres de Cyrille, de Maximos et d'Athanasie, il trouva que le dogme latin était orthodoxe ; à la grande joie de Paléologue, qui le remit en liberté, il se déclara pour l'union, et l'adversaire redoutable des Latins devint le plus ardent de leurs partisans (4).

La publication de l'œuvre de Blemmydès et la conversion de Beccos (5) ne manquèrent pas de changer le ton des hauts dignitaires, à l'exception du patriarche. Celui-ci, ayant promis de démissionner si l'union se réalisait, se retira dans le couvent de Périblepte, sans prendre part à la séance.

L'assurance de l'Empereur qu'on n'allait pas changer un iota dans le rite ni dans l'usage des icônes, réussit à convaincre les autres ecclésiastiques. Les légats, ayant accom-

(1) « ἡμεῖς δὲ καθαροὶ ὄμεν, ἄνοσιόι ἄρτιοι, τὴν ὀλοκληρίαν τῶν ἀρετῶν ἔχοντες... ἐνδύνομοῦντες πρὸς τὴν ἀνὼ ζωὴν. »

(2) Pach., V, 14.

(3) Greg. V, 2.

(4) Pach., V, 16 : Καὶ ὁ πρὶν μαχαῖρα δίστομος κατὰ Λατίνων « ἰστάμενος, πρῶμαν ἤδη κρουσάμενος, ἐτεράλχεα τὴν νίκην ποιῆται » ; Grég. V, 3.

(5) Beccos nous a laissé deux ouvrages sur ce sujet : *De Unione Ecclesiarum* (Migne, Patr. Grecque, vol. 141, p. 15-158) et *De processione Spiritus Sancti* (p. 158-275). Dans ces livres il rassemble des arguments pour démontrer que le Saint-Esprit doit procéder et du Père et du Fils ; sa théorie est que le Père et le Fils sont une seule personne, suivant Photius (p. 95).

pli leur mission, partirent aussitôt pour Rome, vers la fin de 1273.

Pour manifester l'union, Grégoire proposait deux alternatives : qu'elle se fit à Constantinople ou en Occident. Dans le premier cas, l'Empereur et son clergé devaient embrasser la foi romaine devant les légats pontificaux; dans l'autre, l'Eglise grecque serait représentée par une ambassade. Paléologue préféra la dernière alternative, car son clergé n'était pas encore assez favorable à Rome pour consentir à une telle cérémonie dans la capitale même. Au mois de mars 1274, Michel envoya donc au Concile de Lyon une ambassade composée de son conseiller intime, le ci-devant patriarche Germain III, de Georges Acropolite et du Métropolitain de Nicée (1). Dans sa réponse au pape, il répéta la formule de Grégoire, mais il demanda qu'on laissât aux Grecs les icônes. Tout le clergé grec fit sa soumission à condition que le pape n'interviendrait pas dans leur rite et leurs coutumes (2). Les clergés serbe et bulgare se soumirent aussi au pape (3). L'ambassadeur du patriarche Joachim III de Bulgarie dit sa soumission à l'Empereur dans le palais des Blaquernes (4). Ainsi Grégoire put proclamer l'union des Eglises grecque, serbe et bulgare (5), Michel triomphait : l'Eglise devenait dans ses mains une arme redoutable contre ses ennemis.

(1) Pach., p. 384.

(2) Delisle, n° VIII, p. 153, 156.

(3) Lettres du patriarche de Bulgarie et du primat de Serbie. Delisle, n° VIII, p. 165.

(4) Lettres de Nicolas IV à l'archevêque de Bulgarie, Rayn. 1291, § 39.

(5) Jirecek, *Geschichte der Bulgaren*, p. 274.

CHAPITRE XI

CONCILE DE LYON ET SES SUITES EN ORIENT

Il ne manquait plus, pour que le Concile de Lyon d'un seul coup réalisât l'union des Eglises, que la soumission des Grecs fût confirmée, et elle le serait une fois que leur clergé, par ses représentants, aurait reconnu la primauté du pape et que celui-ci en aurait pris acte. Michel pensait que les deux vraies causes du schisme, la haine et l'orgueil, céderaient au fait accompli, à sa volonté et à sa souplesse. Pour prévenir toute objection de la part de Charles d'Anjou, il dissimula son véritable but sous le voile de la piété, et abandonna à Grégoire le règlement des questions politiques (1). Au temps de Clément IV, il avait promis la croisade ou l'union en échange de la protection du Saint-Siège; maintenant qu'il avait un besoin plus pressant de cette protection et que le successeur de Saint-Pierre devenait plus puissant que jamais, il offrait et la croisade et l'union : pourvu qu'il eût la paix assurée du côté des Latins, il se déclarait prêt à entrer en guerre pour délivrer la Terre Sainte. Ses ambassadeurs eurent l'ordre de faire publier en chaire et sur la place publique cette nouvelle en Occident (2).

Grégoire, de son côté, considérait l'union grecque et la reprise de la Terre Sainte comme le double but de sa vie. A son désir de rendre à l'Eglise l'autorité qu'elle perdait au profit des puissances civiles, s'ajoutait une sympathie personnelle pour l'Orient chrétien : depuis son retour de la

(1) Ambassade de Grégoire à Paléologue : Delisle, n° V, page 160.

(2) Delisle, n° VII.

Syrie (1272) où il n'avait vu que « *periculum imminens* (1) », il avait demandé à Philippe III de France, à Pise, à Gênes, à Venise, à Marseille et ailleurs encore, hommes, argent et vaisseaux pour reprendre les villes conquises par le sultan d'Égypte (2). Le roi de France devait contribuer pour 25.000 marcs argent prélevés sur les biens des Templiers : Philippe, il est vrai, n'avait pas remis la somme, mais il avait promis d'aller lui-même en Palestine (3). Quand Edouard d'Angleterre revint de Ptolémaïs pour monter sur le trône, Grégoire, qui savait que le succès de la croisade dépendait des Transalpins, en avait conféré avec lui à Orvieto, au mois de novembre 1272 (4). Pour la même raison, après avoir longtemps hésité, il avait, en avril 1273, fixé le lieu du prochain concile à Lyon, pour le 1^{er} mai 1274 (5).

Afin d'éviter des dépenses excessives, il autorisa chaque couvent et chaque diocèse à envoyer seulement un abbé et un prévôt comme délégués au Concile ; d'autre part, il voulait que tous les rois et les princes y assistassent, et leur expédia des invitations personnelles, même au roi et aux Catholicos d'Arménie ; de plus, il chargea les évêques principaux de faire partir les délégués six mois avant la date fixée (6). Enfin, au mois de juin 1273, accompagné par saint Bonaventure, général des Franciscains, par Pierre de Tarentaise, dominicain, le futur Innocent V, et par d'autres cardinaux, il partit d'Orvieto pour se rendre à Lyon. Pendant le voyage, il chercha à accorder entre eux les partis guelfe et gibelin, latin et grec (7). Arrivé à Lyon sans nouvelle de Constantinople, il écrivit à Paléologue en l'accu-

(1) Après la débâcle de Tunis, le sultan d'Égypte renouvela ses attaques sur la Palestine et enleva aux chrétiens encore plusieurs villes. Voir infra chap. XIV, p. 147.

(2) Raynaldus, 1272, § 4-8, voir supra chap. IX, p. 92.

(3) Rayn., loc. cit. n° 17.

(4) Pauli, *Geschichte von England*, vol. IV, p. 5 et suivantes.

(5) Hefele, *Conciliengeschichte*, vol. VI, p. 111.

(6) Rayn. 1273, § 1-6 ; Mansi, tom. XXIV, p. 50-59.

(7) Rayn. 1273, § 24, 27 ; Wadding. *Annales Minores*, tom. IV, p. 379.

sant de duplicité et le priant de lui envoyer sans tarder des plénipotentiaires; il demanda de nouveau les sauf-conduits de Charles et de Philippe (1) et manda à Lyon le plus grand théologien de ce temps, saint Thomas d'Aquin, avec l'ordre d'apporter le livre *Contra Errores Graecorum*, qu'il avait composé à l'instigation d'Urbain IV. Saint Thomas partit de son couvent dominicain de Naples, à la fin de janvier 1274, pour Lyon; retenu quelques jours par une maladie au château de Magenza (près de Naples), il put gagner seulement l'abbaye cistercienne de Fossanuova (près de Piperno et d'Aquino), où la mort l'enleva, le 7 mars, à l'âge de 49 ans (2).

Deux mois après, le lundi 7 mai 1274, après trois jours de jeûne, Grégoire X se rendit de bonne heure à la Cathédrale de Saint-Jean, à Lyon, pour ouvrir le quatorzième concile œcuménique : assisté par deux cardinaux, il revêtit le pallium, prit place sur une estrade au milieu du chœur et donna aux assistants la bénédiction apostolique; près de lui était assis Jacques I^{er} d'Aragon, le seul roi présent; en face de lui, et au milieu de l'église, étaient les patriarches latins, Pantaléon de Constantinople, et Opizio d'Antioche; à sa droite, étaient les cardinaux évêques; à sa gauche, les autres cardinaux (3); derrière, à droite et à gauche, s'étaient rangés sans distinction primats, archevêques, évêques, abbés et simples prêtres; au fond, les représentants des ordres de chevalerie, Templiers et Hospitaliers, se tenaient debout, avec les ambassadeurs de France, d'Allemagne, d'Angleterre et de Sicile, et les procureurs de plusieurs princes, seigneurs, chapitres et Eglises (4). L'assistance comptait environ 500 évêques,

(1) Voir supra chap. IX, page 95.

(2) Raynaldus 1273, § 50, 1274, § 30, 31; Mansi, tom. XXIV, p. 60, 107; Martène, *Vet. Script.* tom. VII, p. 233-238.

(3) A savoir, à droite, Pierre (Innocent V), évêque d'Ostia et de Velletri; Ottoboni (Adrien V), cardinal-diacre de Saint-Adrien; Pierre Jean XXI, évêque de Tusculum; Jean, évêque de Porto; Bonaventure, évêque d'Albano; à gauche, Simon de Saint-Martin, Ancher de Saint-Praxède, Guillaume de Saint-Marc, Simon de Sainte-Cécile et quatre cardinaux-diacres : Rayn. 1278, § 74.

(4) Hefele, *Conciliengeschichte*, vol. VI, p. 115-116.

70 abbés et 1.000 prêtres (1). Les aumoniers chantèrent l'antiphonal « *Exaudi nos Domine* » et une litanie; le pape lui-même lut deux évangiles et, après le « *Veni Creator Spiritus* », fit un sermon sur « *Desiderio desideravi nos Pascha manducare vobiscum* » (Luc. ch. 22, v. 15), dans lequel il exposa le triple but du Synode, à savoir, le secours pour Jérusalem, l'union grecque et la réforme de l'Eglise; et la première séance se termina (2).

Pendant que le pape s'occupait d'établir pour six ans une dime au bénéfice de la Terre Sainte, il reçut de ses nonces à Constantinople les meilleures nouvelles et il fit lire aussitôt leurs lettres dans la cathédrale. Saint Bonaventure fit ensuite un sermon sur Baruch, ch. 5, v. 5 : « Lève-toi, Jérusalem, monte sur la hauteur, regarde le matin et réunis tes enfants de l'Orient et de l'Occident (3). » La deuxième séance, ouverte le 18 mai, se passa comme la première : le pape parla de nouveau sur le but de la réunion, la constitution du concile fut lue, et tous les délégués des villes, les abbés et les prieurs qui n'étaient pas nommés, furent congédiés. Le roi d'Aragon partit aussi, rappelé sans doute en Espagne par la querelle qui avait éclaté entre ses fils et héritiers, mécontent peut-être aussi du tribut annuel que le pape lui avait imposé (4). La question de l'empereur d'Allemagne fut réglée par un consistoire du pape et des cardinaux : les délégués des deux prétendants, Alphonse de Castille et Rodolphe de Habsbourg, se présentèrent; Grégoire se déclara pour Rodolphe, dont il accueillit, le 6 juin, le chancelier, Otton de Saint-Guido de Spire, accompagné de cinq archevêques et de huit évêques (5). Il envoya par un nonce, quelques jours après, une lettre à Alphonse pour lui annoncer sa décision (6).

La troisième séance, ouverte le 7 juin, fut ajournée,

(1) Mansi, loc. cit. p. 133.

(2) Mansi, loc. cit. p. 61 et suiv.; Harduin. tom. VII, p. 687; Rayn. 1274, § 1-3.

(3) Hefele, loc. cit. p. 117.

(4) Hefele, loc. cit. p. 117.

(5) Rayn. 1274, § 5-12.

(6) Rayn. 1274, § 45.

après un sermon de Pierre de Tarentaise, pour attendre l'arrivée des Grecs. L'ambassade grecque, composée de l'ex-patriarche Germain, de Théophanès métropolitain de Nicée, du sénateur et grand logothète Georges Acropoïte, et de deux autres nobles, était partie de la Corne d'Or au commencement de mars, en deux galères qui firent naufrage au cap Malée; l'un des vaisseaux, celui qui portait les deux nobles et les cadeaux, coula bas; l'autre avec les trois ambassadeurs, gagna l'Italie. Le 24 juin, ceux-ci arrivèrent à Lyon; tous les prêtres du concile allèrent à leur rencontre et les conduisirent au palais, où le pape et les cardinaux leur donnèrent le baiser de paix. Après avoir déclaré le but de leur mission et présenté la lettre impériale scellée de la bulle d'or, les ambassadeurs se retirèrent dans leurs logis. Cinq jours après, le jour de Saint-Pierre et Saint-Paul, le pape célébra la messe dans la cathédrale en présence de tous les cardinaux et prêtres : l'épître et l'évangile, lus d'abord en latin, le furent aussi en grec par un diacre grec portant les ornements de l'Eglise orientale. Saint Bonaventure prépara l'audience par un sermon sur l'union des Eglises et la pureté de la foi romaine; le credo fut chanté d'abord en latin, puis en grec par l'ex-patriarche Germain, les archevêques de Calabre (qui s'étaient unis à Rome au temps du synode de Bari) et deux pénitentiaires du pape, répétant trois fois le « Filioque »; quand ils eurent fini, le pape acheva la messe (1). Le 4 juillet, Grégoire accueillit les seize ambassadeurs du grand khan Abaga, que l'influence de Paléologue avait gagné aux chrétiens contre les Mahométans (2); bientôt après il les vit baptiser, avec d'autant plus de joie qu'il n'ignorait pas l'importance d'un allié si puissant.

La quatrième séance, dans laquelle l'union devait s'effectuer eut lieu le 6 juillet (3) : les Grecs prirent place à droite derrière les cardinaux; Pierre de Tarentaise (Innocent V)

(1) Mansi, loc. cit. p. 64; Harduin, loc. cit. p. 689; Pach. V, h. 21.

(2) Pour l'alliance politique et matrimoniale entre l'empereur grec et le khan, voir infra chap. XIV, p. 148.

(3) Pour un compte rendu de cette séance mémorable, voir Hefele, loc. cit. p. 121-124.

fit un sermon; puis Grégoire parla du but du concile et de sa joie de voir les ambassadeurs grecs qui, « contrairement à l'opinion générale du monde catholique, reviennent de leur propre volonté à l'Eglise romaine et sont prêts à faire, ce que personne n'eût cru possible, leur soumission sans chercher aucun avantage politique ». Il lut les trois lettres, traduites en latin, de l'Empereur, du prince-héritier Andronic et du clergé grec.

Les Grecs, disait Paléologue dans sa lettre, venaient de leur propre initiative se soumettre à l'Eglise catholique, en confessant sa foi et en reconnaissant la primauté de Rome. Ils ne recherchaient pas des avantages temporels : Urbain IV, qui avait d'abord insisté sur le problème des droits à l'empire de Constantinople, avait fini par ajourner cette question temporelle; son exemple fut suivi par Clément IV; le Saint-Siège désirait mettre avant tout la dignité de la religion et le salut des âmes (1). Il faisait ensuite un exposé du dogme romain et ne laissait pas subsister de doute sur les questions du Saint-Esprit (2) et du pain sans levain (3); finalement il parlait de la primauté. « Nous admettons la primauté de l'Eglise romaine et sa souveraineté sur toute l'Eglise catholique; nous reconnaissons le pape comme successeur de saint Pierre; à l'Eglise romaine appartient le pouvoir suprême, mais elle en partage l'exercice avec les autres Eglises; elle doit respecter les privilèges de celles-ci et des patriarches qui les gouvernent (4). »

(1) Lettre de Paléologue : Mansi, loc. cit. p. 67; Harduin, loc. cit. page 693.

(2) « Credimus et Spiritum Sanctum, plenum et perfectum verumque Deum, ex Patre Filioque procedentem, coaequalem et consubstantialiam et coomnipotentem et coaeternum per omnia Patri et Filio » : (lettre de Paléologue); ce sont les paroles mêmes qu'avait employées Clément IV.

(3) « Sacramentum eucharistiae ex azymo conficit eadem Romana ecclesia, tenens et docens, »...

(4) « Ipsa quoque sancta Romana ecclesia summum et plenum primatum et principatum super universam ecclesiam catholicam obtinet, quem se ab ipso Domino beato Petro apostolorum principe sive vertice, cujus Romanus pontifex est successor, cum potestatis plenitudine recepisse veraciter et humiliter recognoscit. Et sicut prae ceteris tenetur fidei veritatem defendere, sic et si quae de fide subortae fuerint

La lettre d'Andronic était dans le même sens (1). Dans la troisième lettre, les archevêques d'Ephèse, d'Héraclès en Thrace, de Chalcédoine, de Tyana, d'Iconium, de Naupacte, d'Héraclée du Pont, de Carie, de Bérée, d'Athènes, etc., déclarèrent en leur nom et aux noms de leurs synodes et de leurs prêtres, adhérer à l'union (2). Ensuite le grand logothète, en vertu de son pouvoir plénipotentiaire, jura au nom de l'Empereur, que celui-ci, comme il l'avait dit dans sa lettre, embrassait de cœur et de lèvres la foi romaine, reconnaissait la primauté du pape et rentrait volontairement dans le sein de l'Eglise (3).

Après cet acte de la dernière importance, le pape entonna le « *Te Deum laudamus* » et le fit suivre d'un nouveau sermon sur les paroles « *Desiderio desideravi hoc Pascha*

quaestiones, suo debent iudicio definiri. Ad quam si quis aliquibus causis ad examen ecclesiasticum spectantibus gravatur, ad ipsius potest iudicium recurri, et eidem omnes ecclesiae sunt subjectae, et ipsarum praelati obedientiam et reverentiam ei dant. Ad hanc autem sic potestatis plenitudo consistit, quod ecclesias ceteras ad sollicitudinis partem admittit, quarum multas, et patriarchales praecipue, diversis privilegiis eadem Romana ecclesia honoravit, sua tamen observata praerogativa, tum in generalibus conciliis, tum in aliquibus, semper salva » : (Lettre de Paléologue).

(1) Cf. Raynaldus 1274, § 14.

(2) Mansi, loc. cit. p. 74; Harduin, loc. cit. p. 698.

(3) Sacramentum Imperatoris Graecorum : « Ego Gregorius Acropolitae et magnus Logotheta, nuncius Domini imperatoris Graecorum Michaelis Ducae Angeli Comneni Palaeologi, habens ab eodem sufficiens ad infra scripta mandatum, omne schisma prorsus abjuro, et subscriptam fidei unitatem, prout plene lecta est et fideliter exposita, in nomine dicti domini mei, veram, sanctam, catholicam et orthodoxam fidem esse cognosco, eam accipio, et corde et ore profiteor, ipsamque, prout eam veraciter tenet, fideliter docet et praedicat sacrosancta Romana ecclesia, ipsum inviolabiter servaturum, nec ab ea ullo unquam tempore recessurum vel quoquo modo discrepaturum vel primatum quoque ipsius sacrosanctae Romanae ecclesiae, prout in praemissa serie continetur, ad ipsius ecclesiae obedientiam, nomine ipsius et meo spontaneus veniens, pro ipso et pro me fateor, cognosco, accipio ac sponte suscipio; et ipsum omnia praemissa, tam circa fidei veritatem quam circa ejusdem ecclesiae Romanae primatum et ipsorum recognitionem, acceptionem, susceptionem, observantiam ac perseverantiam servaturum, praestito in animam ipsius et meam corporaliter juramento, promitto et confirmo. Sic ipsum Deus adjuvet »... Mansi, p. 74; Hefele, p. 125.

manducare vobiscum » ; puis tout le concile ensemble chanta en latin le Credo, qui fut répété par les Grecs dans leur langue, et la séance prit fin (1).

Dans les deux séances suivantes (le 7 et le 16 juillet), qui conclurent le concile, on traita uniquement de la réforme de l'Eglise et des détails de l'administration intérieure (2).

Quelques jours après, les ambassadeurs grecs prirent congé avec des instructions orales du pape touchant l'union et avec des lettres datées du 28 juillet, adressées à l'Empereur, à son fils et au clergé grec (3).

Vers la fin de novembre, ils rentrèrent à Constantinople, y apportant, semblait-il, la paix religieuse avec l'union. Mais cette union officielle entre peuples antipathiques n'agréait réellement qu'à une petite minorité. Les hauts ecclésiastiques cependant se sentirent tenus par leur acte de soumission à Rome. Réunis dans un synode, ils demandèrent la démission du patriarche Joseph : la paix, disaient-ils, ne pouvait être préservée avec lui ; ils votèrent donc que Joseph avait déjà démissionné dans la lettre pastorale par laquelle il s'était engagé à ne jamais consentir à l'union (4). Il se retira dans un couvent (5) et son nom ne fut plus prononcé dans les prières. Le 16 janvier 1275, le pape ayant été déclaré, dans l'église du palais, chef de toute la chrétienté, une scission se produisit (6) : quelques-uns acceptaient le rite nouveau, en disant qu'il était, pour l'essentiel, identique à l'ancien ; d'autres, poussés par la superstition, criaient pendant la messe : « N'approche pas ! N'y touche pas ! » ; le schisme grandissait : ceux qui

(1) Mansi, p. 66, Harduin, p. 691.

(2) Hefele, p. 125-137.

(3) *Epp. cur.* III, 10-12 ; Mansi, p. 78-80 ; Harduin, p. 701. Grégoire chargea en même temps l'abbé du Mont-Cassin des négociations entre Michel et le parti de Philippe et de Charles d'Anjou.

(4) Voir supra, chap. X, p. 111, Pach. 6, 16, p. 382.

(5) Pachymères (p. 399) dit qu'il fut relégué dans le château de Chélée, sur une île de la mer Noire.

(6) Pour ce qui suit touchant le schisme, voir Pach. V, chap. 22-23, p. 398-402 ; Greg. V, 2, p. 125-126 ; Hefele, p. 138 et suivantes.

la veille n'hésitaient pas à communier, s'abstenaient aujourd'hui.

L'Empereur entreprit de rétablir la paix intérieure : complaisant et généreux envers ceux qui observaient le rite nouveau, il nomma Beccos patriarche à la place de Joseph (26 mai 1275) (1), et Beccos, en soulageant les souffrances et en répandant discrètement les aumônes, se fit des partisans parmi le peuple.

Mais la tolérance ne devait naître dans quelques esprits qu'au xvi^e siècle et ne devait commencer à se répandre qu'au xvii^e; personne au xiii^e n'en avait l'idée, et ce n'était pas elle qui guidait Paléologue. Fidèle par politique au concordat conclu par politique, il eut recours, pour le faire observer dans tous ses détails, à la force et à l'argent. Suivant un manuscrit du xviii^e siècle (2), il réprima terriblement en 1276 l'opposition des moines du Mont Athos. Débarqué en personne, il reçut la soumission des moines de Lavra et de Xéropotamou; mais ceux de Vatépodi, d'Iviron et Zographou, qui lui résistèrent, furent mis à la torture et à mort; leurs couvents furent saccagés, et leurs biens attribués par une bulle d'or à Xéropotamou (3). Il ne négligea pas les moyens juridiques : dès le 6 octobre 1273, il avait exigé des récalcitrants treize ans du loyer de leurs maisons de la capitale, sous le prétexte qu'elles lui appartenaient par droit de conquête (4); d'autres édits du même genre furent proclamés, et Acropolite chargé de les mettre en vigueur (5).

Mais ni ces violences ni ces lois n'avaient eu raison des consciences et des intérêts blessés : les prêtres s'agitaient; Arsénites et Joséphites encourageaient le peuple à fuir la

(1) Pach., loc. cit.

(2) Gédéon : ὁ Ἰθωσ p 139 et suiv. Meyer (Haupturkunden p. 54) croit que toute cette histoire est une transposition des incursions catalanes et a été fabriquée au commencement du xiv^e siècle.

(3) Müller, 6784, Ind. IV.

(4) Pach. V, 19, p. 391.

(5) Paléologue fit visiter les maisons des prêtres; ceux qui étaient suspects furent exilés sur-le-champ à Lemnos, Skyros, Céos et à Nicée. Holobolos, qui avait reproché cette conduite à l'empereur en plein synode, fut supplicié; cf. Pach. IV, 28, p. 316-317.

communion latine; beaucoup même des magistrats refusaient de prononcer des condamnations contre les coupables; la persécution provoquait la résistance, et cela jusque dans la famille impériale (1). Eulogie, sœur de Paléologue, de conscience moins élastique que son frère et très influente depuis longtemps parmi les prêtres, était restée fidèle au culte grec. Eloignée comme schismatique, elle se réfugia près de son gendre, Constantin Tech de Bulgarie, et l'excita contre son frère (2), à qui elle avait bien donné quelques mauvais conseils, mais qu'en somme ses intrigues avaient servi jusque-là. Maintenant elle travaillait contre lui avec les moines qui lui étaient très hostiles, surtout dans les couvents de Thessalie, et elle s'allia à Jean Ange pour purger l'empire de l'hérésie latine. Celui-ci alla jusqu'à réunir contre Paléologue un synode, qui anathémisa comme hérétiques, le pape, le patriarche et l'empereur (le 1^{er} mai 1277). Non content de cette démarche, il fit torturer deux évêques qui avaient communié avec les Latins. Le patriarche répondit (le 16 juillet) en excommuniant les adversaires de l'union, y compris Nicéphore d'Épire et son frère Jean le Bâtard; et Michel, irrité, envoya en hâte une armée en Thrace. Mais les généraux byzantins, en relations secrètes avec Jean, soutinrent les récalcitrants au lieu de les poursuivre (3).

Le schisme se répandit tellement, que l'empereur de Trébizonde se crut obligé de conclure une alliance (4) avec Paléologue pour l'écraser. Malgré le revirement de la politique italienne sous Innocent V et Jean XXI (5), Michel poursuivait son but avec une fidélité irréprochable, comme il l'avait promis à Grégoire. Il encouragea les successeurs de ce pape à envoyer des frères prêcheurs pour l'aider dans la lutte contre l'hérésie. Après l'élection de Nicolas III, en 1277, il redoubla d'efforts pour cimenter l'union.

(1) Cf. Pichler, vol. I, p. 345 et suivantes.

(2) Pach., loc. cit.

(3) Rayn. 1277; Pach. V, 27, p. 412; Greg V., 6, p. 145-146.

(4) Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserreichs Trapezunt*, (München 1829), p. 135.

(5) Infra chap. XII, p. 130.

Par malheur, à ce moment il se brouilla avec le patriarche Beccos, qui était son plus dévoué collaborateur (1). Le motif de leur querelle n'est pas connu; il est probable que Beccos voulut adoucir le sort des exilés (2). En tous cas plusieurs accusations furent portées contre lui: l'enquête dura deux mois sans aboutir; la juridiction du patriarche fut réduite à la capitale; enfin Beccos donna sa démission et se retira le 8 mars 1279 (3).

En cherchant querelle au patriarche Michel avait commis une lourde faute. La popularité de Beccos augmenta la haine contre l'Empereur et son culte d'outre-mer. Beccos devint, après Arsène et Joseph, un nouveau martyr de la tyrannie impériale. Le pape lui-même s'intéressa à son sort et envoya une ambassade pour intervenir en sa faveur. Paléologue réunit le clergé et s'exprima très franchement: « L'union avec les Latins, leur dit-il, n'était qu'un expédient momentané pour ajourner une attaque éventuelle de l'Italie jusqu'à ce que la ville fut fortifiée. Autrement l'ennemi serait notre maître et nous déroberait non seulement les objets sacrés, mais encore nos enfants, nos femmes et nos biens. Il ne nous resterait pas même le droit de conserver les lois et les mœurs de nos ancêtres, ni de professer le rite et le dogme des Saints-Pères. Prévoyant ce danger, je suis intervenu pour le détourner. Comme le capitaine d'un vaisseau en péril, j'ai jugé qu'il valait mieux jeter à la mer une partie des marchandises pour sauver le reste de la cargaison ». Il ajouta qu'il ne voulait donner aux Latins que de belles promesses, et pria les assistants de ne rien faire qui pût déplaire aux légats pendant leur séjour (4).

Quand ceux-ci arrivèrent, Michel leur fit visiter les prisons où étaient enfermés les malheureux prêtres fidèles au rite grec. Si les mauvais traitements pouvaient convaincre les ambassadeurs de la sincérité des intentions impériales, ils durent être satisfaits. Ils virent dans les fers non seule-

(1) Lettre de Beccos au pape : Rayn. 1277, § 34-39.

(2) Hefele, p. 138.

(3) Pach. VI, 10, 12, p. 449 et suivantes.

(4) Pach., loc. cit.

ment les hauts ecclésiastiques, mais aussi les proches parents de l'empereur, à savoir, le protostrator Andronic Paléologue, son neveu Jean Paléologue et le pincerne Manuel Raoul, frère d'Isaac évêque d'Ephèse. Que fallait-il de plus pour la paix de l'Eglise? Les ambassadeurs rentrèrent en Italie avec une lettre de Michel pleine des plus ardentes protestations de dévouement (septembre 1280). Mais Nicolas III était mort, et Martin IV avait moins à cœur le salut des âmes grecques que les ambitions de son protecteur Charles d'Anjou.

L'Empereur à son tour, sachant que le nouveau pape lui serait toujours hostile, se montra moins rigoureux pour les hérétiques. Il céda à la demande des prêtres réunis en faveur du patriarche: le 6 août 1281, Beccos fut ramené en triomphe et replacé sur le trône patriarcal: ce fut le signe d'une réconciliation entre Paléologue et l'Eglise nationale. Les édits, les aumônes, les discours, les tortures, tout avait été impuissant à rétablir la religion catholique à Byzance. Ses échecs en Thrace contre Jean le Bâtard et les troubles de Bulgarie (1) rappelèrent au Basileus les dangers d'un schisme à l'intérieur de l'Empire. Désormais, sans dénoncer le concordat, il ne l'observa plus, et s'occupa exclusivement de la politique étrangère jusqu'à sa mort.

(1) Voir infra chap. XIII, p. 136-137.

CHAPITRE XII

ENTENTE AVEC ROME ET GUERRE EN GRÈCE (1274-1278)

En gagnant le pape, Paléologue avait assuré son empire du côté de l'Occident. L'assurance coûtait cher, car ce n'était pas sans résistance que ses sujets avaient subi l'union imposée, et il avait dû reconnaître le protectorat politique de Rome. En retour, le Saint-Siège, en empêchant Charles et Venise de secourir les seigneuries latines de Grèce, lui permettrait de recouvrer toute la Romanie; c'est ce qu'il entendait par « la paix entre les Grecs et les Latins » dans ses lettres à Grégoire. Pendant que les ambassadeurs grecs au concile de Lyon traitaient de l'union ecclésiastique, l'Empereur recommença la guerre dans les Balkans. Jean Ange s'était emparé de Bérat, au centre de l'Albanie, au commencement de 1274, et son alliance avec Charles en faisait un ennemi redoutable (1). Il fallait chasser les troupes angevines de la presqu'île le plus tôt possible; Michel envoya donc une armée, qui arriva en Albanie au mois d'août (1274). Secourue par les Albanais, elle infligea de grandes pertes aux troupes italiennes à Avlona et à Durazzo, où le gouverneur, Narjaud de Toucy, fut assiégé (2). Toucy,

(1) *Supra* chap. IX, p. 96. En 1273, il avait envoyé Constantin Joannou comme ambassadeur à Charles pour faire un traité commercial; en Thessalie, comme à Thèbes, il y avait des fabriques de soie, Jean demandait une exemption de douane pour 1.000 livres de soie expédiées en Pouille (Reg. Ang. n° 21 (1274 B), fol. 18 v.). Charles non seulement lui accorda sa demande, mais envoya à « son vrai ami, le seigneur de Néopatral », vingt et un chevaux comme cadeau : Reg. Ang. n° 3 (1269 A), fol. 60, 128 v. : n° 18 (1273 A), fol. 188 v.

(2) *Arch. Stor. It.*, p. 240.

Jean Ange et les Serbes demandèrent du secours à Charles (août 1274).

Durant le Concile de Lyon, Charles et Philippe avaient compté que les négociations touchant l'union traîneraient en longueur, et ils se trouvaient tout à coup devant le fait accompli; leur grande expédition, au moment de partir, fut arrêtée par l'habile manœuvre de Michel, devenu le protégé du pape. Philippe, découragé, fit don de son royaume de Thessalonique à Guillaume d'Achaïe (1), et il ratifia les conventions passées entre son père et le roi de Sicile. Charles, lui, loin d'abandonner son projet, contestait aux « Grecs », comme il avait contesté aux « hérétiques », le droit d'occuper Constantinople: à ses yeux comme à ceux des Vénitiens, l'union ne justifiait pas l'usurpation (2). La flotte génoise saccageait la côte de Sicile et le forçait de rester sur la défensive (3); il envoya, cependant, une ambassade aux Bulgares (4) et plus tard, au commencement de 1275, des secours considérables en hommes, en provisions et en armes en Albanie (5), où l'inquiétude de ses alliés était grande. Mais menacé en Italie par l'alliance des Lombards, des Génois et du roi de Castille (de 1274 à 1275) (6), il avait besoin d'un répit en Orient, et il obtint, par l'abbé du Mont Cassin, négociateur du pape entre les Grecs et les Latins, une trêve d'un an à partir du 1^{er} mai 1275 (7). Le doge se décida aussi, faute de mieux, à accepter les offres de l'Empereur (8).

Michel, profitant de ces circonstances, s'était préparé à tenter un coup décisif en 1275: il voulut d'abord écraser en Thessalie l'allié de Charles, autour duquel ses ennemis, grecs ou latins, se groupaient; en s'excusant auprès du

(1) Du Cange, chap. 28.

(2) Du Cange, chap. 24-25.

(3) Caro, p. 357 et suivantes.

(4) *Arch. Stor. It.*, p. 438.

(5) *Arch. Stor. It.*, p. 433 et s.

(6) *Supra* chap. IX, p. 96; Caro, p. 348 et suivantes.

(7) *Salisb.* 1274; *Greg. X, Epp. Cur.* III, 13; *Rayn.* 1275, § 7.

(8) *Martène*, p. 244; *Delisle* (p. 133, 134), corrige la date donnée par *Martène* (octobre 1274) en celle du 15 mai 1275.

pape de cette démarche, quelque temps après, il n'attaquait disait-il, que ses « *subditi, servi et submanuales* » qui ne voulaient pas se conformer à l'union prescrite par le concile de Lyon (1).

Au commencement du printemps 1275, il envoya en Thrace un grand nombre de mercenaires sous son frère Jean Paléologue et Alexis Caballarios (2). En même temps, pour soutenir l'armée et pour empêcher Charles d'envoyer d'autres renforts en Achaïe, il fit partir Philanthropénos avec une flotte de 73 voiles. Jean le Bâtard, forcé de reculer devant cette armée nombreuse, s'enferma dans la ville de Néopatrai (3), où il fut aussitôt assiégé. La prise de la place semblait certaine, mais « la guerre a ses pièges » comme dit Cicéron (4). Jean le Bâtard, déguisé en nègre, réussit à se glisser à travers le camp ennemi et à gagner Thèbes. Là, Jean de la Roche, duc d'Athènes, lui donna trois cents cavaliers francs, avec lesquels il tomba sur l'infanterie byzantine. Les Comans, pris au dépourvu, ne pensèrent qu'à fuir. Leur commandant put sauver seulement une petite partie de ses troupes, en battant en retraite sur Drimiane (Démétriade) (5), où il s'embarqua sur huit vaisseaux. Il fut attaqué par douze navires qu'avaient équipés les seigneurs lombards de Négrepont et auxquels s'étaient joints des Crétois. Filippo Sanudo, qui commandait les Lombards, brisa la ligne des Grecs, dont quelques vaisseaux furent poussés par le vent sur la plage. Mais Jean Paléologue, avec d'autres équipages, reprit l'attaque; les Lombards furent écrasés; Guglielmo II dalle Carceri périt; son frère

(1) *Ogerii Protonotarii relatio* : Wadding, *Ann. Min.*, 1279, n° 4; Bûchon, *Livre de la Conquête*, en note p. 261. Jean Ange était, en principe du moins, feudataire de l'Empereur; supra chap. IX, p. 89.

(2) Pach. (p. 324) parle de 40.000 Comans, outre deux corps de cavalerie; il exagère sans doute : Grég., IV, 9, p. 110-112; Hopf., p. 302-303.

(3) Capitale de la Thessalie, aujourd'hui Hypati (près de Thermopylae).

(4) « Πολέμου τὰ κενά » : lettre de Cicéron, écrite de Bithynie, parlant de sa campagne sur le Mont Amanus. Il emprunte la phrase à Thucydide.

(5) Grég., IV, 9, p. 112; Pach., IV, 31, p. 324-326; Sanudo, *Chron.*, p. 567-568.

Francesco, Filippo Sanudo et beaucoup d'autres encore, furent faits prisonniers par les Byzantins (1).

Michel, détourné de son premier projet en Thessalie, changea avec la fortune et s'embarqua dans une grande guerre de restauration à Nègrepont et dans l'Archipel. Comme la flotte vénitienne, occupée à réprimer la révolte des frères Georges et Théodore Gortazi en Crète (2), ne pouvait secourir les autres possessions de la République en Orient, il envoya, en 1276, Licario (3), créé amiral et grand-duc, avec l'ordre d'attaquer la forteresse de Carystos, dont le seigneur, Othon de Cicon, était un des plus riches barons de l'île; après un long siège, Licario se rendit maître de la ville et saccagea toute la côte (4). L'Empereur, joyeux de ce succès, non seulement maria son amiral à une riche Grecque, mais encore lui céda en fief toute l'île de Nègrepont, avec une garde de deux cents chevaliers. Licario poursuivant une première victoire remportée sur les « trois seigneurs », se rendit peu à peu maître (5) de toute l'île. En même temps, il fit des conquêtes dans l'Archipel: il s'empara de Scopèlos et amena prisonnier à Constantinople le seigneur Filippo Ghisi, dont la devise avait défié la fortune : « major sum quam cui possit fortuna nocere ». Il se rendit maître également d'Ios et d'Anaphne, des îles au sud du Péloponèse, Cérigo et Cérigotto, et, non sans difficulté, de Lemnos (Staliméni), ainsi que de Céos, Sériphos, Astypalái, Santorin (Théra), Thérasia; la flotte byzantine dominait dans la mer Egée.

Enfin, en 1278, dans une attaque contre la ville de Nègrepont, il fit prisonniers Jean de la Roche, duc d'Athènes, venu au secours des « trois seigneurs » et que la goutte empêcha de fuir, et son propre frère devenu son adversaire (6).

(1) Rodd., p. 291; Hopf., p. 303.

(2) Où ils avaient massacré le duc Marino Zeno; Laurent de Monacis.

(3) Supra, chap. IX, p. 90.

(4) Rodd., p. 292-293; Heyd., p. 594 et suivantes.

(5) Entre 1276 et 1278 : Rodd., loc. cit.

(6) Rodd., p. 294; les dernières places en 1278.

Michel ne se contenta pas de ces attaques dans l'Est; il envoya son armée et sa flotte contre les Latins en Albanie. Les troupes grecques recommencèrent le siège de Durazzo, au mois de septembre 1275. La flotte, augmentée de nombreux corsaires, coupait les communications avec l'Italie et força le vicaire général de Charles à demander des vaisseaux de guerre à la Sicile (1).

Mais le succès des Grecs ne pouvait continuer que grâce à l'intervention du Saint-Siège en leur faveur: en réalité, Grégoire ne tenait pas à faire échouer Charles au profit de Michel, qui ne respectait guère l'armistice; il voulait seulement montrer à Michel qu'il n'avait pas eu tort de se fier à lui. L'union avec les Grecs faisait partie de sa politique mondiale; c'était la condition préalable du ralliement de tous les peuples chrétiens pour reprendre la Terre Sainte. Il ne s'attendait pas à rencontrer une forte opposition nationale à Byzance et croyait, en 1275, être parvenu à établir la paix qu'il désirait entre les Grecs et les Latins; une nouvelle ambassade de Paléologue, arrivée à Rome quelques jours avant sa mort (le 10 janvier 1276), lui assura de nouveau que les Byzantins feraient la croisade (2), et il put croire qu'ils tiendraient mieux leur promesse que les Latins n'avaient tenu la leur en 1203-1204. Michel, bien entendu, n'avait nulle intention de s'engager dans une guerre contre le sultan d'Égypte, avec qui il était en bonnes relations (3) et dont il connaissait la puissance; mais il voulait devant le monde chrétien avoir l'air d'aider le pape.

Pendant les deux années qui suivirent la mort de Grégoire X, Charles regagna son influence sur la politique du Saint-Siège. Le 15 janvier 1276, il écrivait à un de ses officiers pour motiver ses besoins d'argent: « Etant à Rome, je dois longtemps attendre l'élection du nouveau pape et je suis obligé de dépenser beaucoup d'argent » (4). Son

(1) *Arch. Stor. It.* Vol. XXII, p. 380-381; lettre du 30 septembre 1275, du vicaire général, Guillaume de Bernardo, à Toucy. Celui-ci ne devait pas quitter la ville « quousque exercitus Palaeologi de partibus Durachii discesserit et se abinde prolongaverit ».

(2) Martène, p. 224, n^{os} 1 et 2.

(3) *Infra*, chap. XIV, p. 149.

(4) *Reg. Ang.*, ed. Riccio, dans *Arch. Stor. It.*, vol. XXV, p. 21.

argent, ni son temps ne furent perdus: Pierre de Tarentaise, devenu pape le 21 juin 1278 sous le nom d'Innocent V, raffermir la position de Charles en Italie, en le nommant sénateur romain et chancelier du royaume de Toscane.

Repris néanmoins par l'idée d'une croisade universelle, Innocent V ne favorisa pas d'abord les projets de Charles sur la Grèce, dans la crainte que Michel, attaqué à Byzance, ne renonçât à prendre part à l'expédition contre les Turcs (1). Mais, six mois après son élection, obsédé par Charles, qui s'attacha à ses pas pendant tout son pontificat (2), il ne parlait plus de l'union religieuse; ce n'était plus un pape réclamant sa primauté, mais un client du roi de Sicile, qui, pour obtenir l'armistice dont son patron avait besoin, se proposa comme arbitre en Romanie, prêta Hieronymos au roi pour lui servir de plénipotentiaire, négocia une trêve avec l'Empereur (3), et fit la sourde oreille quand celui-ci se plaignit de l'alliance entre Charles et Jean Ange. Incapable de détourner Charles de son entreprise, il en avertit du moins Michel (4). Il lui écrivit d'accepter l'armistice: « l'Empereur ne doit pas laisser régler ce différend par les armes, mais s'arranger à l'amiable avec son adversaire grâce à l'intervention du pape: s'il hésite, il sera dépouillé de son royaume » (5). Ainsi le Saint-Siège, après avoir imposé l'union des Eglises en menaçant Paléo-

(1) Lettre N° 2 à Paléologue (Martène, p. 246 et suivantes): il ne veut pas que la part de Paléologue dans la croisade « eidem unionis negotio ex dissensione, quam temporalium inducit occasio, detrahatur in aliquo ».

(2) *Itinéraire de Charles d'Anjou*; Durrieu, vol. II, p. 179-180.

(3) *Arch. Stor. It.*, vol. XXV, p. 38; le 28 mai 1276.

(4) Dans les instructions aux ambassadeurs (Martène, p. 253-6), ceux-ci doivent rapporter que le pape, « ad tollendam etiam quoad temporalia omnem dissensionis et turbationis materiam aciem suae provisionis extendens, nihil eidem imperatori celat, nihil operit, sed omnia illi aperit manifesta »: à savoir le plan de la guerre de Charles.

(5) *Revera expedit ut praemissa negligentiae non exponas. Nisi enim adeo efficaciter respondeatur et cito, praedicti principes (Philippe et Charles) sibi reputantes illudi, nullo modo paterentur, ut asserunt, se instantis temporis commoditate, quam procul dubio non modicam aestiment, defraudari. Nec nos ipsis suum permissis remediis prosequi sine iuris iniuria prohibere possumus.* Martène, loc. cit.

logue d'une attaque de Charles et en lui promettant sa protection, le menaçait maintenant de la guerre s'il ne cédait pas dans les affaires temporelles aussi bien que dans les spirituelles et s'il ne renonçait pas à la meilleure partie de son royaume.

Innocent pensait sans doute aider l'empereur grec dans la mesure de son pouvoir; mais à quelle dures conditions? L'Empereur grec personnellement devait s'engager par serment à observer les articles du Concile de Lyon. De plus le clergé entier devait jurer à haute voix de se conformer aux articles de foi et de ne pas prêcher contre l'union, mais au contraire d'instruire le peuple dans la religion catholique et de chanter le credo avec le « filioque ». De son côté, Innocent promit de laisser aux églises grecques leur rite, en tant que celui-ci ne portait pas préjudice au rite latin. Les ambassadeurs devaient visiter les villes principales de l'empire, pour s'assurer que les articles étaient observés (1).

Le pape mourut peu après le départ de l'ambassade (juin 1276). Adrien V ne régna qu'un mois. Son successeur, le Portugais Pierre Julien, Jean XXI, quoique moins favorable à Charles que ne l'était Innocent, appuya ses demandes auprès de Paléologue.

La position de Michel était extrêmement difficile. L'union ne lui assurait pas la protection promise; mais une rupture avec Rome dans cette crise unirait contre lui tous ses ennemis; d'autre part, le clergé grec, devenu presque intraitable sur la question de l'union, serait encore plus irrité par l'insistance du Saint-Siège sur le serment. L'Empereur trouva une autre solution: il obligea le synode à écouter les ambassadeurs; ensuite, il jura lui-même de rester fidèle à l'union et fit signer le document par les membres du parti latinisant (2); quant à la signature des autres prêtres, elle fut falsifiée par un notaire (3); après quoi, une lettre de Beccos confirma au pape la sincérité de l'Eglise grecque et le

(1) Lettre d'Innocent à Paléologue, Martène, p. 248-249; au clergé grec, p. 249-251; à Andronic, p. 251-256.

(2) Pach., p. 456-458.

(3) Pach., p. 461-462; Rayn., 1277, § 5.

dévouement corps et âme, du patriarche à l'union (1), Jean XXI mourut le 16 mai 1277; malgré l'activité avec laquelle Charles combattit les cardinaux antifrançais, le choix tomba sur Jean Gaetani Orsini, qui, sous le nom de Nicolas III, monta sur le trône le 25 novembre 1277 (2). Mais, avant d'examiner le rôle qu'il joua, il faut parler des événements qui se passaient en Orient.

Le prince d'Achaïe n'était plus le champion des seigneurs latins; les procès qu'ils avaient entre eux et avec lui à propos d'héritages, l'avaient éloigné de leur suzerain; affaibli par l'âge et privé par la mort des héros de la conquête, il ne pensait qu'à défendre contre les Grecs son territoire fort réduit (3) dans une guerre d'escarmouches continues (4). En 1276, il est vrai, il avait envoyé une expédition sous la conduite de Geoffroi de Bruyères contre les Byzantins à Scorta; mais Bruyères, tombé malade, mourut, et l'armée, décimée par le froid, dut battre en retraite (5). Charles, qui continuait à envoyer des troupes en Grèce, n'était pas encore prêt à une campagne sérieuse. Venise, découragée par les longs préparatifs de Charles et par les succès de Licario, renouvela le 19 mars 1277, la trêve avec Paléologue (6).

Michel profita de ces circonstances pour attaquer de nouveau Jean Ange qui rassemblait insolemment les prêtres schismatiques (7), et qui devenait redoutable par son alliance avec Charles et les Latins : il espérait écraser du même coup avec Jean la résistance latine et le schisme grec. En 1277, au moment où son amiral Licario faisait, à l'aide

(1) Rayn., 1277, § 34-39. Beccos, après avoir lutté d'abord contre l'union, avait ensuite travaillé à l'imposer; il fut, à la mort de Paléologue, obligé de changer encore de parti, de brûler ses livres et de se dédire.

(2) Norden, p. 580.

(3) Nivelet et d'autres villes avaient été rendues aux Grecs, Vélégosti avait passé par héritage au duc d'Athènes : Hopf, p. 294.

(4) Hopf, loc. cit.

(5) Sanudo, fol. 6; *Livre de la Conquête*, p. 235-237; *Chron. de Morée*, v. 5827-5902.

(6) Tafel et Thomas, III, p. 134.

(7) Supra, chap. XI, p. 122.

de mercenaires espagnols et catalans (1), un dernier effort pour prendre la capitale de Négrepont (2), l'empereur envoya contre le despote de Thessalie une armée commandée par Jean Synadénos et Michel Caballarios (3). Ils occupèrent les villes de Drimiane (Démétriade) et d'Halmyros, au nord de Néopatrai, et saccagèrent le pays. Mais à la vue de Jean Ange à Pharsale, les soldats byzantins, peu disposés à se battre contre leurs correligionnaires, se laissèrent vaincre : Caballarios, qui avait cherché à fuir, tomba de cheval et périt, tandis que son collègue Synadénos fut fait prisonnier (4). Cette défaite mit fin aux combinaisons de Michel; Licario abandonna le siège de Négrepont et rentra à Constantinople avec ses prisonniers; il reçut le titre de grand connétable à la place de Caballarios et, peu après, à la mort de Philanthropénos, devint commandant en chef de la flotte; puis tout à coup, sans qu'on puisse expliquer comment, il disparaît de l'histoire (5).

En résumé, de 1274 à 1278, dans les quatre années de son entente avec Rome, Michel, malgré les deux échecs subis contre Jean Ange, avait su non seulement protéger sa capitale contre Charles d'Anjou, mais encore étendre son empire en Roumanie aux dépens des seigneurs latins.

(1) Les Catalans sont ici mentionnés pour la première fois dans l'histoire byzantine; Rodd, p. 296.

(2) Sanudo, *Istoria de Romania*, p. 125; 1277-1278.

(3) Jean Paléologue, frère de l'Empereur, avait été disgracié à cause de sa défaite à Néopatrai en 1275; Pach., p. 524.

(4) Rodd., p. 297; Hopf., p. 306; Tafel et Thomas, III, p. 200; Pach., p. 412; Grég., p. 145.

(5) Rodd., loc. cit.

CHAPITRE XIII

EXPÉDITION DE SULLY ET VÊPRES SICILIENNES (1278-1282).

Si Michel avait subi de la part de Jean Ange, son feudataire rebelle, des défaites humiliantes, il pouvait espérer du souverain pontife le plus utile des secours. Nicolas III (1) aspirait de nouveau à jouer le grand rôle dans la politique mondiale qu'avait espéré jouer Grégoire X; son ombre dit à Dante :

« Sappi ch'io fui vestito del gran manto;
E veramente fui figliuol dell'orsa (2),
Cupido si per avanzar gli orsatti,
Che su l'avere, e qui me misi in borsa. »

(Inferno, Canto XIX, 69-72.)

Préoccupé surtout des intérêts temporels de l'Eglise, il profita de ce que Charles d'Anjou et Rodolphe de Habsbourg se disputaient le royaume d'Arles pour les opposer l'un à l'autre : sans donner à Rodolphe la place de Charles dans le Nord, il les amena tous deux à le reconnaître comme l'arbitre de l'Italie (3). Dans sa politique orientale, il se proposait de tenir de la même façon la balance égale entre Charles et Paléologue.

Mais Michel sut le gagner à sa cause, comme il y avait gagné Grégoire X. Il lui représenta que, si ses adversaires religieux, les Grecs schismatiques, s'unissaient à Charles,

(1) Monté sur le trône le 25 novembre 1277, supra, chap. XII, p. 132.

(2) Il s'appelait Jean Gaetani Orsini : Sanudo (chez Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 138) dit qu'il « aspirava alla monarchia del mundo ».

(3) Norden, p. 603.

à Eulogie, à Jean Ange, à Nicéphore d'Épire et à ses autres adversaires politiques, ils le détruiraient certainement et qu'avec lui disparaîtrait le principal facteur de l'union des Eglises. A une ambassade du pape, qui renouvelait la demande de Jean XXI (1), il répondit en demandant à son tour la protection du pontife contre ses moines schismatiques soutenus par Charles d'Anjou (2). Nicolas fut touché par cette considération; il désirait d'ailleurs en ramenant la paix étendre son autorité sur toute la Romanie : il offrit donc son intervention. Dans une lettre à Charles, datée du 18 octobre 1278, il lui fit savoir que lui-même renouvelait avec l'empereur les négociations pour la paix commencées par Innocent V, tandis que Charles, d'accord avec Philippe (3), devait faire des arrangements pour un armistice; il ajoutait que « l'occupation actuelle de Constantinople n'était pas un obstacle aux négociations; mais que Charles devait se présenter avec les émissaires de Paléologue et de Philippe devant le pape, et reprendre l'œuvre de bonne volonté, sous l'inspiration de Dieu (4) ». Par la force de son caractère plus encore que par sa politique, Nicolas sut imposer dans une certaine mesure sa volonté au puissant roi de Naples, établir ses droits en Italie centrale et prendre Byzance sous sa protection (5). Paléologue dès lors put compter sur Nicolas plus sûrement qu'il n'avait compté sur Grégoire, pour détourner le danger de l'Occident. On verra plus loin le fruit de cette entente : pour le moment, Michel en profita pour s'occuper des affaires de Bulgarie.

Dans l'automne de 1277, le tzar bulgare, Constantin Tech, était tombé de cheval; obligé de rester au lit avec une jambe cassée, il avait laissé le gouvernement dans les mains

(1) La demande du serment personnel : supra, chap. XII, p. 164.

(2) Pach., VI, 14; Rayn., 1278.

(3) Empereur titulaire de C.P.

(4) « Ita quod ei vel tibi sedationis ipsius impedimentum non valeat imputari; sed et, cum apocrisiarios eiusdem Paleologi... venire contigerit eiusdem imperatoris Ctani (Philippe), et tuis nuntiis ad hoc concurrentibus coram nobis, libere in negotio et efficaciter auctore Domino procedatis. » Hartène, p. 275-276.

(5) Grég., V, 1, p. 123; Norden, p. 604; Ranke, *Weltgeschichte, Textausgabe*, vol. VI, p. 319.

de son épouse Marie, la nièce de Paléologue. Celle-ci, pour assurer le trône à son fils Michel, fit assassiner le fils du premier lit, Jacques Svetslav, qu'elle avait d'abord reconnu comme héritier (1). En même temps, les Tartares envahirent le pays au Nord. Tirant parti des troubles du royaume, un paysan soldat, appelé par les Grecs Lakhanas ou « Mangeur de Légumes (2) », se mit à la tête d'une révolte, battit et tua le roi (décembre 1277), épousa la reine à moitié consentante et monta sur le trône, au commencement de 1278 (3).

A cette nouvelle, Michel se rendit à Andrinople dans la pensée d'entrer en relations avec Lakhanas (4); puis, changeant d'avis, il envoya de Thrace une armée pour rétablir en Bulgarie l'ancien ordre de choses. Il invita Nogaya à attaquer Lakhanas en même temps du côté du Nord. Mais l'usurpateur, après avoir repoussé les Tartares, mit en fuite les Byzantins. Pour détacher les seigneurs de sa nièce, Michel fit nommer roi des Bulgares Jean Mytzès, petit-fils de leur ancien roi Asan, et reçut son serment de fidélité; il lui donna en mariage sa fille Irène, gagna par des cadeaux d'autres seigneurs bulgares et appela encore Nogaya à son aide (5). Au commencement de 1279, le chef tartare fit prisonnier Lakhanas et écrasa son armée. Entre temps Asan, appuyé par les Grecs, s'était rendu maître de Tirnovo (6). La reine Marie et son enfant furent envoyés à Andrinople au Basileus Paléologue, qui les fit enfermer comme prisonniers d'Etat. Asan et Irène furent proclamés les souverains légitimes. Suivant le conseil de Michel, Asan

(1) Pach., VI, 3, p. 430; Jirecek, *Geschichte der Bulgarem*, p. 275-276.

(2) Pach., p. 431 dit : « Κορδοκούδας κεκλημένος, τὸ δ' ὄνομα ἢ Ἑλλήνων γλῶσσα εἰς λάχανόν ἐκλαμβάνει καὶ λαχανᾶς ἐντεῦθεν φημίζεται » Conjecture de Sreznevski (*Russkaja Beseda* 1857, vol. II) « βορδοκουδας = bridokva (bulg.) = laitue (fr.). » Jirecek, p. 276, note 21, qui l'appelle Ivajlo.

(3) Pach., p. 433; Grég., I, 3, p. 130.

(4) D'après Jirecek, p. 277.

(5) Pach., loc. cit.; Jirecek, p. 277.

(6) Pach., p. 446 : « Πολλᾶς μὲν οὖν ταῖς ἀμφὶ τὸν Ἀσάν δυνάμεις περιεστοιχίζετο ».

donna sa sœur au grand seigneur bulgare Terter (1); mais Terter trahit son maître; Asan se sauva auprès de Nogaya, où il rencontra Lakhanas, qu'on avait cru mort. Nogaya se fit arbitre entre Lakhanas et Asan et rendit le jugement en faveur de ce dernier : le prétendant Lakhanas fut égorgé en prison (1280).

Murinos, envoyé avec dix mille hommes pour restaurer Asan, fut mis en déroute par Terter, le 17 juillet 1280 (2); dans une seconde bataille à Srêdna Gora, le 15 août, Apri nos eut le même sort (3). Terter se rendit facilement maître du pouvoir et se fit couronner tzar vers la fin de 1280. Jean Asan se réfugia à Constantinople, que ses descendants habitaient encore en 1453 (4). Bien que Terter soit entré en relations avec Charles, il ne sembla pas qu'il lui ait apporté une aide importante (5).

En 1278, Villehardouin était mort, un an après son gendre et héritier désigné Philippe (6), fils de Charles d'Anjou. Charles, substitué à son fils, devint prince d'Achaïe et seigneur-lige de la Romanie; l'événement semblait menaçant pour Paléologue: en réalité, il lui fut favorable. Galéran d'Ivry, nommé gouverneur d'Achaïe au nom de Charles (1278), rencontra beaucoup de difficultés: les habitants grecs se révoltèrent; l'exécution du testament de Villehardouin, qui avait légué une grande partie de ses biens à l'Eglise, entraîna des malentendus avec les membres du clergé; les troupes n'étaient pas payées; et la guerre d'escarmouches continue (7) avec les gouverneurs grecs de Monembasia ren-

(1) Georges Terterij Rakovski : *Pomenik, Terterija Strarago Asen*, p. 52; Pach., 465.

(2) Pach., p. 466; Jirecek, p. 279.

(3) L'endroit mentionné par Pachymères « Κατὰ τὸν ἐξω ζόγον » est identifié par Jirecek, loc. cit.

(4) Jirecek, loc. cit.

(5) Ibid. Pour l'alliance, voir Jirecek, p. 280; Makusev, vol. II, p. 28; Hopf., p. 329.

(6) Son fils Philippe avait épousé Isabelle, fille de Villehardouin. *Arch. Stor. It.*, p. 433; Hopf., p. 294; supra, chap. VIII, p. 85.

(7) A l'exception d'une courte trêve, en 1281, pour échanger des prisonniers : Rodd., p. 257.

daît presque impossible la culture de la terre (1). Les Byzantins purent ainsi étendre leur territoire (1279-1280) le long des côtes et jusqu'en Arcadie, où ils battirent encore le général de Charles (2). Mais si Michel triomphait dans l'Archipel, en Négrepont, dans le duché d'Athènes (3) et en Achaïe, la cause angevine, appuyée par Jean Ange en Thessalie et par Nicéphore en Epire, gagnait des forces chaque mois. En 1278, Charles avait nommé Hugues le Rousseau de Sully capitaine général et vicaire d'Albanie, de Durazzo, de Valloma, de Syboto et de Corfou : Hugues était un géant aux cheveux roux, plein de vaillance et d'expérience militaire, qui avait été le compagnon de Charles dans sa marche contre Manfred. Son énergie était la meilleure garantie de la suprématie franque en Romanie (4). Il reconstruisit Durazzo, détruit par un tremblement de terre (5), et, par l'intervention de Roger, archevêque de San Severino, et de Louis de Roerio, obtint de Nicéphore Buthrinto, port de Bérat. Celui-ci, non seulement prêta serment de fidélité, mais donna son fils en gage. Buthrinto, Syboto et Bonizza furent aussitôt occupés par les troupes siciliennes. Sully établit son quartier général à Canina, près de Durazzo, et prit toutes les dispositions nécessaires pour commencer la campagne dès l'arrivée des renforts. En Italie, Charles hâta ses préparatifs; il rappela aux Vénitiens que la trêve avec Paléologue avait expiré en mars 1279 et que leurs galères de Négrepont devaient attaquer les Grecs (6). Michel, devant cette menace, chercha en Occident un autre contre-

(1) Hopf., p. 266-267. Ivry fut remplacé en 1280 par le maréchal Filippo di Lagonessa, par suite des plaintes des prêtres.

(2) Saba Malaspina, dans *Muratori*, p. 860.

(3) Jean de la Roche, duc d'Athènes, amené prisonnier à C.P., fut bien accueilli par Paléologue, qui lui proposa sa fille en mariage. Le duc s'excusa, alléguant son âge; il jura cependant de garder la paix et, sur le paiement de trente mille solidi de rançon, rentra dans ses terres. Il mourut (1280) peu après son retour, et son frère et successeur Guillaume ne se tint pas engagé envers les Grecs. Rodd., p. 298.

(4) Hopf., p. 323.

(5) *Reg. Ang.*, N° 31 (1278 D), fol. 58 v.

(6) Au mois de janvier 1280 : *Arch. Stor. It.*, vol. II, p. 199; *Reg. Ang.* N° 38 (1278 B), fol. 29 v.

pois à son adversaire. Les Génois fixés dans son empire, entre autres un certain Benedetto Zaccaria (1), le mirent en relation avec Pierre d'Aragon. La haine de l'étranger, contenue à Naples par la présence de Charles, était exaspérée en Sicile par un conspirateur de génie, Jean de Procida : Michel lui promit, en 1279 (2) cent mille onces d'or pour soulever l'île et la donner à Pierre. Procida, muni des lettres de l'empereur, obtint de Palmieri Abbate, d'Alaimo de Lentini et d'autres barons siciliens un engagement écrit envers Pierre d'Aragon. Il revint ensuite en Italie, révéla secrètement à Nicolas III, dans son château de Suriano, comment l'Aragonais, aux frais de Paléologue et avec des forces siciliennes, devait enlever l'île à Charles d'Anjou; et il obtint du pape, inquiet par la puissance et irrité par l'insolence de Charles (3), qu'il écrivît au roi d'Aragon la lettre suivante :

« Au très chrétien roi, notre fils Pierre d'Aragon, le pape Nicolas III. Nous te mandons notre bénédiction, avec une sainte recommandation, qui est que, nos fidèles de Sicile étant tyrannisés et non bien gouvernés par le roi Charles, nous te demandons et commandons d'aller et seigneurier pour nous dans l'île de Sicile et sur les Siciliens, en te donnant tout le royaume à prendre et à maintenir, comme fils conquérant de la Sainte Mère l'Eglise Romaine. Donne créance à Messire Jean de Prochyta, notre confident, et à tout ce qu'il te dira de bouche. Tiens caché le fait, afin qu'on n'en sache jamais rien. Et pour cela je te prie qu'il te plaise commencer cette entreprise et ne rien craindre de qui voudra t'offenser (4). »

(1) Son frère Manuel avait prêté de l'argent à Paléologue. En échange, il reçut de l'Empereur la ville de Phocée (près de Smyrne), et il fit une fortune colossale par le commerce de l'alun. Pach., VI, p. 420. Hopf., art. *Giustiniani*, dans Ersch et Grüber, vol. LXVIII, p. 310.

(2) Procida (ou Prochyta) de la maison des Hohenstaufen, avait été chassé de ses terres en Sicile : Bûchon, chroniques dans le Panthéon littéraire (Paris 1840). *Conspiration de Jean Prochyta*, p. 737-738.

(3) D'après Procida (p. 739) il ne payait pas le cens, la redevance annuelle à l'Eglise.

(4) Procida, p. 740.

Cette lettre enlevait à Charles les fiefs ecclésiastiques, comme Urbain IV les avait enlevés à Manfred, et les offrait à Pierre, qui les accepta (1). A Viterbe, Procida retrouva le pape, qui lui dit : « Va-t'en en Sicile et dis-leur de ma part et de celle de Paléologue qu'ils s'empresment de sortir des mains du roi Charles et de sa seigneurie sur ma parole, et je les aiderai secrètement (2). » De retour à Constantinople, Procida raconta le succès de son ambassade à l'empereur; celui-ci lui donna trente mille onces d'or pour Pierre, dont il demanda la fille en mariage pour Andronic (3). Mais, avant que Procida pût regagner l'Espagne, il apprit la mort du pape, le 22 août 1290; Charles se trouva libre de poursuivre sa politique ambitieuse en Romanie, et son capitaine général ne laissa pas échapper l'occasion.

Sully avait rassemblé toutes les troupes angevines, deux mille cavaliers francs et sarrasins bien armés, et six mille fantassins, en outre provisions, tentes, charpentes pour les machines de siège, feu grégeois et argent. Avec cet armement, il se dirigea contre Bérat, devenu une grande ville byzantine (4); il y arriva au mois de septembre 1280 (5). Le gouverneur de la ville, Michel Ange, frère de Jean, mais gendre et allié de l'empereur (6), ne tarda pas à lui demander du secours.

Paléologue, très étonné, demanda comment on avait pu transporter tant d'ouvriers et de machines de siège sans qu'il s'en aperçût; il ordonna des prières publiques pour la sécurité de l'empire et, résolu de repousser la première grande attaque des Français avec toute son énergie, envoya ses meilleures troupes tartares, sous la conduite du grand domestique Michel Tarkhaniote, du grand stratopédarque

(1) Pierre, roi d'Aragon et de Catalogne, époux de Costanza, fille de Manfred, bien que très prudent, avait tout naturellement des dessein sur la Sicile; cf. Rodd., p. 269.

(2) Ibid., p. 741.

(3) Paléologue le fit embarquer, accompagné par un chevalier lombard de sa cour nommé Accardo. Ibid., p. 742.

(4) Cette ville, la capitale de l'Albanie, dont le port était Buthrinto, appartenait à Paléologue depuis 1274 : supra, chap. XII, p. 157.

(5) Hopf., p. 324.

(6) Voir le tableau généalogique.

Jean Synadénos (1) et de l'eunuque Andronic Aionopolite, au secours de la ville assiégée (2). Celle-ci, située sur une colline, avait été bien fortifiée. Sully, campé en face sur l'autre rive du fleuve Polnia (3), venait de recevoir des renforts de la Pouille, à savoir trois cent vingt sergents pour la protection de Durazzo et trois cents archers pour le siège (4). Dès le mois de novembre, il franchit le fleuve, plaça son camp sur une autre colline et attaqua la ville avec ses machines de jet. Cette tactique plut à Charles, qui lui écrivit le 7 décembre de prendre Bérat d'assaut ou par bataille rangée et non par la faim (5) : Giovanni Scotto à Durazzo et Baux à Vallona devaient lui envoyer de nouvelles armes; Charles lui envoya aussi un médecin, de l'argent et d'autres troupes sarrasines. Au mois de février, Sully se rendit maître de tout le pays à l'entour et commanda à son chambellan de percevoir les impôts sur les habitants (6). Quelques semaines après, Tarkhaniote avec son armée s'approcha de la ville, tout en restant sur la défensive, et réussit à introduire des provisions au moyen de radeaux pendant la nuit. Une petite troupe sortie du camp latin à la rencontre des Grecs sous la conduite du maréchal Polisi, fut entièrement massacrée ou capturée. Peu après (3 avril 1281), Sully lui-même, malgré cette leçon, traversa le fleuve accompagné de vingt-cinq cavaliers pour faire des reconnaissances (7). Les Grecs feignent d'abord la fuite; puis ils entourent le géant isolé des siens, tuent son cheval, et le font prisonnier. Encouragés par ce premier succès, ils accourent de tous côtés, se jettent sur les Latins, venus au secours de leur chef et gênés par leur armure et leurs vêtements mouillés, et les forcent à retra-

(1) Il paraît que Synadénos avait été libéré par Jean Ange, supra, chap. XII, p. 133.

(2) Pour tout ce récit, voir Pach., V, ch. 32-33, p. 509-515; Grég., V, 6, p. 146-148; Hopf., p. 324 et suivantes.

(3) Ou Booses : appelé aussi Asumes par Pachymères, loc. cit.

(4) *Reg. Ang.*, N° 41 (1281 A), fol. 41-42 r. v.

(5) *Reg. Ang.*, N° 40 (1280 C), fol. 43.

(6) *Reg. Ang.*, N° 41 (1281 A), fol. 47 v.

(7) D'après Hopf.; Pachymères prétend qu'il avait peur d'être coupé de sa base.

verser le fleuve. A cette vue, le reste des troupes angevines, pris de panique, jette ses armes et se sauve vers Canina, non sans pertes (1).

Ce fut une grande victoire pour les Byzantins : Bérat fut délivrée; toute l'Épire, dominée par cette ville et par Janina, retomba dans leurs mains; Sully, traîné en triomphe à Constantinople, expia sa témérité par des années de captivité dans une prison grecque (2).

Mais son successeur, Giovanni Scotto, garda Durazzo, Canina, Vallona, Buthrinto, Syboto et Chimara; de plus, il reçut de l'Italie vaisseaux, argent et provisions pour la reprise du territoire perdu (3). Car Charles, loin d'abandonner son projet, s'y attachait toujours plus fortement. Ses intrigues au collège des cardinaux lui avaient si bien réussi que sa créature, Simon de Brie, avait été élu pape (le 22 février 1281). Celui-ci, sous le nom de Martin IV, laissa l'Église tomber sous la domination du royaume de Sicile. Il soutint l'hégémonie de Charles dans le nord de l'Italie. Ensuite, en un clin d'œil, il rompit l'union à laquelle ses prédécesseurs avaient travaillé pendant une vingtaine d'années : il excommunia Michel Paléologue comme schismatique et le déclara déchu de l'empire (4). De plus, il défendit sous la même peine à tous les princes chrétiens d'avoir commerce avec lui, et jeta en prison les ambassadeurs byzantins à Rome (5). Il aida Charles à conclure à Orvieto une alliance avec la république vénitienne et Philippe, fils de Baudoin. Le 3 juillet 1281, deux traités (6) dans le

(1) Pachymères, p. 515, ajoute « dans l'obscurité »; mais, d'après les chroniqueurs byzantins, neuf sur dix des grandes défaites se passent pendant la nuit, tandis qu'ici il semble tout à fait probable que l'événement eut lieu en plein jour.

(2) Hopf., p. 325.

(3) *Reg. Ang.*, N° 1 (1270 B), fol. 122, 172 v.; N° 44 (1282 B), fol. 22.

(4) *Bulle du 18 octobre 1281* (Rayn., 1281, § 25) : « Michaelem Palaeologum, qui Graecorum imperator nominatur, tam quam eorumdem Graecorum antiquorum schismaticorum et per hoc haereticorum, necnon et haeresis ipsorum ac schismatis antiqui fautorem denuntians excommunicationem incurrisse. »

(5) Léon, évêque d'Héraclée et Théophanès, évêque de Nicée.

(6) Tafel et Thomas, *CCCLXXV* et *CCLXXIV*, fixent le rendez-vous le 1^{er} mai 1282 dans l'île de Corfou.

même sens furent conclus à Orvieto, où le doge fut représenté par Jean Cane Dandolo et Jacques Tiépolo. L'empereur Philippe, ou Charles, ou le fils de ce dernier devait se rendre en Grèce avec le doge. Philippe et Charles auraient environ huit mille cavaliers avec une infanterie proportionnée. Le doge fournirait 40 galères. On se rencontrerait le 1^{er} avril de l'année suivante, à Brindes pour passer ensemble en Romanie (1).

En attendant, afin que les Grecs n'eussent pas le temps de se fortifier, on décida de leur faire la guerre sept mois dans l'année. Les Vénitiens s'engagèrent à fournir quinze galères; Charles et Philippe, 15 autres avec 10 transports (appelés tarides ou palandries), dont chacun porterait trente chevaux et trente hommes.

Charles se proposait de réduire Paléologue, d'installer Philippe à Constantinople et de passer en Palestine pour se rendre maître de Jérusalem, dont il s'intitulait déjà roi. La flotte devait compter cent galères de course (appelées « subtiles ») avec 20 gros navires et 200 palandries pour la cavalerie. Charles devait être accompagné de 10.000 hommes, outre l'infanterie, et de 40 comtes. Toute l'Italie prenait part à ce puissant armement, et le pape lui-même y contribuait de ses deniers. Comme avant-garde, Charles fit passer en Albanie 3.000 hommes tant à pied qu'à cheval, qui logèrent à Canina (2).

Mais avant que ce grand projet pût se réaliser, la politique de Nicolas III et de Michel produisit son fruit. Pendant deux ans (1280-1282) Pierre d'Aragon avait fait construire et équiper secrètement une flotte avec l'argent envoyé de Constantinople (3); en même temps Procida entretenait l'esprit de révolte en Sicile (4). En avril 1281, Philippe de France avait envoyé à Pierre demander le but de ses préparatifs : Pierre répondit qu'il armait contre les Sarrasins, mais qu'il ne dirait à personne où il les attaquerait. Le roi de France, peu rassuré, lui prêta pourtant 40.000 livres

(1) *Reg. Ang.*, N° 43 (1282 A), fol. 129 v.; Sanudo, fol. 10 v.

(2) Hopf., p. 326.

(3) Rodd., p. 269.

(4) Procida, p. 742-743.

tournois et prévint son oncle Charles à Viterbe. Martin IV, qui répéta la demande de Philippe, ne fut pas mieux renseigné (1). Au mois de janvier 1282 la flotte aragonaise, sous l'amiral Roger de Lauria, était prête; Procida retourna en Sicile; la révolte avait été fixée pour avril (2). Le mardi avant Pâques, Palmieri Abbate, Alaimo de Lentini, Gualtieri de Calatagirone et les autres barons vinrent à Palerme pour donner le signal de la rébellion (3). Un chevalier français maltraita une femme : les Palermitains accoururent et, criant « Mort aux Français » ! les tuèrent tous. Les barons rentrèrent dans leurs terres et répandirent la révolte; tous les Français dans l'île, jusqu'au nombre de quatre-vingt mille, furent mis à mort (4).

Charles fut frappé par ces nouvelles comme par un coup de foudre : enfoncé dans son grand dessein sur l'Orient, il ne s'attendait pas le moins du monde à une telle catastrophe. Après une consultation avec le pape et les cardinaux, il partit de Brindes avec sa nouvelle flotte, passa par Reggio, et mouilla devant Messine, où il perdit quelques temps en négociations avec les Siciliens; après quoi, il assiégea la ville.

Pierre, de son côté, agit avec la plus grande prudence : il laissa s'écouler quelques mois après les Vêpres siciliennes, puis il partit avec sa flotte pour Tunis; en route il s'empara d'une terre en Barbarie (5), où il passa quinze jours. Là, il fut rejoint par Procida, Guillaume de Messine et deux syndics siciliens, qui le prièrent de venir en Sicile. Pierre repartit incontinent, débarqua le 3 août 1282 à Trapani et passa à cheval à Palerme, où il fut proclamé roi de Sicile. Il échangea des lettres de récriminations avec Charles, qui abandonna le siège et se retira avec son armée en Calabre. Pierre envoya ensuite Roger de Lauria à Messine avec dix

(1) Procida, p. 744.

(2) Ibid., p. 745.

(3) Ibid., p. 745; cf. Bernard d'Esclot (chez Bûchon, même ouvrage), p. 629.

(4) D'après Rodd., p. 269, la veille de Pâques, le 31 mars 1282; cf. Procida, p. 745-746.

(5) Appelée Alçoyl : voir les récits de Muntaner et de Bernard d'Esclot pour cette année (1282).

galères; l'amiral attaqua les vaisseaux de Charles et les prit ou coula tous, y compris cinq galères pisanes. Enfin, au mois d'octobre, Pierre lui-même se rendit à Messine : il était maintenant en possession complète de l'île (1). Charles dut comprendre que ce qu'il avait acquis par la force sur l'invitation du Saint-Siège, lui avait été enlevé de même façon. Les Vêpres siciliennes renversèrent tous ses desseins : il allait employer pour reprendre la Sicile toutes les troupes destinées à la Romanie; la flotte vénitienne, privée de l'appui de cette armée, ne pouvait rien sans elle; d'autre part, les prétentions de Philippe, fils de Baudouin, à l'empire de Constantinople n'étaient plus prises au sérieux par les puissances d'Occident. L'orage qui avait plus de vingt ans menacé les Byzantins, s'était dissipé avant d'avoir éclaté, grâce à la politique rusée de Michel Paléologue. C'est ce qu'il avoue, ou plutôt dont il se vante, dans son autobiographie (2) : « Les Siciliens, qui n'avaient que du mépris pour le peu de forces qui restaient au roi barbare (Charles d'Anjou), osèrent prendre les armes et se délivrer eux-mêmes de leur servitude, si bien que, si j'osais dire que c'est Dieu qui prépara leur liberté actuelle et qu'il le fit par mes mains, je dirais la vérité. » *Par mes mains*, dit-il, et il a raison, car ses mains avaient fourni au roi d'Aragon et à Procida l'or sans lequel ils n'auraient ni armé une flotte ni soudoyé les Siciliens.

(1) Procida, p. 747-752.

(2) *Autobiographie*, sect. X.

CHAPITRE XIV

RELATIONS ENTRE PALÉOLOGUE ET LES PUISSANCES ASIATIQUES

Après la politique de Michel en Italie et dans les Balkans, il nous reste à parler de ses relations avec les puissances asiatiques. En Asie, comme en Europe, il chercha à s'allier au plus fort : nous avons vu déjà que, d'abord allié des Bulgares, il ne s'était pas fait scrupule de rechercher l'appui de Nogaya contre eux. Il préféra de même, en Asie Mineure à l'alliance des Turcs d'Iconium celle des Tartares, qui pendant tout son règne dominèrent en Asie.

Le grand khan Houlagou, dont on a déjà parlé (1), s'était emparé en 1260 de la ville de Martyropolis, après un siège de deux ans. Cette ville frontière, à cent kilomètres de Bitlis en ligne droite, était la forteresse avancée de la riche plaine syrienne. Toute la Syrie, sauf les provinces méridionales unies à l'Égypte, devint la proie des Tartares. Houlagou, avec une armée de 100.000 hommes, se rendit maître de Damas, d'Alep, de la Palestine, où il plaça comme gouverneur Ketbouga (2). Il continua sa marche et s'empara de tout le pays jusqu'à Bagdad, qu'il laissa en ruines.

Tous les Etats jusque-là indépendants durent se soumettre au Khan; ainsi firent Hatem, roi d'Arménie; David, roi d'Ibérie, le prince d'Antioche et d'autres. Gayad-ed-Din, malgré le secours de Lascaris, ne put échapper au même sort (3). A sa mort, en 1260, Houlagou envoya des commis-

(1) Supra, chap. II, p. 21.

(2) Il s'attacha les chevaliers templiers contre les Egyptiens : Haitboum, I, 28-32; Aboulf. Syr., 658; Salisb. (1260), raconte toutes les conquêtes des Tartares depuis Bagdad jusqu'en Pologne et en Hongrie

(3) Acrop., 69, p. 153-154; Pach., I, 9, p. 25.

saïres chargés de partager son royaume entre ses fils. A l'aîné Azz-ed-Din fut adjugé le pays de Césarée jusqu'à la frontière de la grande Arménie; son frère Roch-ed-Din reçut les terres situées entre Aksérai et la Méditerranée (1). Mais Azz-ed-Din fut bientôt dépossédé par les Tartares et se réfugia à Nicée auprès de Paléologue, au mois d'avril 1261. Michel, que le père du sultan avait accueilli au temps de sa fuite (2), reçut le fils à bras ouverts et le combla d'honneurs, disant qu'il ne voulait jamais se séparer de lui. Il donna aussi aux femmes et aux fils du sultan, plusieurs maisons à Nicée; plus tard il lui en trouva d'autres à Constantinople (3).

Mais cette amitié qui se manifestait par de si grandes démonstrations, ne l'empêcha pas d'exploiter la situation pour se rapprocher des Tartares. A l'insu de son hôte, il entra en négociations avec Houlagou, et lui promit de ne pas laisser Azz-ed-Din rentrer dans ses Etats (4). Le khan qui avait fort à faire pour garder son immense empire, trouva l'arrangement à son goût. Les Turcs d'Egypte, du reste, ne lui permirent pas d'étendre sa puissance du côté des détroits. Car Kotuz, sultan d'Egypte, dès le départ de Houlagou, reprit Damas, Alep et d'autres en ville en Palestine; mais en rentrant à Gaza, il fut tué par son esclave, qui devint sultan sous le nom de Bibars Boundocdar (1264). Bibars acheva de reprendre les villes de Palestine jusqu'à Emèse (5).

Malgré l'entente de Michel avec Houlagou, des bandes de Turcs et de Tartares faisaient des incursions sur le territoire grec. Jean Paléologue, rappelé en 1264 ou 1265 pour les repousser, se rendit en hâte dans la région du Méandre, délivra les villages assiégés (6) et chassa les Tartares des

(1) Aboulfaradah trad. Reinaud, p. 345.

(2) *Supra*, chap. III, p. 28.

(3) Pach., II, 24, p. 129-130; Grég., IV, 1, p. 82-83; Aboulfaradah Syr., 659 v.

(4) Pach., loc. cit.

(5) Aboulfaradah, trad. Reinaud, p. 351; Clément IV, Epp. II, 79. parle de la prise de Césarée (1264).

(6) Plusieurs villages avaient été occupés, entre autres Strobilo et Stradiotrachiae. Pach., III, 22, p. 221-223.

vallées du Méandre et du Caystre. Mais pendant ce temps, l'empereur son frère se faisait battre par eux en Thrace (1). Jean ayant surpris quelques-unes des villes qu'ils avaient occupées, les chefs tartares demandèrent la paix. Un traité fut conclu, qui céda aux Tartares la partie du territoire la plus éloignée des détroits, et réduisit l'étendue de la frontière en la faisant passer sur la ligne des places fortes.

Azz-ed-Din, cependant, mis au courant des négociations secrètes entre Paléologue et le khan, conclut, pour se venger, une alliance avec Tech et avec Mangou contre Byzance (2) et leur fournit de l'argent et des renseignements importants sur les mouvements des troupes grecques. Après la défaite de l'empereur par les Bulgares, Azz-ed-Din dut se réfugier auprès de Mangou en Crimée, où il mourut peu après. Ses biens de Constantinople furent confisqués au profit de l'Etat (3).

Michel, pour assurer cette frontière et rendre disponibles les troupes qu'il y entretenait, cherchait à resserrer son alliance avec le khan Houlagou. Celui-ci ambitionnait de compter l'empereur Byzantin parmi ses vassaux, lui fit demander une princesse grecque pour son fils Abaga, et Michel s'empressa de lui envoyer sa fille illégitime Marie. Quand celle-ci, accompagnée du patriarche d'Antioche, arriva à Césarée, elle apprit la nouvelle de la mort du khan, le 8 février 1265 (4). Elle allait rentrer à Byzance; mais, rassurée par les envoyés d'Abaga, qui avait succédé à son père, elle continua son voyage. Elle plut sans doute au jeune khan, car, non content de renouveler son alliance avec l'empereur grec, il se fit baptiser et épousa la princesse (5); alliance heureuse, car pendant tout le règne d'Abaga (1265-1281), Paléologue n'eut jamais à défendre la frontière asiatique. Pour assurer encore davantage l'empire de ce côté et pour protéger son commerce dans la Méditerranée, il désirait aussi s'allier avec l'Égypte; mais il risquait par là de

(1) Supra, chap. VII, p. 75.

(2) Supra, chap. VII, p. 75.

(3) Pach., III, p. 174.

(4) Aboulfaradah, trad. Reinaud, p. 355.

(5) Elle prit le nom de Doukhatan. Pach., 1, c.

compromettre son entente avec les Tartares : Boundocdar, le sultan usurpateur de l'Égypte, était en effet devenu leur ennemi. Voici comment : quand, en 1265, il reprit la lutte pour la Syrie, il avait invité le roi Hatem d'Arménie, à se joindre à lui; Hatem, loin d'y consentir, alla demander l'appui des Tartares; pendant son absence, le sultan envahit l'Arménie, la mit à sac, fit prisonnière toute la famille royale, et se retira avant le retour d'Hatem qui revenait dans son pays avec une armée mongole (1). Boundocdar comprit que, pour battre les Tartares, il lui fallait des troupes de la même race; il en trouva parmi les Mongols enlevés tout enfants sur la côte septentrionale de la mer Noire par les Tcherkesses, les Russes, les Magyars, les Alains et revendus par eux comme esclaves (2). Le sultan en acheta un grand nombre et demanda pour eux le libre passage des détroits : grand embarras pour l'empereur byzantin, qui était l'allié des ennemis du sultan, mais qui ne voulait pas refuser, à l'exemple d'Hatem, une alliance turque. En 1266, il conclut un traité accordant au sultan le droit de faire passer un navire par an (3). Il évitait ainsi d'éveiller les soupçons du khan. Le sultan fit bien passer plusieurs navires à la fois, mais l'empereur ferma les yeux, et cette entente, si lâche qu'elle fût, eut sa valeur.

La guerre de Syrie accrut la puissance de Boundocdar : en 1268, il détruisit la ville d'Antioche; en 1276, il fit de nouvelles incursions en Arménie; Léon, qui avait succédé à son père Hatem, subit une défaite humiliante (4); toute l'Asie Mineure était en danger. Abaga s'empessa de venir à son secours avec des forces considérables; mais Boundocdar avait battu en retraite. Cette même année, la reine de Bulgarie proposa au sultan l'alliance dont on a parlé. Boundocdar aurait pu facilement étendre ses conquêtes au

(1) Aboulfaradah, trad. Reinaud, p. 356.

(2) Grég., I, p. 102; Schiltberger (p. 107) dit que dans les années

(3) Pach., III, 3, p. 175; Grég., IV, 7, p. 101.

te mauvaise récolte les parents vendaient leurs fils.

(4) Aboulf., p. 359, dit que les Tartares étaient ivres. Des troupes ibériennes, 2.000 sur 3.000 périrent.

delà de l'Arménie, quand le khan se serait de nouveau retiré à Bagdad; mais une entente avec Paléologue lui était trop utile pour qu'il la sacrifiât en s'alliant avec une puissance inconnue.

Le successeur de Boundocdar (1277) suivit ses traces : les Turcs commençaient à avoir le dessus : la suprématie tartare en Anatolie touchait à sa fin; en 1280, il y eut, entre les villes de Hama et d'Emèse, une bataille acharnée mais indécise entre les Mamelucks et Mangou, frère d'Abaga, soutenu par Léon d'Arménie et les Ibériens. Les Tartares s'emparèrent d'Antioche; mais, dans une seconde bataille, Léon perdit beaucoup de monde (1). Au printemps suivant, Abaga, après avoir célébré Pâques avec les chrétiens, fut assassiné par son frère, le fanatique Ahmed qui était mahométan (le 1^{er} avril 1281). Ce fut un coup assez dur pour les Byzantins : Ahmed se fit nommer grand khan et envoya de-rechef une ambassade au sultan pour lui annoncer la paix entre les Tartares et les Musulmans (2); Léon d'Arménie, abandonné par ses alliés tartares, ne pouvait plus tenir les Turcs en échec; en 1282, des brigands turcomans et kurdes saccagèrent Ajas en Cilicie et parcoururent toute l'Asie Mineure; en même temps, la vallée du Méandre était inondée par ces hordes, qui allaient y donner naissance à l'empire ottoman (3). Michel envoya incontinent son fils Andronic avec le peu de troupes qui lui restaient (le gros de son armée n'étant pas encore rentré du siège de Bérat), pour détendre la frontière. Malgré les efforts d'Andronic, la ville de Tralles (4), assiégée par les Turcs, tomba entre les mains de l'ennemi et fut complètement détruite. Andronic consentit à reculer la frontière presque jusqu'à Smyrne, à une centaine de kilomètres. Malgré ce traité, les Turcs étaient partout et faisaient des incursions dans la région du Sangarios au nord-ouest de Nicée. Paléologue fit rassem-

(1) Aboulf., l. c.; Makrizi, II, 1, p. 48.

(2) Aboulf., l. c., 362-365, cite la lettre d'Ahmed. Pach., VI, 21, v. 472; fin du printemps 1282; Grég., V, 6, p. 142.

(3) Ertogroul, père d'Osman ou Ottman, est mort à Sughud en 1281; Phrantzès, I, 22, p. 74 et suivantes.

(4) Ville de 36.000 habitants : Finlay, *History of Greece*, vol. III, p. 380.

bler tous les soldats qu'il put trouver et se mit à leur tête : il trouva tout le pays désert et eut de la peine à y nourrir ses troupes; il repoussa les Turcs, mais ne put assurer la défense de cette région à cause de la misère et du petit nombre des habitants. La mort de Michel survint la même année. Profitant de la disparition de ce grand politique, les Turcs enlevèrent presque aussitôt le pays d'Anatolie et la plupart des îles de la côte (1).

Comme il avait, par ses alliances avec le khan et avec le sultan, protégé son commerce en Méditerranée, Paléologue avait cherché à l'étendre aussi dans la mer Noire par des ententes avec Nogaya, comme nous l'avons vu (2), et avec l'empire de Trébizonde, dont il nous reste à parler. Cet empire menait, du point de vue politique, une existence isolée; mais son commerce et surtout sa foi orthodoxe le rapprochaient beaucoup de Byzance : ses diocèses faisaient partie du patriarcat de Constantinople, et quand le synode, dans cette ville, consentit à l'union avec Rome, les évêques de Trébizonde furent contraints de l'accepter; mais leurs prêtres, d'accord avec les schismatiques de Constantinople et de Thrace, repoussaient l'union à laquelle leur gouvernement s'était engagé. Après la réunion des schismatiques par Jean Ange (1277) et leur victoire sur l'armée envoyée par Michel (3), les deux empereurs conclurent un pacte pour réprimer le schisme (4). Plus tard, en 1280, les nobles remplacèrent Georges Comnène par son frère Jean, petit-fils d'Alexis Comnène l'empereur de Constantinople en 1204. Jean ouvrit des négociations pour resserrer l'alliance avec Michel, dont il vint à Constantinople épouser la fille Eudoxie (5); le fils né de cette union succéda à son père sur le trône de Trébizonde : Michel avait réussi à ajouter un anneau à la chaîne de ses alliances.

(1) Pach., VI, 21, p. 472-474; Grég., V, 6, p. 142-144.

(2) Supra, chap. VIII, p. 80.

(3) Supra, chap. XII, p. 127.

(4) Panarète : *Histoire de Trébizonde*, chap. 5.

(5) Grég., V, 7, p. 148 et suivantes.

CHAPITRE XV

GOÛVERNEMENT INTÉRIEUR.

A la politique étrangère de Michel VIII, que nous venons d'examiner, son administration intérieure devrait faire contrepartie; mais elle est moins brillante et les chroniqueurs anciens nous donnent sur elle des renseignements insuffisants; elle sera donc ici traitée plus brièvement.

Dès le x^e siècle, grâce à l'affaiblissement du pouvoir central, il s'était formé dans l'empire des espèces de communes analogues à celles de France au xi^e : ce sont les classes moyennes (οἱ μέσοι), les petits propriétaires (οἱ πένητες) qui s'étaient associés pour résister à l'oppression des riches et des puissants; à Thessalonique, ces μέσοι sont qualifiés, dès le xi^e siècle, de bourgeois (βουργέσιοι); dans les campagnes, plusieurs villages se groupent autour d'un chef-lieu reconnu par eux (μητροχόμια). Ces communes, urbaines ou rurales, ont des chefs élus par elles, portant, suivant les localités, les noms de προεστοί, δημογέροντες, ἄρχοντες, ἐπίτροποι; leur élection se faisait directement par les membres de la commune, c'est-à-dire par l'universalité des hommes libres (1). Ces magistrats, chargés en outre de rendre la justice et de percevoir les impôts, étaient responsables devant le gouverneur de la province (ou thème), responsable lui-même devant l'Empereur.

Mais à côté d'eux, au-dessus d'eux, avait subsisté la classe des nobles propriétaires fonciers, sorte de féodalité que les Latins trouvèrent utile de conserver (2); à la tête

(1) Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, vol. II, p. 811.

(2) Voir Rodd., *passim*. C'est à ce moyen de se concilier leurs sujets grecs que Villehardouin et La Roche durent surtout leur succès. Rambaud, *L'Empire grec*, p. 259.

de cette féodalité, les hauts fonctionnaires de la cour, généraux, hauts magistrats, formaient une oligarchie de grandes familles qui possédaient des terres et des trésors immenses (1). Quelques-uns de leurs membres, groupés autour de Théodore I^{er} Lascaris, avaient constitué l'empire de Nicée (2); désignés pour les différents emplois impériaux par le génie organisateur de Vatatzès, ils formaient une administration stable sous la direction de l'Empereur; enfin, éloignés par le caractère aigre de Théodore II Lascaris, ils revinrent au pouvoir avec Paléologue (3). Michel, dès le début de son règne, avait cherché à les gagner à sa politique. A part quelques-unes qui lui restèrent hostiles, ces anciennes familles lui fournirent les titulaires des plus hauts emplois. Il rechercha surtout les services des lieutenants de Vatatzès : Acropolite fut son conseiller habituel (4); l'expérience navale de Philanthropénos lui valut plus d'une victoire sur les Vénitiens (5). Leurs offices, du reste n'étaient pas des sinécures : Paléologue exigeait beaucoup d'eux; pour la moindre faute, il les mettait en prison (6) : la volonté de l'Empereur se faisait sentir partout.

Comme dans sa politique étrangère, de même dans son gouvernement intérieur il s'attacha ses partisans par des liens matrimoniaux : les Cantacuzène, les Philès, les Tarkhaniote et d'autres grands chefs militaires étaient de sa parenté (7). De plus, il n'hésitait pas à gagner par ce moyen des seigneurs dont il comptait faire des vassaux, comme dans le cas du prince d'Achaïe, du duc d'Athènes, des Anges d'Épire et de Thessalie, et de Licario (8) : il s'accommodait ainsi de la féodalité latine, mais en l'adaptant à ses fins.

(1) Diehl, *Byzance*, p. 177-179.

(2) *Supra*, chap. II, p. 16.

(3) *Supra*, chap. III, p. 30.

(4) Il prêta serment à la place de l'Empereur au Concile de Lyon (chap. XI, p. 150), et fut chargé de nombreuses missions délicates.

(5) *Supra*, chap. VI, p. 59, chap. XII, p. 127 et *passim*.

(6) Cf. le sort de Macrénos, *supra*, chap. VII, p. 73.

(7) Voir le tableau généalogique.

(8) *Supra*, chap. XII, p. 128.

Il va sans dire que Michel choisit avant tout pour ses conseillers intimes les membres de sa famille. Il eut le bonheur de trouver dans son frère Jean, non seulement son meilleur général, mais encore un excellent administrateur, toujours fidèle et entièrement désintéressé. Jean sut adoucir les sévérités de son frère et rendre supportable son despotisme. Eulogie, au contraire, excita l'ambition de Michel, sans égard au bonheur de ses sujets. Constantin (1), son deuxième frère, et plus tard, ses propres fils reçurent de hautes charges dans l'administration, toutefois sans y apporter beaucoup de talent (2).

Tandis que Vatatzès et son fils avaient pu faire des économies importantes pendant leur règne, Paléologue eut toujours de la peine à trouver l'argent nécessaire pour couvrir les frais énormes qu'entraînait sa politique étrangère. Outre la restauration de la ville de Constantinople, où il fit renaître l'éclat traditionnel de la cour (3), il était obligé d'entretenir une grande armée et une flotte. L'armée, composée en grande partie de Tartares et de Turcs, était toujours en campagne : engagés à courts termes, le nombre des soldats variait beaucoup et est difficile à estimer; d'après ce que nous savons des campagnes importantes contre Villehardouin de 1263 à 1265, contre Jean Ange en 1275, contre Lakhanas et Terter en Bulgarie en 1279-1280, elle devait compter environ quinze mille hommes (4); si on en ajoute cinq mille pour les garnisons, on peut croire que l'armée de Paléologue, pendant les vingt-deux années de son règne, lui coûta autant qu'une armée régulière de dix à douze mille hommes, force redoutable en ce temps-là (5).

La marine, qu'il équipa avec le concours des Génois, comptait, entre 1262 et 1264, cinquante à soixante vais-

(1) Supra, chap. VI, p. 59 et suiv.

(2) En 1280, Constantin, fils puiné de Michel, fut envoyé avec une armée en Thrace : Pach., VI, 22.

(3) Supra, chap. V, p. 49. Pach., p. 162-163.

(4) Supra, chap. VI, p. 61, chap. XII, p. 127; chap. XIII, p. 137.

(5) A la bataille de Bénévent qui décida le sort du royaume de Sicile, Manfred prit l'offensive avec 3.600 cavaliers contre les 6.000 cavaliers de Charles : Oman, *Art of war*, p. 480+482.

seaux (1), c'est-à-dire, de 3.000 à 3.500 hommes. Ce nombre fut réduit par suite de la rupture avec Gênes (2); mais il dut être augmenté de nouveau en 1273 et 1274; car Pachymères parle d'une flotte de 73 voiles sous Philanthropénos en 1275 (3). A défaut de documents, il est impossible de déterminer les dépenses faites pour la marine : mais un certain nombre des vaisseaux n'étaient que des corsaires à qui le pillage tenait lieu de solde, aussi la flotte ne coûtait-elle au gouvernement tout au plus qu'un quart de ce que lui coûtait l'armée.

Les subventions et les donations secrètes pour gagner des alliances et pour diviser les ennemis, autre nécessité de sa politique étrangère, sont encore beaucoup plus difficiles à estimer. Pour ne rappeler que deux exemples, les sommes dépensées à gagner le Saint-Siège pendant les dix années de 1262 à 1272 dépassèrent toute limite : les cardinaux et leur entourage recevaient à pleines mains (4). Puis en 1279, trente mille onces d'or, on le sait, furent envoyées à Pierre d'Aragon pour équiper une flotte (5); il est d'ailleurs peu probable que Procida n'ait reçu aucune aide financière. L'hospitalité byzantine, dont Michel avait repris la tradition, devait être un lourd fardeau : les Azz-ed-Din, les Jean Asan et leurs familles étaient entretenus par le trésor impérial; en outre, chaque ambassadeur étranger venu à Constantinople, et chaque ambassadeur byzantin partant pour l'étranger, étaient chargés de cadeaux magnifiques (6).

Les frais de l'administration civile étaient aussi considérables : il fallut pourvoir d'abord à la restauration de la capitale elle-même, de ses monuments, de ses châteaux

(1) Supra, chap. VI, p. 62; Pach., p. 164; Grég., IV, 5, p. 98, ne donne pas de chiffres.

(2) Supra, chap. VII, p. 69.

(2) Supra, chap. XII, p. 127.

(4) Pach, III, 18 dit : « Ὅθεν καὶ συχνάκις μεν πρὸς τὸν πάπαν πρέσβεις, ἔξηγς καὶ δώραις ὑπήρχετο... συχναῖς γοῦν πρεσβείαις καὶ δεξιώσεσι μὴ μόνον τὸν πάπαν ἀλλὰ καὶ πόλλους τῶν καρδηανλιων καὶ τῶν παρ' ἐκείνω δυναμένων ἐξεμειλίσσετο ».

(5) Supra, chap. XIII, p. 140.

(6) Pach., *passim*.

impériaux, de ses murailles (1); ensuite au rétablissement et à l'entretien de l'ancienne bureaucratie et à la fondation des écoles avec le concours du patriarche Germain III et du professeur Holobolos (2). L'Eglise recevait sa part de libéralités : Michel non seulement restaura les temples et les couvents, mais fonda deux nouveaux monastères, ceux de Saint-Démétrios et de l'Archange-Michel (3).

Quand on considère toutes ces causes de dépenses, on se demande : où a-t-il pris cet argent? Les deux principales sources de revenus étaient l'impôt foncier et les douanes. Or, comme les immenses biens de l'Eglise en étaient exempts, ainsi que ceux des Génois (4), le premier rentrait fort mal et ne rapportait plus au trésor que des ressources insuffisantes (5). Les secondes diminuaient avec une rapidité croissante : au temps de Manuel Comnène (1143-1180), Benjamin de Tudèle évalua à 20.000 pièces d'or la recette quotidienne provenant des diverses taxes (entrepôt, étalage, douane) perçues sur les marchandises étrangères arrivant par terre ou par mer (6). Mais ces droits, dont chacun s'élevait jusqu'à dix pour cent, avaient fini par écraser les marchands grecs, que les Génois et les Vénitiens, grâce à une immunité totale pour les premiers, partielle pour les seconds (7), ne tardèrent pas à remplacer. « Les Génois ont fermé aux Romains (Grecs) toutes les routes du commerce maritime », dit Pachymères (8). D'autre part, les commerçants, industriels et artisans grecs, privés de toute organisation (9), étaient livrés sans défense aux agents, et ceux-ci

(1) Supra, chap. V.

(2) Supra, chap. X, p. 103, *Byzantinische Zeitschrift* (1898), vol. V, p. 538-559.

(3) Voir les *Typicons* ou règles de ces couvents, cités dans la bibliographie; voir aussi Pach., III, p. 172-173.

(4) Supra, chap. IV, p. 42.

(5) Diehl, *Byzance*, p. 222.

(6) *Die Reizebeschreibungen des R. Benjamin von Tudela* (éd. Grünhut und Adler, Jérusalem, 1903), vol. II, p. 17.

(7) Les Vénitiens payaient seulement 4 % de droit.

(8) Pach., p. 167-168.

(9) Les anciennes corporations d'ouvriers avaient été détruites par les empereurs jaloux de leur pouvoir : Lavisse et Rambaud, vol. II, p. 814.

ajoutaient aux exigences légales du fisc des exactions personnelles que les gouverneurs n'osaient pas réprimer. Si rigoureux était le système d'impôts, que les habitants des confins de l'empire, dès qu'ils pouvaient espérer des barbares un traitement un peu humain, s'empressaient de passer les frontières.

Pour ne donner qu'un seul exemple, dans les thèmes de Bucellaires, de Maryandinie et de Paphlagonie (1), les habitants vivaient dans une misère noire; les malheureux paysans, pour se défendre contre les agents impériaux, invitèrent les Turcs à occuper le pays; ceux-ci le saccagèrent et le laissèrent en ruines. Ce fut avec beaucoup de peine que Jean Paléologue persuada aux habitants de rentrer sous l'autorité impériale (2).

Pour suppléer aux revenus insuffisants, Michel eut recours à des mesures extraordinaires; il se servit d'abord des économies de ses prédécesseurs (3); ensuite après la prise de Constantinople, sous prétexte de célébrer sa victoire en représentant les murailles de la ville sur les pièces d'or, il altéra la monnaie: ces pièces étaient composées de quinze parties d'or et de neuf parties d'alliage (4). Suivant l'ancienne loi romaine, il confisquait les biens des condamnés; ceux du sultan d'Iconium par exemple rendirent de grands services en 1264 (5). Il ne respecta même pas toujours les privilèges de l'Eglise et condamna les prêtres récalcitrants à payer treize ans de loyer (6). En 1265, il prit une mesure encore plus radicale: il attribua à l'Etat tous les biens fonciers d'Anatolie, n'accordant à leurs propriétaires qu'une pension de quarante pièces d'or comme compensation. Il est vrai que, sur l'entremise de son frère Jean, il dut bientôt abroger cette loi (7). Dans le

(1) La région au nord d'Angora entre Sinope et Scutari, qui forme aujourd'hui la province de Kastamouni.

(2) Pach., p. 243-244.

(3) Supra, chap. III, p. 34.

(4) Pach., p. 343; art. par P. Lampros, *Zeitschrift für Numismatik*.

(5) Pach., IV, 32.

(6) Supra, chap. XI, p. 121.

(7) Pach., p. 221-223; p. 243-244.

traité avec les Vénifiens (1), il avait une source plus régulière de revenus : il leur louait des emplacements dans son empire et percevait des droits de douane sur leurs marchandises. De même, il concéda des monopoles à des particuliers génois, entre autres à la famille des Zaccaria (2).

Malgré tous ces expédients, à la mort de Paléologue le trésor était épuisé, les revenus presque taris, les habitants en plusieurs provinces réduits à la misère (3). Mais cette détresse, qui résultait de la politique ambitieuse de l'Empereur, n'était pas irrémédiable. Malheureusement Andronic II qui lui succéda sur le trône, au lieu de diminuer le nombre des fonctionnaires, le faste de la cour et les privilèges ecclésiastiques, réduisit les armements, toutefois sans remplir son trésor, et l'empire recula d'année en année.

(1) *Supra*, chap. VIII, p. 84.

(2) *Supra*, chap. XIII, p. 139, note 1.

(3) *Supra*, chap. XIV, p. 150.

CHAPITRE XVI

MORT DE MICHEL VIII (1282)

Les dernières années de Michel furent remplies de difficultés et de déboires. L'union religieuse avec Rome l'avait mis en opposition avec son peuple et même avec les membres de sa famille : sa sœur Eulogie s'était éloignée de lui, et son fils et héritier Andronic guettait sa mort pour prendre le contrepied de sa politique. Presque continuellement en campagne, obsédé sans relâche par les affaires intérieures, son caractère s'aigrit jusqu'à la cruauté (1). Privé par sa faute de bons conseillers, il fut ingrat envers son frère Jean, le soupçonna à tort d'aspirer à l'empire et lui ôta injustement sa charge et ses biens.

Du printemps de 1282 à la fin de l'été, il s'occupa à rétablir l'ordre dans les thèmes asiatiques et à repousser les Turcs. A peine rentré dans sa capitale, il fut obligé de repartir de nouveau. Son frère Jean et ses meilleurs généraux étaient morts; ses fils n'avaient pas de talents militaires; bien que vieilli lui-même, épuisé par une vie très dure et atteint d'une maladie chronique, il lui fallut rentrer en campagne pour châtier Jean Ange, réprimer les révoltes en Grèce, et repousser les Serbes. Il quitta Constantinople pour la dernière fois au mois de novembre 1282 (2). La mer lui fut contraire : après une violente tempête, il débarqua à Rodosto. De là, il se rendit à cheval à Pachomios (3) où il passa en revue les 4.000 Tartares

(1) Pach., p. 524.

(2) Pach., VI, 35, p. 524-532; Grég., V, 7, p. 149-155.

(3) Παχώμιος. petit village près de la côte : Pach, loc. cit.

envoyés par son fidèle allié Nogaya. Il put recevoir les ambassadeurs du chef tartare et, couché sur son lit, les remercia chaudement de ce secours opportun. Mais bientôt sa maladie s'aggrava, peut-être sous l'influence des remords : on l'entendit, raconte Pachymères, prononcer le nom de Jean Lascaris, dont il avait fait crever les yeux. Il mourut le 11 décembre 1282, à l'âge de 58 ans, après 24 ans moins 20 jours de règne. Son fils Andronic, présent à ses derniers moments, plus orthodoxe que pieux, le fit enterrer la nuit sans cérémonie, loin de la ville et ne lui éleva aucun monument.

CHAPITRE XVII

APPRÉCIATION SUR L'ŒUVRE DE PALÉOLOGUE

Le jugement prononcé sur Michel VIII par les historiens grecs modernes est sévère. Parmi les meilleurs amis de la Grèce d'aujourd'hui, il y en a qui considèrent la prise de Constantinople par Paléologue comme le commencement du malheur national (1).

Ils l'accusent d'avoir précipité par ses folles ambitions la ruine de la civilisation grecque. Le beau rêve de ces auteurs « ἡ μεγάλη ἰδέα », est que, sans la politique brouillonne de Paléologue, la race hellénique, régénérée et sortant de ses cendres comme le phénix, aurait repris sa place à côté des grandes nations européennes. La foi orthodoxe, les mœurs élevées et le sang pur des Romains auraient amené la régénération spontanée qu'on attendait au XIII^e siècle. Devant cette force nouvelle non seulement l'empire de Baudouin serait tombé comme un château de cartes, mais toute la Grèce et la Thrace, ainsi que les îles de l'Egée secouant le joug latin, se seraient réunies dans un esprit commun pour rétablir l'ancienne splendeur de la Grèce. A ce projet glorieux, la politique de Michel VIII opposait des obstacles formidables. En s'appuyant sur l'aide génoise pour le recouvrement de Constantinople, en accordant des privilèges importants aux habitants latins de son empire, en se liguant avec les puissances occidentales et orientales, surtout en combattant la foi orthodoxe, il aurait presque détruit le génie de la race. Les historiens anglais ne se montrent pas plus favorables. Finlay, imitant

(1) Voir M. Rénieris, *Etudes historiques* (1881); P. Kalligas, *Βυζαντιναί Μελέται*, Athènes (1882).

Gibbon, juge Paléologue d'après le code moral d'un gentleman de son siècle et le condamne en ces termes explicites : « Michel était égoïste, hypocrite, capable et bien doué, trompeur de nature, vaniteux, intrigant, ambitieux, cruel et rapace... On devrait l'exécrer comme corrupteur de la race grecque. Car, son règne nous montre à quel point l'inconduite d'un souverain absolu peut avilir une nation entière (1). »

Pour apprécier à sa valeur l'œuvre de Michel, il faut connaître la société grecque de son temps. On se tromperait beaucoup en s'imaginant, comme l'ont fait les modernes, qu'au XIII^e siècle existait parmi la population hétérogène de l'Asie Mineure et des Balkans cette conscience de la supériorité de race qu'avaient les Allemands d'avant guerre. Cette solidarité n'existait même pas complètement en matière de religion : il y avait un grand nombre de sectes qui se détestaient. Du point de vue moral, Michel n'était ni supérieur, ni inférieur à ses contemporains. Dans son désir de restaurer l'empire byzantin il n'était nullement désintéressé : il voulait lui-même en avoir la gloire. Du reste il est difficile de comprendre comment il aurait pu accomplir son dessein en restant toujours au second plan, en raison des difficultés innombrables qu'il rencontra partout.

Ce que Michel eut d'extraordinaire fut son double talent de diplomate et de général. Ses exploits militaires lui avaient attiré la faveur de Vatatzès et ensuite de Lascaris. Dans toutes les batailles qu'il a livrées, il n'a subi qu'une défaite. Sa réputation lui servit beaucoup, parce que la grande majorité des troupes était des mercenaires, qui se laissaient battre dès que la victoire ne leur semblait plus certaine. En ceci, il fut bien secondé par son frère Jean.

Sa capacité d'homme d'Etat, mérite surtout d'être étudiée.

L'empire de Nicée avait été soutenu par l'énergie et l'adresse de Théodore I^{er}, de Lascaris et de Vatatzès. Sous Théodore II, il commençait à chanceler. Le Trésor était épuisé ; les troupes n'étaient pas payées ; les nobles étaient

(1) Finlay, *History of Greece*, vol. III, p. 372.

mécontents, les Latins, les Turcs, les Tartares, les Epirotes, les Bulgares, tous guettaient le moment de s'emparer des provinces les plus éloignées du centre. Un enfant de six ans devait monter sur le trône. Sans Paléologue il est possible que l'empire, réduit à la ville de Nicée et au pays d'alentour, eût survécu une trentaine d'années; après, il serait certainement devenu la proie des Turcs ottomans, comme ce fut le cas plus tard, en 1308. Constantinople serait peut-être devenue une petite seigneurie latine, comme Athènes. Il est, cependant, plus vraisemblable que les Bulgares ou les Tartares, et plus tard les Turcs, l'auraient occupée avant la fin du siècle. En somme, Byzance aurait disparu au XIII^e siècle au lieu de durer jusqu'au XV^e, avant que l'Occident ne fût devenu capable de recueillir ce qu'elle lui léguait encore de civilisation. Avec elle eût disparu aussi la tradition grecque renfermée dans la langue officielle, dans les rites de l'Eglise, dont le foyer était Sainte-Sophie, et dans l'enseignement et les mœurs qui dépendaient de la cour. Le but de Michel, fut de réunir autant que possible les terres grecques sous un seul gouvernement, de restaurer sa capitale derrière de grandes murailles sur les détroits et de rétablir l'influence byzantine en Orient. Il savait, du reste, que les habitants de son empire étaient trop peu nombreux et trop peu guerriers pour atteindre seuls cet objet. Il leur fallait des alliés puissants; or faire des alliances, c'est toujours faire des sacrifices. A cette époque, le commerce, sauf dans les républiques italiennes et dans les villes de la hanse, n'était pas considéré comme une grande source de richesse : on pensait que la prospérité d'un pays provenait principalement de l'agriculture, de l'élevage et des mines. Ainsi, en accordant aux Génois des avantages commerciaux en échange de leur aide navale, Paléologue croyait avoir fait le meilleur marché. En tout cas, il n'aurait jamais pu conserver sa position sur les détroits sans la flotte génoise. En 1265, il se voyait entouré d'ennemis. L'alliance (1264) entre Baudouin II, Manfred de Sicile et les Vénitiens le menaçait du côté de l'Italie, tandis que Guillaume d'Achaïe, les Epirotes et les Bulgares ne lui laissaient pas un moment de répit dans les Balkans. S'il n'avait pas réussi à battre les Bulgares et à détacher

Manfred, même les secours de Gênes, après la défaite de Settepozzi (1264), n'auraient pas suffi pour défendre Constantinople. Ce qui frappe dans la diplomatie de Michel est sa façon de toucher immédiatement le point important d'une question. Dès le début de son règne, il comprit l'importance de la politique italienne pour Byzance et le rôle capital qu'y jouait le pape. Il entra donc en négociations avec le Saint-Siège, non seulement afin de se faire relever de l'excommunication, mais surtout afin de s'assurer, par sa soumission au pape, la bienveillance des autres puissances européennes.

On ne saura jamais si sa conversion à la foi romaine était vraiment sincère. En tout cas, on peut douter que cet homme, si peu scrupuleux dans ses relations avec ses voisins, se soit inquiété de questions religieuses. L'union des Eglises était non seulement pour lui un moyen de se protéger contre ses ennemis d'Italie, mais encore un lien entre ses sujets grecs et latins et un prétexte pour demander à l'Occident des secours contre les Musulmans. En 1274, le Concile de Lyon consacra le triomphe de sa politique italienne en le recevant lui et les siens dans le sein de l'Eglise. Malgré les efforts de Martin IV pour annuler l'œuvre de Grégoire X, les fruits de la diplomatie de Paléologue ne furent pas tous perdus. Car Pierre d'Aragon, s'appuyant sur les paroles de Grégoire X, brava l'excommunication et s'allia avec Byzance : les Vêpres siciliennes sauvèrent l'empire grec.

Général et diplomate, Michel VIII n'avait pas le don de l'organisation comme Vatatzès. Il sut faire des choses opportunes pour son gouvernement : par exemple, quand il se concilia ses sujets latins et s'assura des volontaires grecs, après la prise de Constantinople, pour maintenir son armée et sa flotte; mais l'importance de l'union nationale semble lui avoir échappé. Son caractère remuant, adroit, ambitieux s'impatientait de la lenteur des autres esprits.

L'union avec Rome, le coup de maître de sa diplomatie, était une grave erreur au point de vue de l'unité nationale. Le clergé et le peuple furent blessés dans leurs sentiments. Il y avait pour eux un abîme infranchissable entre cette mesure politique nécessaire et le salut de plusieurs millions

d'âmes. Un grand administrateur aurait su profiter de la force de la tradition orthodoxe pour unir non seulement les habitants de Byzance, mais ceux de Trébizonde, de la Bulgarie, de la Grèce, leurs voisins. Il n'aurait jamais cherché à imposer, sous prétexte de raison d'Etat, un dogme considéré comme hérétique. Ce que Michel aurait pu faire, peut-être, eût été de ne pas pousser les choses à l'extrême et de se laisser lui-même convertir. Il aurait pu inviter le pape à envoyer des frères prêcheurs, mais se garder de remplacer les patriarches, de torturer les prêtres récalcitrants et de choquer le sentiment religieux par sa mondanité. Ainsi il eût pu gagner Grégoire X, qui était du reste peu favorable à Charles, sans perdre tout contact avec la grande masse de ses sujets orthodoxes. Mais, en supposant qu'il n'y eût pas d'alternative entre une union religieuse temporaire et la chute certaine de l'empire, on peut comprendre, sinon excuser, l'attitude de Michel. De plus, son intolérance eut un bon et un mauvais résultat. La haine du catholicisme fit disparaître à Constantinople toute division entre les orthodoxes, et l'Eglise, persécutée par l'Empereur, se trouva à sa mort réunie et plus forte qu'elle n'avait été auparavant.

On reproche trop souvent à Michel VIII la décadence de Byzance qui suivit sa mort; on doit en blâmer son successeur. Andronic avait deux défauts qui passaient alors pour des qualités. Son amour de la paix lui fit négliger sa flotte et son armée, ce qui permit aux Turcs de chasser les Byzantins de l'Asie Mineure, et aux Serbes et aux Bulgares de les rejeter à l'extrémité de la Thrace. L'étroitesse de sa dévotion, en lui faisant confier le gouvernement aux prêtres et aux moines, amena la rupture de l'union; le commerce et l'agriculture grecs disparurent; l'empire devint un jouet dans les mains des Génois et des Vénitiens.

En résumé, Michel avait trouvé en 1258 un petit empire comprenant une partie de l'Asie Mineure et de la Thrace, dont l'héritier était un enfant. Il avait sans scrupule usurpé le pouvoir. A force de génie militaire et surtout politique, cet homme surprenant avait réussi à vaincre toutes les difficultés extérieures et à reconstituer l'ancien empire romain sur les détroits où il se maintint deux cents ans.

Mais son orgueil et surtout les circonstances le mirent aux prises avec un clergé bigot et aveuglément conservateur. Sa querelle avec l'Eglise souleva le peuple orthodoxe contre le régime de son sauveur et de son restaurateur. Michel Paléologue mourut détesté de ses sujets, emportant dans la tombe le secret de sa sincérité ou de sa duplicité à l'égard de Rome, mais conscient d'avoir consolidé l'empire. Lui qui avait rendu Constantinople aux Grecs, et qui aurait dû reposer dans le caveau des Empereurs à l'église du Pantocrator, fut jeté à la terre dans un pays sauvage et désert, la nuit, sans bruit et sans témoins.



Michel VIII s'agenouille devant le Christ; l'archange Michel est debout derrière l'Empereur. Revers : la Sainte Vierge au centre; les murs de Constantinople autour.

(Pièces d'or de Michel Paléologue frappée après la prise de C.P.)

APPENDICE

EXTRAITS DE L'AUTOBIOGRAPHIE DE L'EMPEREUR MICHEL PALÉOLOGUE

(Manuscrit grec 363 de la bibliothèque du Saint-Synode de Moscou., f. 440, v. à f 444 r., éd. J. G. Troitzki, Pétersburg 1885, avec une traduction russe, in-8°, 51 p.)

II. Voici d'abord mes parents : mon père fait remonter son origine à des ancêtres qui furent gendres d'empereurs ou impératrices; ma mère, elle, a des empereurs mêmes pour aïeux. Dieu avait donc depuis longtemps pourvu à l'illustration de ma naissance et établi les bases de mon pouvoir actuel. Si pourtant, (laissant tout de suite de côté la branche maternelle, qui est de souche vraiment royale), on recherche comment la branche paternelle, la lignée des Paléologues, a posé les fondements de sa gloire et l'a accrue avec le temps, chaque ancêtre la transmettant à ses descendants plus grande qu'il ne l'avait reçue; si on cherche comment, avec le bonheur qu'on vient de dire, les membres de cette race firent de l'obéissance à Dieu le principe de leur gouvernement et méritèrent par là de devenir « les

(1) Col. III, 3.

héritiers du trésor de vie caché qui se trouve en Dieu », si on veut le savoir, nous renvoyons à ce qu'en disent les savants et à ce qui a été écrit dans les livres. On y trouve à la fois leurs mérites et leurs dignités; on y apprend comment ils étaient comblés de grandes richesses; ces livres ne rapportent ni guerres, ni récits de commandements en chef, ni lettres de noblesse; mais ils enseignent comment ces ancêtres relevaient les maisons de Dieu, les sanctuaires divins, les monastères et leur dédiaient des revenus; comment ils veillaient sur les pauvres, prenaient soin des faibles et protégeaient toutes sortes d'infortunes; comment enfin, en rapportant à Dieu le fruit de toutes ces pieuses actions, ils célébraient celui à qui ils devaient ces dons en même temps qu'ils achetaient du bonheur pour le ciel au prix des biens éphémères et périssables.

III. Ainsi donc, le Grand-Duc mon grand-père et le Grand-Domestique mon père héritèrent de cette gloire, accrue par chacun des apports des héritiers successifs, aussi bien que de leur piété. Peut-être ne peut-on pas lire dans les livres tout ce qu'ils témoignèrent envers Dieu d'espérance et d'amour, et de même tout l'éclat, toute la gloire et toute la bienveillance générale qu'ils acquirent; du moins y a-t-il peut-être beaucoup d'hommes qui sont encore en vie et qui ont vu cela de leurs propres yeux, beaucoup aussi qui l'ont appris de ceux qui en ont été témoins; aussi ce qu'on dit à leur sujet est fondé sur des témoignages et n'a pas été contredit. D'ailleurs, il ne convient pas d'inventer sur un tel sujet, puisque, si nous rappelons ces choses, c'est pour reconnaître les bienfaits de Dieu s'exerçant depuis l'origine jusqu'à nous, et non par vanité ni par besoin d'éloges et par ostentation.

IV. Après avoir reçu ce bel et grand héritage; tous les progrès que je fis (et c'est à toi que je les dois, Seigneur Dieu, à toi et à ta bonté et non pas à mes œuvres personnelles), ce sont les faits eux-mêmes qui les proclament. Je n'étais pas encore sorti de l'enfance que l'Empereur m'appela au palais (c'était alors ce fameux Jean qui régnait). Il m'éleva et m'instruisit avec autant de zèle que son

propre fils, s'efforçant, par les soins et par les enseignements de tous genres qu'il me donna, de montrer plus d'amour envers moi qu'un père même. Ai-je bien suivi les inspirations de ce grand esprit? me suis-je montré digne élève d'un tel maître? que d'autres le disent. Pour moi une fois parvenu à l'âge de jeune homme et devenu capable de porter les armes, je lui parus en mesure d'aller à la guerre, pour ne pas dire que je fus préféré à ceux qui s'y étaient préparés pendant de nombreuses années auparavant. Me voilà donc à la guerre : ce sont les affaires d'Occident qui m'occupent. Je surmonte, avec l'aide de Dieu, toutes les difficultés et tous les obstacles : je surpasse même les espérances de l'Empereur qui m'avait envoyé; car de tout ce qu'on pouvait apprendre et recueillir avec joie dans nos exploits il n'était rien qui ne fût parvenu à l'oreille de l'Empereur. Lui-même, comme pour multiplier les motifs de notre affection et m'attacher à lui de toutes les manières, devient mon parent par alliance : il me donne pour femme sa nièce : c'est elle qui m'a donné les princes mes enfants.

V. Ensuite ce sont encore des commandements, encore des combats, dans lesquels partout Dieu me donne une nouvelle gloire et de nouveaux succès. Et quand j'entrepris la guerre contre les Latins que, pour son malheur, la ville impériale abritait dans son sein, et que j'établis mon camp sur la rive asiatique en face de la ville, je ne puis dire comment, avec la grâce de Dieu, je n'ai pas réduit mes ennemis à la dernière extrémité; partout je repoussai leurs sorties, refoulai leurs attaques et je les coupai de leurs centres de ravitaillement. Tout ceci se passait quand cet empereur était encore vivant, et nous avançons de « gloire en gloire (1) », devenant toujours de plus en plus grand, sous la direction bienveillante de Dieu. Quand l'empire des Grecs (2) passa à son fils, il nous fallut comme beaucoup d'autres qui avaient expérimenté les traits de la jalousie apprendre comment Dieu vous laisse sain et sauf

(1) II Cor. II, 18.

(2) Le texte porte « Romains » que je traduis partout par « Grecs » : l'empire byzantin avait continué de porter le nom de romain.

même en ces circonstances et « vous délivre de l'oppression (1) ». Pour parler bref, Dieu nous sauve en nous envoyant chez les Perses. C'est là qu'il « me prend par la main et me relève avec gloire (2) ». On peut encore maintenant les entendre vanter l'ordre de la bataille et l'attaque contre les Massagètes, la mêlée et ce grand trophée des dépouilles d'un ennemi jusque-là réputé invincible, ce trophée élevé au milieu de la Perse non par notre propre main, mais par celle de Dieu dont j'étais l'instrument. Les ambassades qui me venaient de l'Empereur et toutes les lettres qu'il m'envoyait m'invitaient à rentrer auprès des miens et dans ma patrie. Cela me décida, non sans peine, à rentrer; je fus reçu par l'Empereur lui-même avec une bienveillance dont je ne connais pas d'autre exemple; il avait reconnu que si mon corps était à combattre chez les Perses, mon âme (et je jure par Dieu que c'était vrai) était avec lui et les Grecs. Je ne fus pas moins bien accueilli par tous les ministres et par tous les miens. Mais mon discours a un autre objet et, comme j'ai hâte d'y revenir, je crois devoir passer tout cela sous silence.

VI. Nous voilà de retour : « Venez entendre et je vous raconterai, à vous tous qui craignez Dieu, tout ce que Dieu a fait à mon âme (3). » Voici le plus éclatant de tous ses grands et nombreux bienfaits, celui qui met le comble à sa protection; la couronne d'or de toutes les grâces qu'il m'avait faites. Qu'arrive-t-il en effet? Peu de temps se passe et l'empereur Théodore disparaît, selon la fin qui lui était réservée; il avait atteint la mesure de sa vie. « Qui donc, Seigneur, dira la grandeur de tes miracles et racontera les effets de ta puissance? qui donc après en avoir entendu le récit, ne publiera toutes les louanges qui te sont dues? (4) » Je suis par toi élevé à l'empire de ton peuple; il y a de cela des preuves évidentes et certaines. Ce n'est pas en effet l'effort répété de ma main, ce ne sont pas les coups assénés par mes armes sur les Grecs qui m'ont élevé au

(1) Ps. XVII, 19, 20.

(2) Ps. LXXII, 23, 24.

(3) Ps. LXV, 16.

(4) Ps. CV, 2.

trône; ce ne sont pas les discours, dont la persuasion est toute puissante sur (1) les oreilles de la foule, qui, soit par ma bouche soit par celle de mes amis, en remplissant de grandes espérances les cœurs où ils tombaient, ont persuadé à la foule de se livrer à nous. Mais c'est ta droite, Seigneur, qui a montré sa puissance, c'est ta droite qui m'a élevé; et je me trouve le chef de tous, persuadé par eux et non par moi, contraint par eux et ne contraignant personne.

Voilà, pour dire beaucoup en peu de mots, ce qui arriva à ce moment par la volonté de Dieu et comment cela arriva; quant aux événements qui suivirent, beaucoup sans doute voudraient les écrire, mais leur zèle, si grand qu'il soit, n'y suffira pas, car c'est en toi, notre Dieu, que nous mettions notre force, c'est toi qui anéantissais nos ennemis. Je vainquis en Thessalie, au début de mon règne, des Romains séparés depuis beaucoup d'années de l'empire romain, devenus plus opposés à nos intérêts que nos ennemis naturels, et je vainquis avec eux leurs alliés, qui avaient pris pour général le prince d'Achaïe; et quels étaient ces alliés? des Allemands, des Siciliens, des Italiens, venus les uns de la Pouille, les autres d'Iapigie ou de Brindes, d'autres de la Béotie, de l'Eubée, de l'Attique, du Péloponèse: ils s'étaient décidés à se joindre à l'expédition moins à cause des traités d'alliance que dans le dessein de s'enrichir eux-mêmes et de devenir maîtres, croyaient-ils, des ressources de notre pays. Leur nombre était grand et dépassait tout calcul, leur puissance était plus grande que leur nombre, plus grande encore était leur fanfaronnade et le hennissement de leur orgueil, et surtout ils étaient pleins de haine et de malveillance à notre égard. Je les vainquis, puis les fis tous prisonniers sans exception; je m'étais appuyé sur toi, mon Dieu, et j'avais eu l'audace de les attaquer; j'osai avancer, réduisant avec mon armée l'Acarnanie, l'Étolie, la région du golfe Crisaïque; je soumis aussi à mon pouvoir les deux Epires; je vainquis les Illyriens, je m'avançai jusqu'à Epidamne et, revenant d'un autre côté, je traversai la Phocide tout entière. Je mis au pillage la région de Le-

(1) Je corrige dans le texte : « εἰ » en « οὐ ».

badie et je marchai contre la Cadmée : nos armées marchèrent tout droit sur (1) l'Attique et y campèrent comme chez elles. Je traversai Mégare et l'isthme et parcourus tout le Péloponèse, en ravageant une partie et réduisant l'autre sous ma dépendance. Je persuade à ce qui restait des tyrans du pays, à ceux qui avaient échappé à la guerre et aux menottes des Grecs, qu'ils doivent de toute nécessité quitter le continent et choisir la mer pour demeure. Je crois bon de passer sous silence les nombreux exploits que, par nous, la main du Très-Haut accomplit en ces circonstances, exploits qui se répétèrent en grand nombre tant dans les pays helléniques qu'en d'autres lieux. Il faut savoir en effet que, à cette époque, les Mysiens (2) d'Europe et les Scythes (3) connurent en nous les premiers des alliés, des auxiliaires, et, disons le mot, des sauveurs; les autres, au contraire, des vainqueurs qui les écrasèrent et les détruisirent. Ils nous connurent aussi les Perses qui, pendant que nous avions les yeux sur l'Occident, jugèrent à propos de rompre la paix; ils avaient cru bonne l'occasion; mais ils trouvèrent en nous des gens pour les exterminer ou les réduire en esclavage et les châtier comme ils le méritaient. Mais ne revenons pas sur tout cela; laissons-le de côté et passons à ce qui suivit et dont il n'est pas possible de ne pas faire mention.

VIII. Constantinople, la citadelle de la chrétienté, la capitale des Grecs, était, avec la permission de Dieu, tombée au pouvoir des Latins; Dieu, par nos mains, la rendit aux Grecs. Tous ceux qui avant nous avaient tenté l'entreprise, quoiqu'ils l'eussent fait avec un courage généreux, avec des forces non méprisables et avec un art consommé, avaient paru tirer des flèches à la face du ciel et s'attaquer à l'impossible. Toutes les nations environnantes, constatant que cet exploit n'était pas le fait d'une main humaine mais d'un succès dû à la puissance divine, auraient dû en concevoir de la crainte et se tenir en paix. Mais la jalousie

(1) Je conjecture εὐθυποροῦντες au lieu du mot barbare εὐθυπαθοῦντες.

(2) Les Bulgares.

(3) Les Tartares.

vint les exciter et les mettre en mouvement : alliés aux Perses, si nous n'exterminâmes pas tous ceux que nous avions soumis, près de la Carie, des sources du Méandre et de cette partie de la Phrygie qui en est voisine, nous n'épargnâmes que ceux dont nous avions décidé de faire nos esclaves. Tout à l'opposé, les Bulgares, pour nous récompenser de les avoir auparavant sauvés, nous payèrent d'ingratitude; ils livrèrent passage aux Massagètes pour ravager la Thrace, une de nos possessions, et même se joignirent à l'expédition; mais peu de jours après nous « versâmes en leur sein une mesure sept fois plus grande (1) ». Nous purgeâmes la mer de tous les pirates qui s'y trouvaient, leur enlevant dans la mer Egée à peu près tous les navires qu'ils avaient reçus peu d'années auparavant : nous arrachâmes à leur pouvoir les îles où ils avaient établi leur domination, tout en garantissant la sécurité à ceux qui naviguaient dans ces parages. L'Eubée qui, sur terre aussi bien que sur mer, s'était constitué une grande puissance, fut réduite tout entière, sauf une petite partie. Quant à ses trières, devenues assez nombreuses pour former une flotte importante, notre glorieuse victoire n'en laissa qu'une seule pour annoncer la défaite.

IX. Le roi de Sicile régnait également sur le pays situé en face de la Sicile (2) et même sur l'Italie de Brindes à la Toscane, à Florence et à la Ligurie même. Il fit aussi une tentative sur les pays helléniques; il vint au secours des Latins d'Eubée, de ceux de Thèbes et combattit en faveur de ses derniers corrégionnaires restés dans le Péloponèse : dans toutes les circonstances, il ne manque ni de courage ni d'activité, et les forces qu'il réunit ne furent pas méprisables. Cependant, à deux et même à trois reprises, nous remportons la victoire en Eubée, sur les troupes qu'il avait envoyées de tous les points de la Grèce, et aussi sur ceux à qui elles avaient été envoyées; il leur avait été donné pour mission de se réunir afin de soustraire l'Eubée à notre domination. A plusieurs reprises aussi, dans le Péloponèse,

(1) Luc, VI, 38.

(2) Sans doute la Sardaigne.

nous sommes victorieux des troupes qui voulaient le reconquérir. Quant aux princes de Thèbes et d'Eubée, qui avaient réuni au même lieu tout ce qu'ils avaient de forces, ils sont battus par une partie de nos marins qui avaient débarqué et combattirent à cheval. Des deux princes l'un meurt, l'autre a beau fuir; il est fait prisonnier et amené devant nous. Quant au roi qu'on a mentionné plus haut, nous le battons avec l'aide de Dieu; l'armée qu'il avait répandue chez les Illyriens se flattait d'être victorieuse à nombre égal, même un contre dix; mais elle fut réduite dans le voisinage de la côte. A l'intérieur des terres, une autre armée, plus grande et plus nombreuse encore, plie et tombe entre nos mains, avec l'aide de Dieu; car le roi barbare avait plus follement encore engagé le combat contre nous; il avait déclaré qu'aucun homme ne pouvait en haïr un autre autant qu'il nous haïssait. Battu en toutes rencontres, non seulement il ne renonça pas à la lutte, mais ses échecs répétés redoublèrent son acharnement. Une deuxième expédition qu'il fit renchérit sur les préparatifs de la première : mais Dieu eut vite fait de la réduire à la dernière extrémité. C'est pourquoi il envoie une dernière armée plus remarquable encore par le nombre et la valeur des soldats, par la profusion de la dépense, par l'abondance des chevaux et des armements et par tous les préparatifs militaires. Fièrre de tous les avantages qu'elle réunissait, comme elle montait en plein jour de la côte, cette armée arriva devant une ville grecque qui se trouvait là; construisit une palissade et, s'établissant tout autour, se mit à en faire le siège. Elle le continua jusqu'à ce que Dieu délivra cette ville et nous la rendit. Et voici quel fut le sort de cette armée. Les Siciliens, qui n'avaient que du mépris pour le peu de forces qui restaient au roi barbare, osèrent prendre les armes et se délivrer eux-mêmes de leur servitude, si bien que, si j'osais dire que c'est Dieu qui prépara leur liberté actuelle et qu'il le fit par mes mains, je dirais la vérité. Si j'énumérais les autres victoires que nous remportâmes en Mysie d'Europe, après celles dont j'ai déjà parlé, sur les Bulgares et Triballes, et en Asie sur les Perses, victoires répétées des deux côtés, mon discours deviendrait trop long et dépasserait le but proposé.

X. Tels sont mes succès, et d'autres plus nombreux encore, par lesquels Dieu ■ réjouit ma vie. Il y a joint la grâce d'une noble descendance, ce qui comble les vœux de tous les hommes. En effet, « des rois sont sortis de moi (1) » ; à l'heure actuelle, mon Dieu, je vois mon fils roi, et le fils de mon fils roi lui aussi, l'un et l'autre « assis sur mon trône (2) ». Le premier s'est distingué par de grandes victoires, et le salut de son peuple (comme c'est le plus grand de mes désirs) le préoccupe plus que le sien propre; il y consacre entièrement ses soins; ses soucis et ses peines. Le second nous fait noblement espérer qu'il sera bientôt au même niveau.

XI. Telles sont les preuves de la grande miséricorde de Dieu à mon égard; je les dois aux prières de tous mes saints patrons et particulièrement de mon grand protecteur, je veux dire le bienheureux Démétrius (3). Je sais que là-haut ce vieillard se tient toujours devant Dieu; qu'il a été auprès de lui depuis le début jusqu'à ce jour, le défenseur de ma vie et de l'empire, et que c'est à lui véritablement que je dois la faveur que j'ai eue. Il n'y ■ en effet à peu près aucune des œuvres de mon gouvernement, surtout de celles qui touchent à l'intérêt commun et sont vraiment dignes d'un empereur, dans laquelle je n'aie eu la preuve sensible et présente de son secours, chaque fois que j'ai demandé son intervention. C'est pourquoi nous avons continuellement pris soin de nous acquitter à l'égard de ce saint martyr du Christ des actions de grâce que nous lui devons pour tous ces nombreux et grands bienfaits. Il nous fallait aussi manifester cette reconnaissance (4) par des actes et montrer extérieurement l'amour que nous nourrissons au fond du cœur pour le divin Dé-

(1) Gen., XVII, 6.

(2) Ps. CXXXI, 11.

(3) Je traduis par un qualificatif indéterminé l'épithète *μυροβλύτως*, dont le corps distille de la myrrhe, et de même plus loin (XII, 11) *καλλινίκος*, qui a remporté de belles victoires : ces qualificatifs, prêtés aux saints par l'Eglise grecque, ont perdu leur valeur primitive.

(4) J'adopte la conjecture d'Ernststaedt.

métrius; notre gratitude traduite par des actes devait, comme ses intercessions « porter des fruits pour Dieu (1) », puisque aussi bien les honneurs du culte rendus aux serviteurs de Dieu, remontent sûrement jusqu'à lui.

Aux temps anciens où le bienheureux Georges Paléologue brillait par son ardente piété et par son amour de Dieu autant que par l'intelligence, le courage et l'habileté militaire dont il fit preuve dans les combats et les guerres du temps, honoré des bienfaits de l'Empereur et comblé de gloire, il désira élever des fondations au faite, à l'intérieur de la capitale, un temple, un sanctuaire dédié sous le vocable du saint martyr du Christ. Le vénérable saint passe en effet pour être le patron ancestral des Paléologues. Mais la tyrannie latine, en contradiction avec la pensée qui avait inspiré cette construction, la rasa et la réduisit en poussière, au point qu'à peine pouvait-on voir quelques traces difficilement reconnaissables de ce qu'elle avait été. Quand j'arrivai au pouvoir, avec la grâce de Dieu et l'aide du saint martyr Démétrius, d'une main libérale et généreuse, je relevai ces ruines et ces décombres et je leur rendis leur splendeur première; je fondai un monastère et j'y établis des moines pour le service de Dieu; je leur assignai des propriétés et des sources de revenus suffisants pour leur dépense et leurs autres nécessités corporelles. J'accomplissais ainsi une action doublement louable; au saint martyr je payais ma dette de reconnaissance pour la plus grande gloire de Dieu (et tel avait été le premier mobile de mon gouvernement); et, pour ce qui est du bienheureux fondateur, notre ancêtre, je rappelais son souvenir disparu parmi les hommes. Enfin, troisième conséquence heureuse de mon avènement, un monastère était fondé où beaucoup de religieux couleront une sainte vie et seront par là agréables à Dieu : ainsi deviennent plus nombreux ceux qui prient pour mon règne, plus nombreuses aussi les récompenses et les grâces que j'obtiendrai en retour. S'il est vrai en effet que « celui qui donne même un verre d'eau froide ne perd pas sa peine (2) », selon la parole véridique de

(1) Rom., VII, 5.

(2) Matth., X, 42.

mon Sauveur et mon Dieu, comme j'ai procuré à ceux d'un dessein ascétique poussé à plaire à Dieu le moyen de le faire, et comme j'ai pris des mesures pour qu'ils puissent aisément suivre leur choix, comment ces actes restent-ils sans récompense de la part de celui qui a dit que « le monde entier ne vaut pas le prix d'une seule âme (1) »? Si par ce moyen et pour ces raisons mon règne a relevé le sanctuaire en l'honneur de Dieu et de son saint martyr Démétrius, puisse ce monastère par l'intercession du Glorieux Saint (2), devenir un paradis et renfermer des âmes qui soient comme des plantes toujours vivaces et précieuses produisant chaque jour ce fruit qui est la vertu, pour la gloire de Dieu, pour la gloire du grand martyr dont le monastère s'honore de porter le nom, et aussi pour l'expiation des nombreuses fautes qu'il était naturel que je commisse, étant homme et ayant, comme tel, une nature mobile et corruptible!

(1) Matth., XVI, 22.

(2) Cf. supra, p. 175, note 3.



Emblème des Paléologue
(D'après Likatchef. *Matériaux*)

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

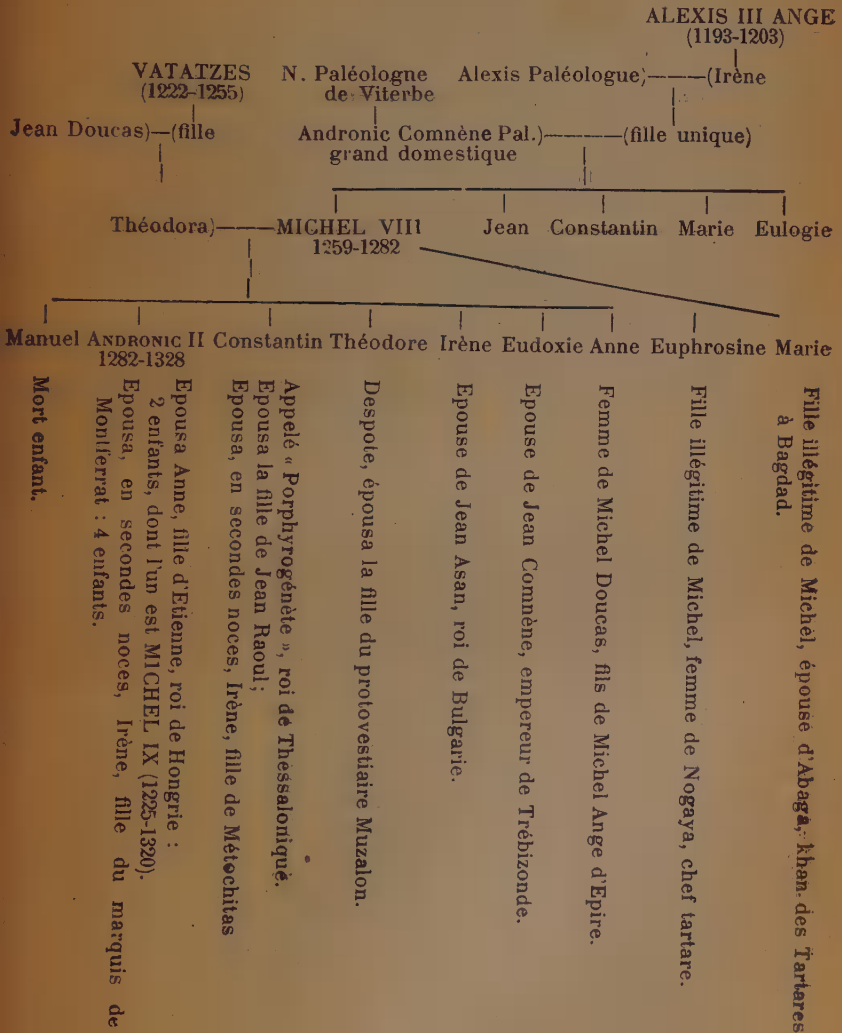


TABLEAU GÉNÉALOGIQUE *(suite)*

Familles des deux sœurs de l'Empereur Michel VIII

Marie Pal.) — (Nicéphore Tarkhaniotès)

|-----|
 Michel Andronic Jean Théodore

|
 Epousa la fille de Jean Ange de Thessalie.
 |
 Epousa la fille d'Alexis Philanthropénos, amiral de la flotte.

Eulogie Pal.) — (N. Cantacuzène)

|-----|
 Anne Marie Théodora Eulogie

|
 Femme d'Alexis Ange, despote d'Aetolie.
 |
 Epousa d'abord Alexis Philès et, en secondes noces Constantin Tech, roi de Bulgarie et, après sa mort, elle épousa l'usurpateur Lachanas.
 |
 Epousa d'abord Georges Muzalon, et, en secondes, noces, Jean Raoul.

BIBLIOGRAPHIE

I. — LES SOURCES

1. SOURCES BYZANTINES :

a) *Documents historiques.*

Acropolite, Georges (1204-1261). *Corpus Script. Byz. Hist.* Ed. de Bonn 1828. Ed. Heisenberg, G., Leipzig 1903. Migne, *Patr. Graeca* tom. 140, pp. 969-1220.

Ephraïm. *Imperatorum et Patriarcharum recens.* *Corp. Script. Byz. Hist.* Ed. de Bonn.

Eugenicus. Τῆς Τραπελοουτίων πόλει ἐγκωμαστικὴ ἔκφρασις. Ed. Tafel, L. Fr. *Opuscula* p. 370, Francfort 1832.

Grégoras, Nicéphore (1204-1359). Ed. de Bonn.

Pachymères, Georges (1255-1308). Ed. de Bonn.

Panaretos, Michel. Περὶ τῶν τῆς Τραπεζούντος βασιλέων. Ed. Lampros : Νέος Ἑλληνομνήμων, vol IV, p. 257. Athènes 1890.

Phrantzès, Georges. Ed. de Bonn.

Commentaires.

Fabricius (Jos. Alb.) *Bibliotheca Graeca.* Ed. Harles, vol. VIII, pp. 766-773 et XII, p. 50. Hambourg 1790-1809.

Hanke, M. *De Byz. rerum scriptoribus*, pp. 542-565.

Heisenberg, A. *Studien zur Textgeschichte des G. Akropolites*, Munich, 1894.

1) *Sources juridiques, diplomatiques, etc.*

Arsène, Autorianos. *Testament dans Cotelier (J.-B.). Ecclesiae Graecae Monumenta.* Paris 1677-1686.

Boeckh, A. — *Corpus Inscriptionum Graecorum.* Vol. IV, N^{os} 8744-8748, Berlin 1877.

Lampros, P. — *Unedirte Münze Michaels Paläologos.* *Zeitschrift für Numismatik.* Vol. IX, pp. 44-46, 1882.

Likatchef. — *Matériaux pour l'histoire de l'iconographie russe.* Planche 359 et s. St.-Petersbourg, 1906.

- Miklosisch, F. et Müller, J. — Acta et diplomata graeca medii aevi. Vol. I et II. Vienne 1860-1890.
- Papadopoulos, Keramaus, A. — Fontes Historiae Imperii Trapezontini. St-Petersbourg 1897.
- Schlumberger, G. — Sigillographie de l'empire byzantin, pp. 421-423, Paris 1884.
- Typicon de Michel VIII Paléologue pour le couvent de S.-Demetrios. Ed. Troitzki, J. G. (grec et russe). Autobiographia Michaelis Palaeologi, St-Petersbourg 1885.
- Typicon de Michel VIII Paléologue pour le couvent de l'Archange-Michel. Ed. Gedeon, M. J. Cple 1895.

c) Sources littéraires.

Discours et Belles Lettres.

- Apokaukos, Jean (métropolitain de Naupacte). — Lettres. Ed. Vasilevski, V. Epirotica Saeculi XIII. Vizantinska Vremeni. Vol. III, pp. 233-299.
- Demetrios Triklinios. — Deux épitaphes sur Michel VIII. Εἰς τὸν θανατὸν τοῦ βασιλέως κύρου Μιχαήλ τοῦ Παλαιολόγου. Cod. Marc. 464, p. 555.
- Eustathios Makrembolites. Ms. Cod. Vindob. theol. gr. 203, fol. 306. Τοῦ ὑψηλότατου βασιλέως κύρ Μιχαήλ Παλαιολόγου αἰνιγμα.
- Georges (Grégoire) de Chypre. — Deux encomia sur Michel VIII et Andronic II. Ed. Boissonade, Fr. Anecd. Gr. Vol. I, pp. 313-393, 1824. Lettres à Andronic II. Ed. Troitzki, J. G. Christianskoje Ctenie II. St-Petersbourg 1889.
- Holobolos, Manuel Maximos. — Poésies, 19 hymnes. Ed. Boissonade (Fr.) Anecd. Gr. vol. V, pp. 159-182 1833.
- Prose ed. Bergk, Tr. : Opuscula Theologica II, pp. 769-772, Halle 1886.

Polémiques.

- Acropolite, Georges. — Polémique contre les Latins. Ed. Demetrakopoulos. Ορθ. Ελλάς, p. 395-410.
- Athanasios le Jeune d'Alexandrie (1263). — Procession du Saint-Esprit. Ed. Demetrakopoulos. Ορθ. Ελλάς, 67.
- Bekkos, Jean. — Dans Arcadius, P. : Opuscula aurea theologica. Rome 1630. Dans Allatius, L. : Graeca Orthodox. Vol. I, pp. 61-378. Rome 1652, II, pp. 1-641. Rome, 1653. Migne, tom. 141, pp. 16-1032. Lämmer, H. : Script. Gr. Orthodox. Bibl. selecta vol. I., pp. 197-652, Fribourg 1866. Commentaire sur la Proc. du S.-Esprit. Ed. Hergenröther.

- Blemmydès, Nicéphore.** — La Procession du S.-Esprit. Migne, tom. 142, pp. 533-584; nouv. éd. du texte d'Allatius. Ed Lämmer, H. Script. Gr. Orthod. Bibl. sel. Vol. I, pp. 108-186, Fribourg 1866.
Autres écrits. Migne, tom. 142, pp. 585-612; Curriculum vitae et carmina. Ed. Heisenberg, A. Leipzig 1896.
- Διάλεξις πρὸς Λατίνους.** Cod. Bodl. Barocc. 68 saec. 15 fol. 94-98. Cod. Paris. 96914 fol. 315-319.
- Gennadios, archevêque de Bulgarie (1289).** — Σύναγμα περὶ τῆς ἐκπορεύσεως. Cod. Monac. 256 saec. 15 fol. 1-37.
- Georges (Grégoire) de Chypre.** — Migne, tom 140. Autobiographie. Ed. Bergauer, J., Vienne 1773; avec trad. allemande par Matthiae, F. C., Francfort 1817.
- Hierotheos Hieronomachos à la fin de la Confession.** Ed. Démétrakopoulos 'Ορθ 'Ελλάς, p. 54.
- Job Jasites.** — Extrait de son Apologie. Ed. Démétrakopoulos' 'Ορθ 'Ελλάς, p. 59 et Hergenröther, J. Photius, vol. III, p. 818.
- Joseph de Galèse.** — Οἰκειόχειρος ὁμολογία, publié avec Ἀντίρρησις de Nektarios de Jérusalem. Jassy 1862.
- Meletios.** — Polémique en vers contre les Latins. Chez Argentios : Παντίσμου στηλιτεύσις, p. 32; Le schisme arsénite. Migne, tom. 140, pp. 781-825.
- Meliteniotes, Constantin, archidiacre.** — Deux ouvrages sur l'Union. Ed. Allatius, L. : Gr. Orthod. II, pp. 642-921; Migne, tom. 141, pp. 1032-1273.
- Metochites, Georges, archidiacre, partisan dévoué de Bekkos.** — Proc. du S.-Esprit (5 livres) : Union des Eglises et contre Georges de Chypre. Ed. Allatius, Graec. Orthod. Vol. II, pp. 922-1074; Migne, tom. 141, pp. 1276-1405.
- Moschopoulos, Manuel.** — Contre les Latins. Ed. Démétrakopoulos, 'Ορθ 'Ελλάς, 68.
- Pachymères, Georges.** — Petit ouvrage sur la Proc. du St.-Esprit. Ed. Allatius, L. : Gr. Orth. I 390-395; chez Migne, tom. 143, pp. 924-929.
- Panaretos, Mathieu Ange.** — Les 11 œuvres. Ed. Beve-
ragius : Synodicum. Vol. II, p. 273. Londres 1677.
Les 20 œuvres. Cod. Bodl. Seld. 42; 16; 169.
- Scholia sur Grégoire de Naziance.** Cod. Vat. Pal. 243 saec. 14, fol. 251-257.
- Théodora, veuve de Michel VIII.** — Proclamation contre l'Union. Ed. Dräseke, Zeitschr. für wiss. Theologie, vol. 34, pp. 325-355, 1891.

2. SOURCES ORIENTALES :

- Aboulfaradsh Barhebraeus. — *Historia orientalis*. Ed. Pococke, Oxon. 1663; trad. lat. de Reinaud, Paris 1876.
- Aboulféda. — *Annales Muslemici*. Ed. Adler 1789.
Geographia. Trad. de Reinaud, Paris 1848.
 Résumé de l'histoire des croisades tiré des Annales.
 Rec. hist. Cr. Hist. Orient. Vol. I 1872.
- Héthoum, Cte de Gorigos. — *Liber hist. partium Orientis (1300) : Table chron.* Rec. hist. Cr. Documents
- Ibn-al-Athir. — *Rec. hist. Cr. Hist. Orient.*, vol. II, 1887.
- Kyrakos d'Arménie. Moscou 1860.
- Makrizi. — *Histoire des sultans mameloucs de l'Égypte*, trad. lat. de Quatremère. Paris 1837-1845.
- Melioranskij, P. — *L'œuvre di Seldjouq Namèh comme source pour l'histoire byzantine aux XII^e et XIII^e siècles (1192-1280)*. *Vizantijskij Vremennik*, vol. I, pp. 613-640, St-Pétersbourg 1894.
- Sempad (Smbt). — *Chronique du royaume de la Petite Arménie*. Rec. Hist. Cr. Doc. Arméniens, 1869.

3. SOURCES LATINES :

a) *Documents historiques.*

- Albericus Monachus Trium Fontium, *chronicon*. *Monumenta Germ. historiae*. Ed. Pertz, G. H. vol. XXIII, Hanovre 1874.
- Annales Januenses*. — *Continuator Caffari. Rerum Ital. script.* Ed. Muratori, L. A., tom. VI, Milan 1751.
- Annales Placentini*. — Dans Muratori, tom. XX.
- Buchon, J. A. C. — *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française*, Paris 1840.
Chroniques relatives aux Expéditions Françaises au XIII^e siècle. Panthéon Littéraire, Paris 1840.
- Canale, Martin da. — *La Chronique des Véniciens*. *Archivio Storico Italiano*, ser. I, vol. VIII, Gênes 1845.
- Chronicon de rebus Venetis*. — Muratori, tom. XXII.
- Chronique de Morée (1204-1305)*. Ed. Buchon, J. A. C. dans « *Recherches historiques* », Paris 1845. Ed. Longnon, J. : *Soc. hist. de France*, Paris 1911 (grec). Ed. Schmitt (John) Londres 1904.
- Dandolo A. — Muratori, tom. XII, pp. 1-523.
- Laurent de Monacis. — Muratori, tom. VIII.

- Monachus Patavinus. Chronicon (1117-1276). — Muratori, tom. VIII dans la nouv. éd. intitulée « Chronicon Marchiæ Tarvinismæ et Lombardiæ ». Muratori 1916.
- Navagero, A. — Storia della Repubblica Veneziana. Muratori, tom. XXIII.
- Paris, Matthew. — Chronica majora. Ed. Luard, H. R. vol. III-V (Rolls) 1876-1880; Historia minor. Ed. Madden, F. vol. II, III 1866.
- Saba Malaspina. — Res Siculae (1250-1276). Muratori tom. VIII, p. 781.
- Salisbury. — Annales S. Rudberti Salisburgensis (1286). Pertz, vol. IX, p. 757.
- Sanudo, M. — Vitae Ducum Venetorum (1495). Muratori, tom. XXII, pp. 405-125.
- Sanudo, Torcello Marino (fragm.). — Hopf. K. : Chroniques gréco-romanes, p. 171.
- Victoriensis, J. — Script. rerum Germ. Ed. Schneider, Hanover 1909.

Commentaire.

- Hopf, K. — De hist. Ducatus Athens. fontibus, p. 67 et suivantes.

b) *Sources juridiques, diplomatiques, etc.*

- Bérard de Naples. — Recueils épistolaires. Ed. Delisle, L., Notices et Extr. vol. XXII, 2 p. 87-167, Paris 1870.
- Liber Jurium reipublicæ Genovensis, Monumenta historiæ patriæ, vol. VII et IX.
- Mansi, J. D. — Sacrorum Conciliorum collectio, vol. XXV, pp. 38-136, Paris 1901.
- Posse, O. — Analecta Vaticana.
- Raynaldus. — Annales Ecclesiastici (1257-1285). Ed. Theiner (Aug.).
- Registra Pontificum Romanorum (1198-1304). Ed. Pott-hast. A., Berlin 1874. Ed. Gaffé, Ph., Leipzig 1885-1888.
- Registres d'Alexandre IV. Ed. Bourel de la Roncière : Ecole française d'Athènes et de Rome, vol. I, Paris 1897-1902.
- Registres de Clément IV (1265-1268). Ed. Jordan (Ed.), Paris 1904.
- Registres d'Innocent IV. Ed. Berger, E. : Ec. fr. d'Athènes et de Rome, vol. I-III, Paris 1884-1897.
- Registres d'Urbain IV. Ed. Guiraud, loc. cit. Paris 1901-1906.

- Tafel, L. Fr. et Thomas, G.-M. — *Urkundensammlungen zur Staats — und Handelsgeschichte Venedigs-Fontes rer. Austr. II*, vol. XII, XIII, Vienne 1856.
 Thomas (G.-M.) *Zur Quellenkunde (Continuation)*, Vienne 1879.
Diplomatarium Veneto-Levantinum, Venise 1890.

c) SOURCES LITTÉRAIRES.

- Brochart. — *Avis directifs dans la Collection de chroniques belges*. Bruxelles, 1858-1874.
 Muntaner-Chronik des Edlen Ramon Muntaner. Ed. Lanz, K. Stuttgart 1844.
 Rubruquis, Guillaume de - *Itinerarium* - chez Bergeron, P. : *Voyages faits en Asie*, vol. I, La Haie, 1735

II. — OUVRAGES DE SECONDE MAIN

1. OUVRAGES GÉNÉRAUX :

- Cambridge Medieval History, tom. IV, Cambridge 1921.
 Diehl, Charles. — *Histoire de l'empire byzantin*. Paris 1920.
 - *Byzance, Grandeur et Décadence*. Paris 1919.
 Finlay, G.-A. *History of Grèce*, vol. III, Oxford 1877.
 Gelzer, H. *Abriss der byzantinischen Kaisergeschichte*, chez Krumbacher : *Geschichte der byz. Litteratur*. Munich 1897.
 Gibbon, E. — *History of the Decline and Fall*. Ed. Bury, J.-B. Cambridge 1895.
 Hertzberg, G.-F. — *Geschichte Griechenlands*. Gotha 1876-1878.
Geschichte der Byzantiner und des osmanisches Reiches. Berlin 1883.
 Hesselring, D. C. — *Essai sur la civilisation byzantine*, p. 351.374, Paris 1907.
 Hopf, Karl-Geschichte Griechenlands (395-1821), dans *l'Encyclopédie d'Ersch et Grüber*, vol. 185 et 86. Leipsig 1867.
 Jorga, N., trad. Powles, A. H. — *The Byzantine Empire*. Londres 1907.
 Krumbacher, K. — *Geschichte der byz. Litteratur*. Munich 1897.
 Le Beau, Ch. — *Histoire du Bas-Empire*. Paris 1824 (2° éd.).
 Muralt, Ed. de. — *Essai de chronographie byzantine*, vol. II, St-Pétersbourg 1871.
 Paparrigopoulos, K. — *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους*, Athènes, 1887.

- Rimbaud A. — Dans l'histoire générale de Lavisse et Rambaud.
 Ranke, Léopold von. — Weltgeschichte, vol. IV-VI. Leipzig 1883-1885.
 Tozer, H.-F. — A History of Grèce. Oxford 1877.

4. OUVRAGES SPÉCIAUX :

- Altaner. — Die Dominikanermissionen des dreizehnten Jahrhunderts. — Habelschwerdt, Franke 1924.
 Bapheides, Ph. — Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία ἀπὸ τοῦ κυρίου ἡμῶν. Constantinople, 1884.
 Bent, Thomas. — The Lords of Chios. — English Historical Review, vol. IV, p. 467-480 (1889).
 Bertha-Birkmann. — Die vermeintliche und die wirkliche Reformschrift des Dominikanergenerals Humbert de Romans Rothschild, Berlin 1925.
 Beving, Ch.-A. — La principauté d'Achaïe et de Morée (1204-1430), Bruxelles 1879.
 Buchon, J.-A.-C. — Recherches historiques sur la principauté française de la Morée, Paris 1845.
 Bury, J.-B. — The Lombard and Venetians in Euboea. — Journal of Hellenic Studies, vol. VII, p. 309 (1886), vol. VIII, p. 94 (1887).
 Canale, M.-G. — Nuova Istoria di Genova. Florence 1858.
 Carini, I. — Gli archivi e le biblioteche di Spagna, vol. II, Palermo 1884.
 Caro G. — Genua und die Mächte am Mittelmeer. Halle 1895.
 Démétrakopoulos, K. — Ἱστορία τοῦ σχίσματος τῆς Λατίνης Ἐκκλησίας ἀπὸ τῆς ὀρθοδόξου Ἑλληνικῆς. Leipzig, 1867.
 Diehl, Charles. — Manuel d'art byzantin. Paris 1910. Une république patricienne. Paris 1916.
 Dräseke, J. — Der Kircheneinigungversuch des Kaisers Michael Paläologos. — Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie, vol. XXXIV, p. 325-355 (1891). Theophylaktos' Schrift gegen die Lateiner (Beccos).
 Byzantinische Zeitschrift, vol. X, p. 515-529 (1901).
 Du Cange, Ch. — Historia Byzantina : Familiæ Augustæ. Paris 1680.
 Durrieu (comte Paul). — Les Archives angevines de Naples (1265-1285). Paris 1886-1887.
 Ebersolt, J. — Sanctuaires de Byzance, Paris 1921.
 Fallmerayer, Ph. — Geschichte der Halbinsel Morea-Stuttgart 183 (1836). — Geschichte der Kaisertums Trapezunt. Munich 1827.

- Folieta, Umberto. — *Historiæ Genuensium*. Gênes 1585.
- Gasquet. — *De l'autorité impériale en matière de religion*. Paris 1879.
- Gédéon, M. -J. — *Πατριαρχικοῖ Πίνακες*, Constantinople, 1890.
- ὁ Ἄθως, Constantinople, 1885.
- Gregorovius, F. — *Geschichte der Stadt Athens im Mittelalter*. Stuttgart 1830-1836.
- Giudice, Giuseppe del. — *Codice diplomatico del regno di Carlo I e II d'Angiò*. Naples 1868-1902.
- Giustiniani, Agostino-Annali della Repubblica de Genova. Gênes 1854.
- Haseman, J. — *Griechische Kirche*, dans l'Encyclopédie d'Esch et Grüber, vol. 84, p. 1-290. 1860.
- Hefele, C.-J. von. — *Conciliengeschichte*, vol. VI, Fribourg 1889.
- Hergenröther, Jos. — *Handbuch des allgemeinen Kirchengeschichte*. Fribourg 1884-1886.
- Heyd, W. — *Histoire du commerce dans le Levant*, trad. fr. de Furcy Raynaud, Leipsig 1885.
- Hopf (Karl-Andros) (1205-1566). — *Sitzungsver*, wien Akademie, vol. XVI, p. 23-131 (1855), XXI, p. 221-262 (1856). — Trad. fr. de Vlasto, E.-A. Paris 1888.
- Euböa (1205-1470). — *Sitz*, w. Akad. vol. XI, p. 555-606 (1853).
- Jirecek, C. — *Geschichte der Bulgaren*. Prague 876.
- Joannides, S. — *Ἱστορία καὶ στατιστικὴ Τραπεζούντος*, Constantinople, 1870.
- Jordan, Ed. — *Les origines de la domination angevine en Italie*. Paris 1909.
- Kalligas, Paul. — *Μελέται Βυζαντινῆς ἱστορίας (1204-1453)*, Athènes, 1894.
- Μελέται καὶ λόγοι*, Athènes, 1882.
- Kattenbusch, Ferd. — *Die orthodoxe anatolische Kirche: Lehrbuch der vergleichenden Konfessionskunde*, vol. I. Fribourg 1892.
- Krause, H. — *Die Byzantiner des Mittelalters*, Halle 1869.
- Kremos. — *Ἱστορία τοῦ σχίσματος*. Athènes, 1905.
- Lampros, Sp. — *Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος*. Athènes, 1888-1892.
- Lebedev, A. — *Grundzüge einer Geschichte der byzantinisch-östlichen Kirche (1194-1493) (russe)*, Moscou 1892.
- Maimbourg, L. — *Histoire du schisme des Grecs*. Paris 1677.

- Manfroni, C. — Le relazioni fra Genova, l'imperio byzantino e i Turchi dans les Atti della Societa Ligure de Storia Patria, vol. XXVIII, p. 577. Gênes 1898.
- Mas Latrie (L. de). — Les seigneurs tiersciers de Negrepont. Revue de l'Orient, vol. I, 413-432. Paris 1893.
- Meliarakes, A. — Ἱστορία τοῦ Βασιλέως τῆς Νικαίας καὶ τοῦ Δεσποτάτου τῆς Ἡπείρου (1204-1261).
- Meyer, Eduard. — Haupturkunden, Berlin.
- Michel, Karl. — Der Reformvorschlag des Humbertus de Romanis. Freiburg 1920.
- Müller, D. K. — Kirchengeschichte. Freiburg 1892.
- Müller, J. — Historische Denkmäler in dem Klöstern des Athos-Vienne 1851.
- Neal, J.-M. — History of the Holy Eastern Church. Londres 1847-1850.
- Norden, Walter. — Das Papsttum und Byzanz. — Berlin 1903.
- Olivieri-Cardé e cronache manuscritte. Gênes 1855.
- Oman, C.-M. — History of the Art of War, p. 480-509 et passim. Londres 1898.
- Pappadopoulos J.-B. — Théodore II Lascaris. Paris 1908.
- Paspati, M. — Βυζαντιναὶ μελέται. Athènes.
- Pervanoglos, J. — Μιχαὴλ ὁ Παλαιολόγος — ἱστορικὸν διήγημα. Leipsig, 1883.
- Pichler, A. — Geschichte der kirchlichen Trennung zwischen Orient und Occident. Munich 1863-1865.
- Pitziptos, J.-G. — L'Eglise orientale : exposé historique de sa séparation et de sa réunion avec celle de Rome. Rome 1855.
- Renieris, M. — Etudes historiques. Athènes 1881.
- Riccio, C. Minieri. II regno di Carlo d'Angiò. Naples 1875.
Alcuni Fatti riguardanti Carlo d'Angiò. Naples 1874.
- Rodd (Sir Rennell). — The Princes of Achaia and the Chronicles of Morea. Londres 1907.
- Romanos, J.-A. — Περὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἡπείρου. Corfou, 1895.
- St Priest (F.-J.-E. de). — Histoire de la conquête de Naples. Paris.
- Sauli. — Della Colonia dei Genovesi in Galata. — Turin 1831.
- Schiltberger, Hans. — Reisebuch herausgegeben von Langmantel. Tübingen 1895.
- Spandugino. — De la origine de li imperatori ottomani, Sathas (C.) : Μνημεῖα Ἑλληνικῆς Ἱστορίας, vol. IX, p. 140. Paris 1890.

- Stanley, A. P. — Lectures on the History of the Eastern Church. Londres 1862.
- Sternfeld, Richard. — Karl von Anjou als Graf der Provence (1245-1265). Berlin 1888.
Ludwigs des Heiligen Kreuzzug nach Tunis. Berlin 1890.
- Tafel, L. Fr. — De Thessalonica eiusque agro dissertatio geog. Berlin 1839.
- Tozer, H.-F. — The Church and the Eastern Empire. Londres, 1888.
- Treu, Max. — Manuel Holobolos. Byz, Zeitschrift. Vol. V, p. 538-559 (1898).
- Troitzki, J.-G. — Arsène et les Arsénites (russe) : chez Christianskoje Ctenije. — St Pétersbourg 1867-1872.
- Viller. — Articles sur l'Union des Eglises dans la Revue historique ecclésiastique de Louvain (1920-1922).

INDEX

A

- Abaga (Grand Khan), 94-117-148-149-150.
- Abbate (Palmeri), 134-144.
- Accardo, chevalier lombard, 140.
- Achrida, 19-22-35-91.
- Acropolite (Georges), 24-26-28-29-35-105-109-112-117-121-153.
- Adramytte, ville, 42.
- Adrien V, pape, 131.
- Agni (Thomas), 41.
- Agrédi kounoupitzas (défilé), 61.
- Ahmed, frère d'Abaga, 150.
- Aigues-Mortes, 87.
- Aionopolite (Andronic), 140.
- Ajás, ville, 150.
- Aksérai, ville, 147.
- Albano (cardinal d'), 87.
- Alep, 146-147.
- Alexandre IV, 20-41-43-54-55-57-65-66.
- Alexis IV, 99.
- Alexis V, 17.
- Alphée, fleuve, 60-61-70.
- Alyattès (Nicéphore), 23-35.
- Amastris, 17.
- Anaphne, île, 128.
- Ancher de Saint-Praxède, 115.
- Anchialos, ville, 75-91.
- Andravida, ville, 60-61-70.
- Andrinople, 15-17-22-23-43.
- Andronic, fils de Michel Paléologue, 27-46-48-77-89-91-118-119-125-140-150-158-159-160.
- Andronic, évêque de Sardes, 7-38.
- Andros, île, 74.
- Anémas (tour d'), 109.
- Anémopylae (château de), 90.
- Ange (Alexis), 16.
- Ange (Jean), 36-89-96-122-124-125-126-127-130-132-133-134-135-138-140-141-151-154-159.
- Ange (Michel), frère de Jean, 140.
- Ange (Michel II d'Épire), 16-19-20-23-28-29-33-35-36-42-43-53-55-73-81-89.
- Ange (Nicéphore), fils de Michel II d'Épire, 24-89-122-135-138.
- Anglona (Jordan), 72.
- Angora, 157.
- Ania, ville, 42.
- Annibaldi (Richard), cardinal, 67.
- Antioche, 17-149-150.
- Aquin (Saint Thomas d'), 115.
- Apamée (fort d'), 40.
- Apollonia (lac d'), 22.
- Apricès, ville, 70.
- Aprinos, général byzantin, 137.
- Arles, 134.
- Arsène, patriarche, 22-34-37-38-40-50-100-101-102-103-105-123.
- Asan (Jean), 17-18-45.
- Asan (Jean Mytzés), 136-137-155.
- Asan (Michel), 20-29.
- Astypalae, île, 128.
- Athos (mont), 121.
- Avlona, ville, 125.
- Axare, fl. 28.

B

- Bagdad, 146-150.
- Barbarigo (Andréa), 54.
- Bari, ville, 86.
- Barre (Guillaume de), 90-96.
- Basile I^{er}, 42.
- Basile Bulgaroctone, 11-12-40-91.

- Baudouin II, 14-16-17-18-19-21-39-40-43-44-48-52-54-55-57-58-63-67-74-81-85-86-87-91-93-97.
 Baux, 141.
 Bavière (Louis de), 83.
 Béatrice, fille de Charles d'Anjou, femme de Philippe, fils de Baudouin, 81.
 Beccos (Jean), 92-100-101-108-109-111-121-123-124-131-132.
 Bela IV (de Hongrie), 20-23.
 Bélessos, ville, 18-19-91.
 Bembo (Marco), 84.
 Bénévent, ville, 77-78-79-81-150-154.
 Bérât, ville, 125-140-141-142-150.
 Bérée, ville, 22-29-119.
 Bérengar (Raymond), 107.
 Bernardo (Guillaume de), 129.
 Bibars Boundocdar, sultan d'Egypte, 147-149-150.
 Bithynie, 17-45.
 Bitlis, ville, 148.
 Bizye, ville, 23.
 Blaquernes (palais des), 47-99-103-112.
 Blemmydès (Nicéphore), 22-105-111.
 Boccanigra (Marin), 43.
 Bodénos, ville, 19-26-29-35.
 Boléboudion, ville, 20.
 Boniface, 16.
 Bonnagrata, cardinal, 107.
 Bonaventure (Saint), cardinal, 114-115-116-117.
 Bonizza, ville, 138.
 Boucel (Nicolas), 95.
 Brie (Simon de), voir Martin IV.
 Brienne (Jean de), 18.
 Brindes, ville, 143-144.
 Brousse, 35.
 Bruyères (Geoffroi de), 132.
 Bucellaires, 157.
 Buthrinto, ville, 81-138-140-142.

C

- Caballarios (Alexis), 71-127.
 Caballarios (Michel), 133.
 Cabasilas, archevêque, 36.
 Caffa, ville, ■.
 Calamata, ville, 70.
 Calatagirone (Gualtieri de), 144.
 Camilla (Franceschino de), 83.
 Camilla (Symmeto de), 69.
 Canina, ville, 138-142-143.
 Canossa (Boniface de), 73.
 Cantacuzène, 33.
 Cantacuzène, époux d'Eulogie sœur de Michel, 45-59-70-73-153.
 Carabas (Jean de), 60-61-69-71.
 Carceri (Crapella dalle), 53.
 Carceri (Francesco dalle), 128.
 Carceri (Ghiberto dalle), 90.
 Carceri (Guglielmo dalle), 127.
 Carceri (Narzotto dalle), 53-90.
 Caryanités, 32.
 Carystos, ville, 62-90-128.
 Caryténa, ville, 60.
 Cassin (abbé du Mt), 120-126.
 Castille (Alphonse de), 86-95-96-98-116.
 Castoria, 19-35-36.
 Caystre, fleuve, 148.
 Céos, île, 74-121-128.
 Cérigo, île, 128.
 Cérigotto, île, 128.
 Césarée, 147-148.
 Chabaron, général, 35.
 Champlitte (Guillaume de), 14.
 Charles-le-Franc, 103.
 Charles d'Anjou, 52-57-65-67-68-72-73-76 à 89-91 à 97-105-113-115-120-124-125-127-129 à 145-154.
 Chaudron (Jean de), 86.
 Chélee (château de), 120.
 Chimara, ville, 142.
 Chinardo (Philippe), 81.
 Chios, île, 62-81.
 Chumnus (Jean), 109.
 Chypre, 62-64.
 Cicon (Othon de), 128.
 Clarence, ville, 88.
 Gleisura, ville, 90.
 Clément IV, 76-79-80-82-83 à 87-113-118.
 Coloman, 29.
 Comnène, 26-99.
 Comnène (Alexis), 16.
 Comnène (David), 16-17.
 Comnène (Georges), 151.
 Comnène (Isaac I^{er}), 17-99.
 Comnène (Jean), 151.
 Comnène (Manuel), 21-109-156.
 Conches (Hugues de), amiral, 86.
 Conrad IV, 20-57.
 Conradin, 78-83.
 Constance, sœur de Manfred, 18-56-58.
 Constantin, archidiacre de Méltène, 92-107.
 Contareno (Jacopo), 74-75.
 Cornouailles (Richard de), 57-95.
 Coron, ville, 75.
 Copélos, ville, 61.
 Coprinitza, ville, 70.
 Corfou, 52-81-138-142.
 Cortazi (Georges), 128.
 Cortazi (Théodore), 128.
 Cos, île, 81.
 Costanza, fille de Manfred, épouse de Pierre d'Aragon, 140.
 Cosmidion (couvent de), 40.
 Crète, 16-62-64-75.

oïa, 19.
 rotone (évêque de), 71-73.
 main (Pierre), 71.
 appa (Château de), 90.

Euphrosyne, fille illégitime de Michel Paléologue, 80.
 Eustathius, 8.

D

acibyse (Château de), 50-105.
 amas, 13-146-147.
 amiette, 20.
 andolo, 13.
 andolo (Ghiberti Dandolo), 62.
 andolo (Jean Cane), 143.
 aphnouision, ville, 43-44.
 avid, roi d'Ibérie, 146.
 éaboles, 19-36.
 elphino (Jacopo), 74-75.
 émétrios (monastère de), 156.
 émétrios, roi de Thessalonique, 18-20.
 idymoteichon, 17-22.
 in (Azz-ed), 75-101-147-148-155.
 in Eibek (Emelik-el-Moizz-ed), 20.
 in (Gayad-ed), 19-21-28-29-146.
 in (Roch ed), 147.
 oria (Percival), 65-68-72-73.
 Jorylée, 13.
 Doucas, 26.
 Doucas (Isaac), 29.
 Dragon, fleuve, 38.
 Dreux de Beaumont, 88-90.
 Drimiane (Démétriade), ville, 127-133.
 Durazzo, ville, 23-125-129-138-141-142.

E

Edmond d'Angleterre, 57-65.
 Edouard, roi d'Angleterre, 65, 114.
 Elbasan, 19.
 Emèse, ville, 147-150.
 Enzo, fils de Barberousse, 65.
 Ephèse, ville, 119.
 Epsétopoulos, secrétaire du patriarche Arsène, 101.
 Ertogroul, 150.
 Etienne V, roi de Hongrie, 85-89.
 Etienne Ouroch de Serbie, 20-23-29-74-85-91.
 Eudoxie (femme de Théodose II), 46.
 Eudoxie, fille de Michel Paléologue, épouse de Jean Comnène, 151.
 Eulogie, sœur de Michel, 45-49-73-91-103-122-135-154-159.

F

Fossanuova (abbaye de), 115.
 Frédéric II, 18-19-20-41-58.
 Filangieri (Ricardo), 41.

G

Galata, 40-83-93.
 Gavalas (Léon), 25.
 Gaza, ville, 147.
 Georges, Métropolitain de Cyzique, 46.
 Germain, évêque d'Andrinople, patriarche, 103-104-105-112-117-156.
 Ghisi, 56.
 Ghisi (Filippo), 128.
 Giustiniani (Jean), 43.
 Gradenigo (Marco), 44.
 Grégoire (ou Georges de Chypre), patriarche sous Andronic II, 107.
 Grégoire, évêque de Mitylène, 104.
 Grégoire X (Thiébaud de Plaisance), pape, 92-93-94-95-97-105-107-112 à 118-122-129-134-164.
 Grillo (Simon), 68.
 Grimaldi (Pietro), 62-64.
 Guarnero (Nicolo), 42.
 Guercio (Guglielmo), podestat des Génois à Constantinople, 69.
 Guiscard (Robert), 52.
 Guillaume (de Saint Marc), 115.
 Gulione (Benedetto), 73.

H

Haitoum, 21.
 Halmyros, ville, 133.
 Hama, 150.
 Hatem, roi d'Arménie, 146-149.
 Hélène, fille de Michel II d'Epire, 33-81.
 Hémus (province de), 89.
 Henri (III d'Angleterre), 65.
 Henri, archevêque, 56.

Hensl, frère de Baudouin, 17.
 Héraclée, 15-69-83.
 Héraclée du Pont, 17-119.
 Hiéronyme d'Ascoli (Nicolas IV),
 107.
 Hieronymos, 130.
 Holobolos (Manuel), 79-103-107-121-
 156.
 Hotovos, 20.
 Hyacinthe, supérieur des Moines de
 Pantéopte, 105.

I

Iconium (ville), 16-17-18-21-24-60-
 75-119.
 Innocent IV, pape, 18-20-57-65-66.
 Innocent V, pape (Pierre de Taren-
 taise), 114-115-117-122-130-131-
 135.
 Ios, île, 128.
 Irène, fille de Michel Paléologue,
 136.
 Irène, sœur de Jean Lascaris, fem-
 me de Constantin Tech, 74.
 Isaac (évêque d'Ephèse), 124.
 Isabelle, fille du Prince d'Achaïe,
 77-85-137.
 Istropoulos, 109.
 Ivron, 121.
 Ivry (Galéran d'), gouverneur
 d'Achaïe, 137.

J

Jacques I^{er} (d'Aragon), 115-116.
 Janina, ville, 142.
 Jasites (Job), 110.
 Jean, évêque de Porto, 115.
 Jean XXI, pape, 115-122-131-132-
 135.
 Joachim III de Bulgarie, 112.
 Joannou (Constantin), 125.
 Joseph de Galèse, patriarche, 101-
 104-105-110-111-120-121-123.

K

Kethouga, 146.
 Kisterna, 60.
 Kotuz, sultan d'Egypte, 147.
 Kubilai, 21.

L

Laconie, 48-60-90.
 Lagonessa (Filippo di), 138.
 Lakanas, 136-137-154.
 Lanfranchi (de S. Georgio), 93.
 Laodicée, 29-33.
 Larmena, ville, 90.
 Lascaris (Jean), 30-32-37-38-49-50-
 85-91-100-103-104-105-160.
 Lascaris (Marie), 24.
 Lascaris (Michel), 22-28.
 Lascaris (Théodore I^{er}), 16-17-153-
 162.
 Lascaris (Théodore II), 21 à 24-27-
 32-59 à 73-146-153-162.
 Laurent (frère), 18.
 Lauria (Roger de), 144.
 Lavitza, ville, 61.
 Lavra (couvent de), 121.
 Lemnos, 121-128.
 Lentini (Alaimo de), 139-144.
 Léon (d'Arménie), 149-150.
 Léon, évêque d'Héraclée, 142.
 Lesbos, 18-62-81.
 Licario, 90-128-132-153.
 Louis VII, 13.
 Louis (saint), 19-20-55-56-62-67-82-
 83-86-87-92.
 Lucques, ville, 65-72.
 Lyon (Concile de), 92 à 114.

M

Maclobite (Nicolas), 26.
 Macrénos, 60-70-71-73-153.
 Macryplago (défilé de), 70.
 Magenza (château de), 115.
 Magnésie, 30-31-34.
 Mahomed II, 43.
 Maina, 54.
 Malée (cap), 117.
 Malek (émir), 60-70.
 Mallone (Pesceto), 64.
 Manducho, ville, 90.
 Manfred (de Sicile), 20-33-35-36-40-
 41-43-52-54-58-61-64-65-66-67-68-
 69-72-76-78-79-81-84-140-164.
 Mangou (khan), 21-63-75-148-150.
 Manuel, évêque de Thessalonique,
 37-38.
 Manuel, patriarche, 108.
 Manzikert, 12.

rie, fille d'Eulogie, nièce de Michel Paléologue, 91-136.
 rie (impératrice), femme de Bauouin, 57.
 rie, fille illégitime de Michel Paléologue, épouse d'Abaga, 148.
 rizza (la), 18-43.
 rthe, sœur de Michel Paléologue, 89.
 ctin IV (Simon de Brie), pape, 124-142-144-164.
 tyropolis, ville, 146.
 ryandinie, 157.
 urozomès (Manuel), 17.
 ximos, 111.
 andre (le), 16-17-147-148-150.
 énicon, ville, 18-20-25.
 inges (pays des), 60.
 sembria, ville, 75-91.
 siskli, ville, 70.
 ssine, 144-145.
 ssine (Guillaume de), 144.
 eiin, 42.
 éorium, ville, 45.
 hel, patriarche, 99.
 hel, fils de Constantin Tech, 136.
 hieli (Marco), 54.
 tra, ville, 54-59-61-70.
 ion, ville, 75.
 yscus, ville, 36.
 mastir, 20.
 ombasia, ville, 54-59-60-62-64-148-88-90-137.
 ifferrat (Marquis de), 14-96.
 itjoie (Monastère de), 41.
 osini (Albertino), 85.
 osini, patriarche, 15.
 osini (Marin), doge, 20.
 gallo (Bonaventure de), 107.
 inos, 137.
 zalon (Andronic), 23-27-32.
 zalon (Georges), 22-23-27-30-31-2-33-103.

N

npia, 61.
 os, 62-74.
 repont, 20-44-53-54-56-60-62-64-5-76-84-89-90-127-128-129-133-38.
 patrai, 89-125-127.
 tongos (Georges), 34.
 stapolis, ville, 20.
 sphère, évêque d'Ephèse, 38.
 las III (Jean Gaetani Orsini), 22-124-132-134-135-139-143.
 ro (Egidio de), 69.

Nikli, ville, 70.
 Nivelet, ville, 132.
 Nogaya, 75-80-91-136-137-146-151-160.
 Nymphaion, ville, 19-21-39-42-69.

O

Opizio, patriarche d'Antioche, 115.
 Oréos, ville, 62.
 Orvieto, ville, 114-142-143.
 Orsini (Jean-Gaetani), Nicolas III, pape, 132.
 Osman, fils d'Ertogroul, 150.
 Ostia, 115.
 Ostrovo, ville, 26.
 Othon de St-Guido de Spire, 116.
 Ottoboni (Adrien V) 92-115.

P

Pachomios, ville, 159.
 Pachymères, 34-103-110-155.
 Paléologue (Andronic), père de Michel VIII, 25-39.
 Paléologue (Andronic II), voir Andronic.
 Paléologue (Constantin), frère de Michel, 32-59-60-61-65-66-69-70-75-154.
 Paléologue (Constantin), fils de Michel, 91-154.
 Paléologue (Jean), frère de Michel Paléologue, 32-35-37-43-53-59-73-127-133-147-148-154-157-159.
 Paléologue (Jean), neveu de Michel VIII, 124.
 Palerme, 144.
 Pantaleoni, patriarche de Constantinople, 44-115.
 Parastron (Jean), 107.
 Parme (Albert de), 57-67.
 Paros, 62-74.
 Paschase (couvent de), 38.
 Pegai, ville, 17.
 Pélagonie, 20-36-53.
 Périblepte (couvent de), 111.
 Périclyste, 19.
 Perigardi (Beauregard), 70.
 Petralipña (Theodore), 35.
 Pharsale, 133.
 Philadelphie, 21-26.
 Philanthronénos (Alexis), 59-60-88-89-90-127-133-153-155.
 Philès, 33.

Philès (Alexis), 70-71-73-88-153.
 Philès (Theodore), 23-35.
 Philippe, fils de Baudouin, 40-57-81-97-135-142-143-145.
 Philippe, fils de Charles d'Anjou, 85-137.
 Philippe II, 14.
 Philippe III de France, 114-115-120-126-143-144.
 Philippopolis, 20-75-91.
 Phocas (Nicéphore), 26-46-99.
 Phocée, ville, 139.
 Phrangopoulos, 103.
 Pierre, roi d'Aragon et de Catalogne, 67-139-140-143-144-145-155-164.
 Polisi, ville, 141.
 Pologne, fleuve, 141.
 Poimamenon, 18.
 Prespa, 19-36.
 Prilapou, 19-29-75.
 Prinitza, 60-61-66.
 Procida (Jean de), 139-140 à 145-155.
 Proconèse, 99-102.
 Prosacos, ville, 18.
 Ptolemaïs, ville, 144.
 Pylax (Jean), 44.

R

Raoul (Alexis), 33.
 Raoul (Jean), 35.
 Raoul (Manuel), frère d'Isaac, évêque d'Ephèse, 124.
 Reggio, ville, 144.
 Rhodes, 18-25-62.
 Rhodope, 22.
 Robert (de Courtenai), empereur, 18.
 Roche (Guillaume de la), 53-54-60-138-152.
 Roche (Jean de la), 14-127-128-138.
 Rodolphe (de Habsbourg), 84-96-116-134.
 Rodosto, 15-69-159.
 Roerio (Louis de), 138.
 Roger, archevêque de San Severino, 138.

S

Salek (émir), 60-70.
 Samos, 81.
 Sangarios, 17.

Santa Croce (Philippe de), 86.
 Santorin, île, 128.
 Sanudo (Filippo), 127-128.
 Scio, ville, 42.
 Scopélos, 56-128.
 Scopia, 20-75.
 Scorta, 60-132.
 Scotto (Giovanni), 141-142.
 Scutari, 157.
 Sélymbria, 38-40-43-69.
 Sergiana, 70.
 Sériphos, île, 128.
 Serrès, ville, 18-20-25-40.
 Servia (château de), 23.
 Settepozzi, île, 51-62-63-64-164.
 Simon (de Ste-Cécile), 115.
 Simon (de St-Martin), 115.
 Sinope, 57.
 Skyros, 56.
 Smyrne, 19-41-42.
 Sosandre (Notre-Dame-de), 30-32.
 Soscus, 36.
 Sozopolis, 91.
 Spolète, 72.
 Squise, ville, 17.
 Srédnagora, 137.
 Sténimachos, 18-20-75.
 Stobos, 20.
 Stoudion (couvent de), 47.
 Stradiotrachiae, ville, 147.
 Stratégopoulos (Alexis), 33-35-37-43-44-45-55-56-58.
 Stratégopoulos (Constantin), 23.
 Strobilo, ville, 147.
 Sughud, ville, 150.
 Sully (Hugues-le-Rousseau de), 138-140-141-142.
 Suriano (château de), 139.
 Svetslav (Jacques), 136.
 Syboto, ville, 138-142.
 Synadénos (Jean), 133-141.

T

Tagliacozzo, 85.
 Tarkhaniotès (Andronic), 89.
 Tarkhaniotès (Michel), 140-141-153.
 Tech (Constantin), tsar de Bulgarie, 29-43-74-85-91-122-135-148.
 Tempé (vallée de), 35.
 Ternovo, 136.
 Tertter, 137-154.
 Theodora, fille de Jean Doucas, 27-37-49-58.
 Théodora, fille de Théodore Lascaaris, 29.
 Théodore, gendre d'Alexis Ange, 16-17.

Néodose II, 46.
 Néophanès, patriarche de Nicée, 117-142.
 Néophylacte, 32.
 Nérasia, île, 128.
 Néssalonique, 14-24-25-39-76-101
 Népolo, 41.
 Népolo (Jacques), 143.
 Népolo (Lorenzo), 56-84.
 Némour, 63.
 Néornikès, 33.
 Néornikès, préfet de C. P., 101.
 Néornikès (Constantin), 23.
 Néorrès (royaume de), 65-68.
 Néoucy (Anseau de), 36-39-40-70-71.
 Néoucy (Narjaud de), 125.
 Néoucy (Philippe de), 97.
 Néouallès, ville, 150.
 Néouani, 33.
 Néouapani, ville, 82-88-144.
 Néouébizonde, 16-21-151.
 Néouévisano (Henri), 73.
 Néouédèle (Benjamin de), 156.
 Néouanis, 87-88-92-144.
 Néouarca (Rosso della), 41.
 Néouayana, ville, 119.
 Néouyr, 41.
 Néouamanturos, 33-34.
 Néouépène, ville, 18-20-23.

U

Urbain II, 13.
 Urbain IV, 48-55-56-57-62-64-65-66-67-68-70-72-73-74-79-115-118-140.
 Urukub, 20.

V

Vallona, ville, 81-138-141-142.
 Vardar, 29.

Vatatzès (Jean Doucas), 16-17-18-19-21-22-25-26-34-39-45-58-153-154-162.
 Vatépodi (couvent), 121.
 Vaticana, 60-71.
 Vélétrî, 115.
 Vélîgosti, 60-70-128-132.
 Verone (Guillaume de), 53.
 Véruli (Leonardo da), 81.
 Vico (Pietro de), 72.
 Villehardouin (Geoffroy de), 14.
 Villehardouin (Guillaume II de), prince d'Achaïe, 20-33-35-36-39-52-53-54-55-56-59-60-61-64-69-70-71-72-73-77-81 à 86-88-89-90-126-132-137-152-153-154.
 Visconti (Guglielmo), 42.
 Vlisiri, ville, 61-70.
 Viterbo, 41-81-97-140-144.

X

Xéropotamou, ville, 121.
 Xiphilinos, grand économiste, 101-109.

Z

Zaccaria (famille), 158.
 Zaccaria (Benedetto), 69-139.
 Zaccaria (Manuel), 139.
 Zara, 14.
 Zeno, 41.
 Zeno (duc Marino), 128.
 Zeno (Pietro), 84.
 Zeno (Raniero), doge, 84.
 Zographou, couvent, 121.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Faiblesse de l'Empire latin.

La civilisation byzantine et son œuvre ; son caractère formé des éléments romain, grec et oriental ; l'élément romain se montre dans le développement des sciences juridique et administrative ; l'élément grec, dans les arts et la littérature ; l'élément oriental, dans la théologie chrétienne. — Comment cet empire, entouré d'ennemis put-il se conserver pendant neuf siècles ? Sa situation géographique sur le Bosphore ; sa science militaire ; son organisation civile permanente ; sa foi orthodoxe. — Comment fut-il renversé par les occidentaux ? La féodalité en Occident et les premiers croisés ; Venise et la Quatrième Croisade. — L'empire latin de Constantinople ; cause de sa faiblesse p. 5-15

CHAPITRE II. — L'Empire Grec de Nice (1206-1258).

Théodore I Lascaris, Vatatzès, Théodore II. Le premier Lascaris rassemble à Nicée les nobles byzantins chassés de CP., bat ses voisins Grecs, Latins et Turcs, et fonde un petit empire grec. Son successeur Vatatzès (1222-1254), par sa stratégie et ses alliances avec Frédéric II, le tsar Bulgare et le sultan d'Iconium, réussit à étendre ses possessions en Anatolie et dans les Balkans aux dépens des Latins. Etendue de l'empire de Nicée à sa mort (1254). — Situation politique des Etats méditerranéens en 1254. Quel successeur aura Vatatzès ? Avènement de son fils Théodore II Lascaris, qui nomme Arsène patriarche. Ses deux campagnes victorieuses en Thrace. Son caractère aigre éloigne les nobles ; Paléologue, gouverneur de Nicée en l'absence de Lascaris, profite du mécontentement ; puis, se croyant en danger, il s'enfuit près du Sultan d'Iconium. p. 16-24

CHAPITRE III. — Jeunesse et Usurpation de Michel Paléologue.

Premières années de Paléologue : à la cour de Vatatzès ; son caractère ; son ambition et son élévation rapide ; accusé de trahison, il plaide sa défense et est acquitté ; Vatatzès lui donne en mariage sa petite nièce et le nomme grand connétable ; mais ses

ennemis à la cour, entre autre les frères Muzalon, ne le laissent pas en paix. Paléologue auprès des Turcs (1257). Sa réconciliation avec Lascaris, qui l'envoie avec une armée contre le despot d'Epire. La situation politique dans les Balkans. Mort soudaine de Lascaris, qui désigne Muzalon comme régent et tuteur de son fils (1258). Intrigues de Paléologue : sa réponse conciliante au régent Muzalon ; il s'attache les mercenaires latins et profite d'une émeute pour faire assassiner Muzalon dans un couvent. Les nobles, divisés par des rivalités, élisent Paléologue et Arsène, tuteurs du fils de Lascaris. Soutenu par Arsène, Paléologue se fait rendre les clefs du trésor et en dispose à mains ouvertes. Maître de l'Etat, après des négociations infructueuses, il envoie son frère contre Manfred le prince d'Achaïe et Michel d'Epire ; succès des armes grecques en Macédoine. Paléologue en profite pour se faire nommer collègue du prince-héritier : Arsène soutient ses ambitions devant l'Asssemblée, qui ne cède qu'à la contrainte. Le sacre : tromperie ; Michel son épouse couronné, l'héritier légitime écarté ; Arsène furieux retire dans un couvent et est remplacé au patriarcat ; sa rancune contre Michel.

CHAPITRE IV. — La Reprise de Constantinople (1261).

Le projet de reprendre CP. ; [relations de Michel avec Baudoin II, qui se trouve en grand embarras pour maintenir son empire ; première tentative contre CP. ; Michel conclut une trêve d'une année. Guerre entre Venise et Gènes. Michel conclut un traité avec les Génois pour la reprise des détroits. Il envoie Stratégopoulos contre les Bulgares : celui-ci fait un détour pour observer les latins ; en l'absence de la flotte vénitienne mouillée à Dapbnous, il prend la ville d'assaut et par trahison ; l'Empereur surpris par cette nouvelle.

CHAPITRE V. — Constantinople de nouveau Capitale de l'Empire Grec.

Entrée triomphale. L'ordre est rétabli dans la ville. Réconciliation entre Paléologue et ses nouveaux sujets latins. Réparation des murailles. Construction d'une flotte. Restauration des Eglises. Arsène rappelé au patriarcat. Nouveau couronnement de Michel de Théodora. Eulogie pousse son frère à faire aveugler Jean Lascca et à châtier ses partisans ; Arsène excommunie l'Empereur ; émeute en faveur de Lascaris.

CHAPITRE VI. Campagne en Romanie et la Politique Italienne

Première période : de la prise de Constantinople à la bataille de Settepozzi (1261-1263). But politique de Michel VIII. La perte de CP. et les Etats de l'Occident : Venise a le plus à gagner à la restauration de Baudoin. Celui-ci réunit les seigneurs latins de Romanie. Le despote d'Epire s'allie à eux contre Paléologue. Le prince d'Achaïe cède Monembasia aux Byzantins et reçoit sa liberté. Michel envoie au pape Urbain IV une ambassade, qui n'arrive pas à Rome. Urbain, irrité contre les Grecs, excommunie les Génois leurs alliés.

...los, envoyé contre le despote d'Epire, est battu. Traité
 ...e, les seigneurs de Négrepont et Villehardouin, Baudoin
 ...red de Sicile et espère s'attacher Urbain IV. Michel, re-
 ...Manfred, entre en négociations avec Urbain, qui ac-
 ...mitié ; en même temps (1263), il envoie deux armées,
 ...l'Epire, l'autre contre Villehardouin et les seigneurs
 ...te byzantine ravage la côte du Péloponnèse. Campagne
 ...in, qui est battu par Jean de Carabas. Guerre navale
 ...et Venise : bataille de Settepozzi et défaite de la flotte

p. 51-62

VII. — Campagne en Romanie et la Politique Ita- (uite).

...e période : de la bataille de Settepozzi à la bataille de
 263-1266). Puissance croissante des Génois en Orient :
 des troubles dans l'Empire. Michel profite de leur dé-
 ...epozzi pour renvoyer leur flotte. La politique Italienne :
 Manfred et le Saint Siège, qui accueille l'offre de Paléo-
 ...rjet de l'Union des Eglises ; Charles élu sénateur de
 ...alie, préoccupée de la question de Sicile, ne pense pas à
 Baudoin ; Michel licencie les marins et les vaisseaux
 ...n service. La politique embrouillée de Gènes ; la trahi-
 ...testat génois à CP. : Michel chasse les Génois de sa
 ...mpagne en Morée : les mercenaires turcs quittent le
 ... ; et s'allient à Villehardouin ; Constantin rentre à CP.,
 ...e commandement de l'armée à Philès, Caballarios et
 ...ceux-ci après une défaite écrasante, sont capturés.
 ...e les négociations avec le Saint Siège, menacé par l'armée
 ... : l'Union des Eglises est sur le point de se réaliser ;
 ...ain. Villehardouin conclut une trêve et licencie ses Turcs ;
 ...d'Epire fait sa soumission ; Michel fait des ouvertures
 ...Venise. Alliance entre le roi Bulgare, le sultan Azz-ed-Din
 ...Mangou contre Paléologue. Celui-ci se met contre eux à
 ...on armée, qui est écrasée. Venise repousse la paix mais
 ...e trêve. Charles à Rome ; bataille de Bénévent : Charles
 ...ître de la Sicile

p. 63-77

DE VIII. — Charles d'Anjou et Michel Paléologue.

...re période : de la bataille de Bénévent au départ de la
 croisade (1266-1270). Caractère de Charles ; ses desseins
 ...Relations entre le Saint Siège et Michel. Alliance de celui-
 ...ogaya. La lutte entre l'Orient et l'Occident : Charles et
 ...concluent le traité de Viterbe, mai 1267 ; Villehardouin
 ...udataire de Charles. Michel entre en relations avec Gènes :
 ...aux Génois le quartier de Galata (1268). Arrivée de Conra-
 ...alie : les Vénitiens renouvellent la trêve avec Paléologue ;
 ...ou conclut une trêve et va au secours de Charles ; ba-
 ...T. gliacozzo. Mort de Clément IV : Charles empêche
 ...d'un pape et s'occupe de son projet contre CP. ; il entre
 ...ce avec les Bulgares, les Serbes, les Hongrois, Alphonse
 ...le et Venise ; sa flotte prête à partir pour la Romanie.
 ...tre en négociations avec Louis IX, qui intervient en sa
 ...près des cardinaux. Départ de la huitième croisade

p. 78-87

CHAPITRE IX. — Charles d'Anjou et Michel Paléologue (suite).

Deuxième période : de la mort de Saint-Louis au Concile de Lyon (1270-1274). Michel renouvelle la guerre en Morée; Charles envoie des secours à Villehardouin. Michel s'allie aux Hongrois. Mort du despote d'Épire : Michel cherche à s'attacher ses fils, Nicéphore et Jean Ange; celui-ci invite les Tartares à piller l'Empire. Philanthropénos saccage la côte de Morée : il fait entrer Licario au service impérial; celui-ci entreprend de réduire toute l'île de Négrepont. Michel s'attache Constantin Tech, auquel il donne sa nièce en mariage; Tech reste allié à Charles; l'alliance de Michel est repoussée par les Serbes; la dépendance des Eglises serbe et bulgare, de l'Eglise byzantine, est rétablie. Election de Grégoire X : son but politique. Michel resserre son alliance avec Gènes. Relations entre Michel et le Saint-Siège. Difficultés entre le Pape et Charles : question des sauf-conduits et de l'élection d'un empereur. La ligue gibeline en Italie septentrionale et Paléologue : guerre entre Gènes et Charles. Celui-ci s'attache Jean Ange et continue ses préparatifs en Orient; mais, menacé par l'arrivée des troupes espagnoles en Toscane et par la flotte génoise, il est obligé de remettre son expédition contre Byzance pour laisser réunir le Concile de Lyon. p. 88-98

CHAPITRE X. -- Lutte entre l'Empereur et l'Eglise Grecque (1261-1274).

Faiblesse de l'Eglise grecque sous les Comnènes : l'Eglise est fortifiée par la renaissance du sentiment national. Conduite autoritaire de Michel envers le clergé : traitement brutal de Beccos. Michel se plaint de son excommunication et fait déposer Arsène. Germain succède au patriarchat, grâce à l'influence d'Eulogie : son impopularité. Joseph, devenu patriarche à la place de Germain, absout l'Empereur et voyage en Orient pour se concilier les schismatiques. L'union avec Rome : résumé historique du schisme; arrivée des légats du pape à CP.; la question de l'union est discutée dans le synode; Michel parle en faveur des Latins; opposition de Beccos, qui est jeté en prison; proclamation impériale en faveur de l'Union. Beccos se laisse convertir. Le synode accepte l'union. Soumission des Eglises serbe et bulgare. p. 99-112

CHAPITRE XI. — Concile de Lyon et ses suites en Orient.

Pourquoi Michel et Grégoire poursuivent l'union des Eglises. Préparatifs pour le Concile de Lyon : les premières séances, mai et juin 1274. Arrivée des ambassadeurs grecs et des délégués tartares. La quatrième séance, le 6 juillet : lettres de Michel, de son fils et du clergé grec; soumission de l'Eglise grecque; serment prêté par Acropolite à la place de l'Empereur. Retour des ambassadeurs à CP; opposition des prêtres et du peuple au nouveau rite; Joseph est déposé. Beccos, devenu patriarche, cherche à se concilier le peuple. La sévérité impériale envers les récalcitrants. Le schisme se répand : Eulogie, éloignée comme schismatique, excite Tech contre son frère; Jean Ange réunit les schismatiques en Thessalie. Michel envoie une armée contre Jean, qui la bat. Alliance entre

Michel et l'empereur de Trébizonde pour réprimer le schisme. Désaccord entre Michel et Beccos, qui donne sa démission. Discours de l'Empereur au sujet de l'union : arrivée des légats du pape, qui visitent les prisons où sont enfermés les récalcitrants. Beccos, ramené en triomphe, redevient patriarche. p. 113-124

CHAPITRE XII. — Entente avec Rome et Guerre en Grèce (1274-1278).

Michel prend l'offensive en Grèce. Charles n'abandonne pas son projet oriental, mais est gêné par les affaires d'Italie. Campagne de Paléologue contre Jean Ange, qui est assiégé dans sa capitale; mais, Jean, secouru par le duc d'Athènes, réussit à battre les Byzantins. Le frère de l'Empereur répare sa défaite par une victoire remportée sur les seigneurs de Négrepont. Licario et la conquête de Négrepont et des îles. L'armée byzantine assiège Durazzo, tandis que la flotte coupe les communications avec l'Italie. Mort de Grégoire X : Charles regagne son influence à Rome; Innocent V ne peut pas protéger Byzance, mais il exige un serment de l'Empereur. Mort d'Innocent. Faiblesse du prince d'Achaïe; Venise renouvelle la trêve avec Paléologue. Nouvelle campagne contre Jean Ange, qui bat les généraux byzantins; Licario abandonne le siège de Négrepont. p. 125-133

CHAPITRE XIII. — Expédition de Sully et Vêpres Siciliennes (1278-1 82).

Politique de Nicolas III : il entre en relations avec Michel. Eroulement du royaume bulgare : Michel se rend à Andrinople et envoie une armée contre l'usurpateur Lakhanas ; grâce à l'aide de Nogaya, il renverse Lakhanas et établit Jean Asan sur le trône ; mais Terter se rend maître du royaume et s'allie à Charles d'Anjou. Mort de Villehardouin : Charles devient prince d'Achaïe ; les affaires de la principauté sont en mauvais état ; Charles envoie comme capitaine-général Hugues de Sully : son caractère et son activité. Michel, par l'intermédiaire de Jean de Procida, entre en relations avec les barons siciliens, avec Pierre d'Aragon et Nicolas III pour enlever la Sicile à Charles d'Anjou : voyages de Procida. Sully assiège la ville de Bérat ; Michel envoie des troupes pour le repousser : Sully est fait prisonnier et son armée prend la fuite ; grande victoire pour les Byzantins. Avènement de Martin IV : traité entre Charles, Philippe, successeur de Baudouin, et Venise à Orvieto, juillet 1281. Pierre d'Aragon s'arme contre les Sarrasins. Les Vêpres siciliennes. Pierre d'Aragon arrive à Palerme ; commencement de la lutte pour la Sicile. Pour Byzance, le danger d'une restauration latine est écarté. p. 134-145

CHAPITRE XIV. — Relations entre Paléologue et les Puissances Asiatiques.

Les Tartares en Asie : Azz-ed-Din, dépossédé, se réfugie auprès de Paléologue, qui entre secrètement en négociations avec le khan. Les incursions turques et tartares sont repoussées par Jean

Paléologue. Sort du sultan Azz-ed-Din. Mort d'Houlagou : son fils, Abaga, épouse une fille illégitime de Michel, avec lequel il fait une alliance étroite. Lutte entre les Turcs d'Egypte et les Tartares pour la Syrie; alliance de Michel avec le sultan d'Egypte, qui refuse de s'allier avec les Bulgares contre Byzance. Mort d'Abaga; fin de la suprématie tartare en Anatolie et naissance de l'empire ottoman; alliance entre le khan Ahmed et les Musulmans; incursions turques dans les thèmes byzantins : Andronic, envoyé pour les repousser, est obligé de reculer la frontière. Alliance entre Michel et Jean Comnène de Trébizonde p. 146-151

CHAPITRE XV. — Gouvernement Intérieur.

Organisation de l'Empire. Michel s'attache les nobles et retient auprès de lui les hauts officiers de Vatatzès; les membres de sa famille sont ses conseillers intimes. Sa politique entraîne des dépenses énormes : l'armée; la marine; les subventions secrètes; l'administration civile; les fondations ecclésiastiques. Les sources de revenu : la douane et l'impôt foncier; les expédients pour trouver de l'argent. Malgré tout, le trésor est épuisé et le peuple écrasé d'impôts. p. 152-158

CHAPITRE XVI. — Mort de Michel VIII.

Fatigues et amertume des dernières années de l'Empereur; il gouverne seul; sa dernière campagne contre Jean Ange; sa mort. p. 159-160

CHAPITRE XVII. — Appréciation sur l'Œuvre de Paléologue.

Critique de Michel VIII par les historiens modernes. En jugeant son œuvre, on doit considérer les circonstances et la société de son temps. Son caractère; ses talents de guerrier et de diplomate; son manque de capacité administrative. Le pacifisme et la bigoterie de son successeur hâtent la décadence de l'Empire. Conclusion. p. 161-166

APPENDICE.

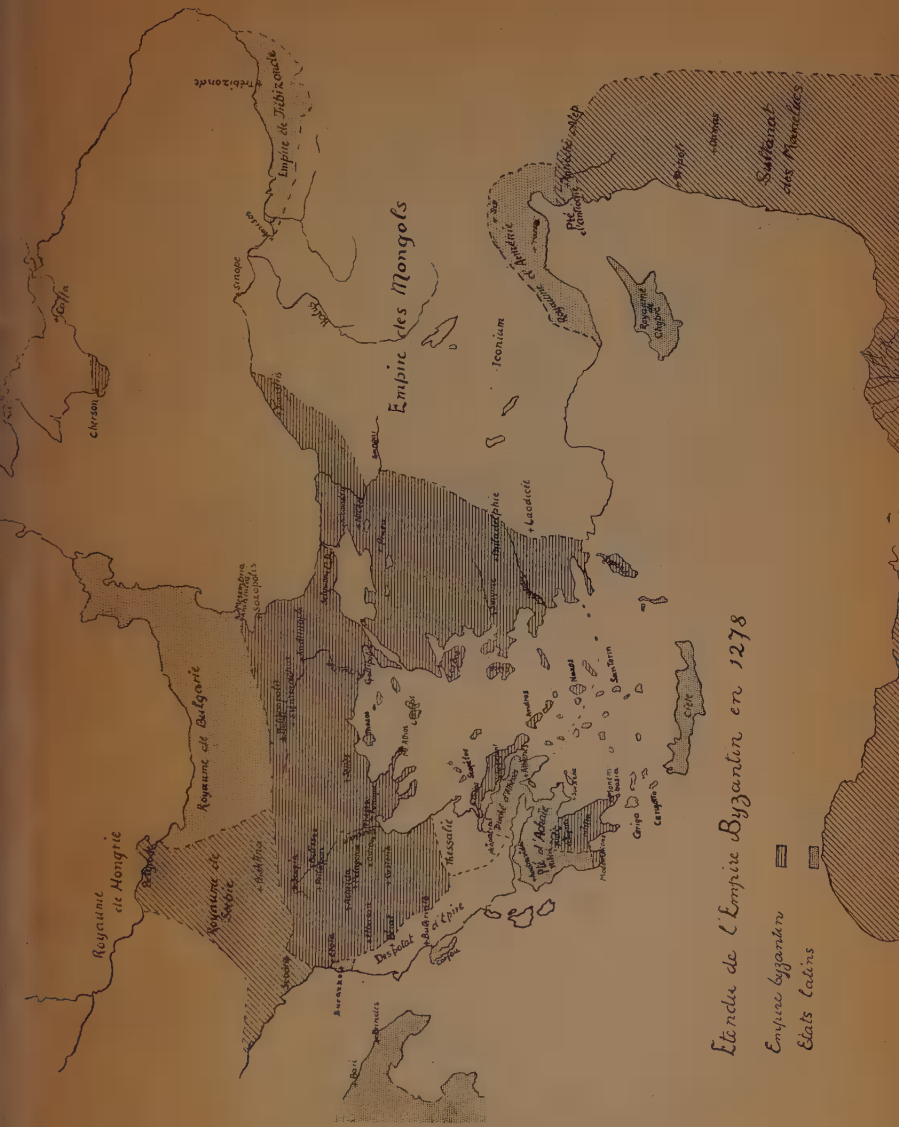
Autobiographie de Michel Paléologue.	p. 167-177
Tableau généalogique	p. 179-180
Bibliographie	p. 181-190
Index	p. 191-197



L'Orient en 1255

Empire grec de Nicée

États Latins



Etendue de l'Empire Byzantin en 1278

Empire byzantin
Etats Latins

Paris. — Imp. RAMLOT et C^o, 52, avenue du Maine. — 1926

32 42194

DF
635
C5

Chapman, Conrad.

... Michel Paléologue, restaurateur de l'Empire byzantin
(1261-1282) Paris, E. Figuière, 1926.

204 p., 2 l. incl. illus., maps, geneal. tab. pl., port. 23^{cm}.

"Extraits de l'autobiographie de l'empereur Michel Paléologue"
p. 167-177.

"Bibliographie": p. 181-190.

1. Michael VIII Palaeologus, emperor of the East, 1234-1282. 2. Byzantine empire—Hist.—Michael VIII Palaeologus, 1261-1282. 1. Michael VIII Palaeologus, emperor of the East, 1234-1282.

CCSC/ef 32-24340

Library of Congress

DF635.C5

949.50

336259

